VOL. II AOUT 1895 No 7

LA REVUE NATIONALE

Recueil Mensuel
DE LECTURES CANADIENNES-FRANÇAISES

Paraissant le 1er de chaque mois.

7173-2

RELIGION, PATRIE, LITTÉRATURE, HISTOIRE, VOYAGES, ARTS, SCIENCES, FINANCES, INDUSTRIE, COMMERCE, AGRICULTURE, &c.

ABONNEMENTS

Téléphone Bell 2883

CANADA ET ETATS-UNIS	1 an $3.00 / 6 mois 2.00
FRANCE	1 an 20 francs / 6 mois 12 "
ANGLETERRE	1 an 15 shellings / 6 mois 8 "
AUTRES PAYS	1 an $5.00 / 6 mois 3.00

Le numéro 25c.

Strictement payable d'avance.

054
R454na
v.2

La direction ne se rend pas responsable des manuscrits refusés.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

Pour les abonnements et les annonces, s'adresser aux bureaux de la *Revue Nationale*, 33, 35 et 37, rue Saint-Gabriel, Montréal, ou à nos agents attitrés.

Toute correspondance devra être adressée à M J. D. CHARTRAND, directeur, 33, 35 et 37, rue Saint-Gabriel, Montréal.

La date indiquant, sur l'adresse, la fin de l'abonnement sert de reçu à l'abonné.

IMPRIMERIE DE "LA REVUE NATIONALE"
33, 35 et 37, rue Saint-Gabriel, Montréal.

Les Clercs de St. Viateur
BIBLIOTHEQUE
RESIDENCE PROVINCIALE



Cet Ameublement Complet de Maison

EN CHENE SOLIDE POUR $74.50

— COMPRENANT —

1 Superbe Ameublement de Salon, Chêne solide	. . .	7 morceaux
1 Superbe Ameublement de Chambre à coucher, Chêne solide	.	7 "
1 Superbe Ameublement de Salle à manger, Chêne solide	.	8 "
1 Superbe Ameublement de Cuisine, Chêne solide	. .	4 "
En tout	. . .	26 morceaux

N'achetez pas de meubles avant d'avoir vu le plus bel assortiment de la ville à des prix sans précédents, chez

N.-G. VALIQUETTE

Manufacturier et Marchand de Meubles

1575, RUE SAINTE-CATHERINE

(Porte voisine de MM. Dupuis Frères)

Bell Téléphone 6710. MONTREAL.

Spécialité pour toutes sortes de Marchandises rembourrées.



ETHNOGRAPHIE MEXICAINE

Première partie

Lorsque le voyageur parcourt aujourd'hui les plaines du Mexique et de l'Amérique centrale, il n'est pas rare qu'il voit tout à coup se dresser devant lui des ruines qui le remplissent d'étonnement et d'admiration. S'il pénètre dans la forêt, où il croit fouler un sol vierge, son étonnement redouble en présence des monuments antiques, des temples, des palais, des colonnes, des statues, des tombeaux qui s'offrent à ses regards, et qui lui rappellent ceux de l'Egypte, de la Babylonie, de l'Inde et de la Chine.

" Que de fois, a dit un explorateur qui avait parcouru ces régions, poursuivant un oiseau ou un insecte à travers les forêts qu'ensemençaient les Mayas, le hasard m'a mis à l'improviste en présence d'un de ces édifices élevés par ce peuple mystérieux ! Que d'heures mélancoliques passées à errer à travers ces ruines, à contempler ces murailles croulantes, ces œuvres magnifiques d'hommes dont le monde moderne sait à peine le nom et l'histoire ! Et, pourtant, ces pierres ouvragées, couvertes de dessins bizarres, fantastiques, capricieux en apparence, où des plantes, des fleurs, des objets matériels s'enroulent autour de guerriers à la pose orgueilleuse ou humblement agenouillés en vaincus, racontent les faits des siècles passés. Ces bas-reliefs sont une écriture, ces palais sont des livres de granit. O vanité ! celui qui a donné l'ordre

d'élever ces murailles, d'inscrire sur chaque pierre son nom et ses hauts faits, a dû se croire immortel. Et voilà qu'aujourd'hui des voyageurs égarés, appartenant à des races d'hommes, dont il n'a pas même soupçonné l'existence, contemplent indécis son œuvre gigantesque qui parlait jadis, et qui est devenue muette."

Pendant que les monarques de l'Egypte faisaient ériger les fastueux monuments qui couvrent le sol de ce vieux pays, et qui devaient immortaliser leur règne ; pendant que les potentats de la Babylonie asservissaient les peuples de la plus grande partie de l'Asie, et que, un peu plus tard, Romulus jetait les fondements de cet empire qui, à son tour, devait dominer le monde alors connu, des peuples nombreux, parvenus à un degré identique de civilisation, agissant dans des circonstances à peu près semblables, fondaient des empires, érigeaient des constructions grandioses, élevaient des pyramides aux proportions extraordinaires, remplissaient enfin du bruit de leurs exploits une portion considérable de notre continent. Sans doute, les hauts faits des héros, les actions mémorables des rois, furent inscrits pour être transmis à la postérité, mais les archives qui pourraient aujourd'hui nous renseigner sont en partie détruites ; et, celles qui restent, du moins celles qui remontent à la période la plus ancienne de ces peuples, attendent encore leur Champollion.

Que sait-on du passé du Mexique avant l'arrivée des Espagnols ?

Hormis un nombre assez restreint de spécialistes, tout ce qu'en connaissent la généralité des lecteurs, et encore plus ou moins vaguement, se borne à savoir que lorsque les Européens pénétrèrent pour la première fois dans cette contrée, ils y trouvèrent un peuple appelé les Aztèques, gouverné par un empereur du nom de Montezuma, qu'ils détrônèrent.

En effet, lorsque Cortez apparut au Mexique, il eut affaire à un peuple puissamment organisé, brave à la guerre, et dont il n'aurait pas eu facilement raison, s'il n'eût été singulièrement favorisé par les plus heureuses circonstances. Parvenu au cœur de l'empire, en présence de la capitale des Aztèques, il y vit une ville immense, entourée d'un lac qui en défendait les approches. On ne pouvait pénétrer dans son enceinte que par quatre chaussées, juste assez larges pour que dix hommes à cheval pussent y passer de front. Cette ville embrassait une circonférence de plus de neuf milles, et contenait, au dire des conquérants eux-mêmes, 60,000 maisons. Elle était divisée en quatre grands quartiers ; ses rues principales étaient droites, larges, pourvues de trottoirs et bordées d'un canal ; de sorte que l'on pouvait circuler soit en barque, soit à pied. Tout un système de digues et d'écluses, servant à contenir les eaux et à les faire écouler, entourait la ville. Des aqueducs, formés de tuyaux en terre cuite, amenaient d'une dis-

tance de deux milles l'eau nécessaire aux habitants de la capitale. Ses rues,—fait qui pourrait servir d'exemple à plus d'une ville moderne—ses rues, dis-je, étaient arrosées soir et matin, pour combattre la poussière.

Des brasiers, disposés sur tous les points de son enceinte, l'éclairaient pendant la nuit. Il n'était alors permis à personne, sauf aux soldats de garde, de circuler armé dans les rues ; des surveillants d'ailleurs les parcouraient en tous sens, de sorte que l'on y jouissait de la plus parfaite tranquillité. Des prêtres, préposés à cette fin sur les tours des temples, mesuraient le temps par l'observation des étoiles, et soufflaient d'heure en heure dans des conques marines, pour en faire connaître la marche.



M. Arthur Gagnon

Au centre de la cité et dominant tous les autres édifices par ses proportions cyclopéennes, se voyait le grand temple, formant un parallélogramme régulier de 375 pieds sur 300, et s'élevant par cinq terrasses construites en retrait les unes sur les autres. Quarante autres temples plus petits, couronnant également des pyramides, entouraient l'enceinte sacrée. Puis, à côté, se trouvait le palais de l'empereur, vaste édifice de pierre, avec ses portiques, ses colonnes d'agate et de porphyre, et ses vingt portes donnant sur la grande place du marché et les rues latérales. Ce palais renfermait, outre une centaine de petites pièces, trois cours, des salles en très grand nombre dont les murs étaient couverts de jaspe, de marbre et de peintures. Un témoin oculaire raconte qu'une de ces salles pouvaient contenir trois mille personnes. Outre cette résidence, l'empereur en possédait encore plusieurs autres qui servaient à loger ses femmes, ses ministres, ses conseillers, les étrangers de distinction ou les rois qui venaient lui faire visite. Les demeures aristocratiques étaient construites en pierre ; elles possédaient deux étages, des pièces aménagées, avec toît en terrasses aux parapets crénélés et parfois surmontées de tours, de sorte qu'elles pouvaient être converties au besoin en autant de forteresses. Les murs, blanchis et polis avec soin, reluisaient de telle façon, que les premiers Espagnols qui les virent crurent qu'ils étaient en argent.

Je ne parlerai pas des deux grandes ménageries, l'une pour les oiseaux et l'autre pour les quadrupèdes et les reptiles, établissements pourvus de portiques et de jardins, qui se voyaient alors à Mexico, ni des autres embellissements de cette vaste cité, qui étonnèrent si grandement les Espagnols. L'ancienne capitale des Aztèques n'a pourtant

jamais égalé en grandeur et en magnificence son ancienne rivale de Texcoco, qui comptait, dit-on, 140,000 maisons.

Et le pays lui-même, à l'époque de l'arrivée des Espagnols, était divisé en quatre royaumes, dont le plus vaste et le plus puissant incontestablement était celui des Aztèques, avec Mexico pour capitale, plus, trois républiques et plusieurs autres petits Etats. Parmi ces républiques, il faut distinguer celle de Tlaxcala dont les habitants, ennemis séculaires des Aztèques, firent cause commune avec Cortez, et contribuèrent ainsi par la suite, à l'asservissement final de leur propre pays.

Je me bornerai donc ici à donner un aperçu de ce que l'on connait de l'ancien Mexique, et de faire connaître ce que la légende, la tradition et l'histoire nous apprennent touchant les peuples qui habitaient autrefois ce territoire et l'Amérique centrale.

Malheureusement du moment que nous remontons de quelques siècles au delà de l'époque de la conquête, l'histoire véritable cesse ; l'historien cependant se trouve déjà en présence de peuples nombreux et d'origines diverses, et il lui faut, au milieu des ténèbres qui l'envahissent, chercher à remettre en lumière, par l'étude des ruines qui se voient encore sur le sol, des inscriptions qui ont échappé aux ravages du temps, de la tradition et quelquefois de la légende, un passé qui, certes, ses monuments l'attestent, n'a pas été sans grandeur. C'est ce qu'ont fait, du reste, avec beaucoup de succès, les premiers missionnaires qui arrivèrent au Mexique. Obligés par la nature de leurs fonctions à se familiariser avec la langue des indigènes, ils purent commencer un travail de patientes recherches, lesquelles, réunies à ce que nous révélent de nos jours les découvertes archéologiques et les études poursuivies avec un zèle non moins admirable, nous mettent en mesure de reconstituer, au moins, dans ses traits principaux, ce mystérieux passé. Quant à moi personnellement, je ne suis en ce moment que l'écho fidèle, le rapporteur consciencieux des travaux de tous ces disciples de la science. Ce qui est certain, c'est que, pendant des siècles, des peuples nombreux se sont dirigés du nord au sud vers un point commun, le Mexique et l'Amérique centrale, s'y sont établis de gré ou de force et ont cherché successivement à dominer les races qui les y avaient précédés.

Mais, pour traiter avec quelque avantage une question hérissée de tant de difficultés, il faut procéder avec ordre, et commencer... par le commencement.

Malheureusement, ce commencement, c'est-à-dire l'origine des premiers habitants de l'Anahuac, est si obscure, si enveloppée de ténèbres qu'on ne peut presque rien en dire (1). Les Indiens, d'après une tradi-

(1) Ce nom, qui désignait l'empire des Aztèques à l'arrivée des Espagnols, vient de la langue toltèque, et signifie : " situé près de l'eau " ; il ne s'appliqua d'abord qu'à la vallée de Mexico à cause de ses lacs, puis finit par s'étendre à tout le territoire compris entre le 14e et 21e degré de latitude.

tion conservée jusqu'au moment de la conquête, prétendaient descendre d'une race de géants. Ceci nous reporte du coup aux plus anciens souvenirs de l'humanité, tant en Amérique que sur le vieux continent. En effet, nous dit le livre sacré : "Les géants étaient sur la terre en ces jours." Les découvertes paléontologiques ne permettant pas de supposer que les hommes des temps primitifs, pris en masse, dépassaient en stature ceux d'aujourd'hui, on a émis bien des hypothèses touchant l'interprétation véritable qu'il faut attacher à cette expression de géants ; si l'on arrive jamais à une unanimité d'opinion à ce sujet, et si je suis le premier à l'apprendre, je m'empresserai d'en faire part aux lecteurs de la Revue Nationale et de les entretenir plus au long des géants de l'Amérique, qui devaient avoir les mêmes allures que ceux du reste de la terre... "Tout ce que l'on peut affirmer, a écrit le docteur Hamy, dans son ouvrage intitulé : *Zoologie du Mexique*, c'est qu'un homme dont les caractères anthropologiques sont encore indéterminés, vivait avant les derniers événements géologiques qui ont donné à l'Amérique sa conformation actuelle, et qu'au Mexique en particulier, cet homme fut le contemporain des animaux gigantesques dont, suivant les écrits des indigènes, les Olmèques ont achevé la destruction."

Toutefois, les faits observés jusqu'ici nous permettent d'affirmer que l'Amérique a été originairement peuplée par des habitants appartenant aux trois grandes divisions de l'humanité, c'est-à-dire par les races jaune, blanche et noire. L'élément noir y est pour peu de chose et ne compte guère de représentants ; la race blanche y apparait déjà modifiée par des croisements antérieurs ; le type mongoloïde semble prédominer, et, appliqué à nos Indiens modernes, il s'y accuse de la manière la plus frappante. Les voyageurs qui ont été à même d'étudier et de comparer les deux races, ici et en Asie, ont maintes fois signalé les rapports de tout genre qui existent entre elles ; seulement, en Amérique, l'influence du milieu a fini par les faire tourner à la peau rouge.

Enfin, si l'on prend pour base les traditions, les usages, la classification des langues et quelques particularités anthropologiques, les peuples de l'Anahuac, ou de l'ancien Mexique, pour me servir d'une expression plus familière, peuvent se ramener à trois groupes principaux : les Othomis au centre, les Mayas-Quichés au sud, et les tribus nahuas qui, sorties du nord et dont les Aztèques ont clos les immigrations successives, vinrent se superposer aux premiers habitants. Cette classification n'est pas une division ethnique, les faits acquis à la science ne permettant pas encore une telle distinction ; si je l'adopte c'est seulement à cause du rôle prépondérant que chacun de ces groupes a joué dans l'histoire.

Les Othomis sont généralement regardés comme la plus ancienne, ou du moins une des plus anciennes populations du Mexique ; ils étaient

barbares, et leurs descendants, qui se voient encore aujourd'hui dans les États de Queretaro, Puebla, Vera-Cruz et Michoacan, ont conservé jusqu'à nos jours quelques traits de leur sauvagerie primitive. Ils furent de bonne heure refoulés dans les montagnes où, pendant de longs siècles ils vécurent indépendants sans subir l'influence des civilisations étrangères. De fait ils ne sortirent de leur barbarie que vers le 15e siècle.

Un auteur récent, qui a eu l'avantage de les étudier sur place, écrivait ce qui suit en 1886: "Antérieurs aux premiers Nahuas, qui semblent remonter à la pierre polie ; antérieurs à la race Maya-Quiché, qui travaillait déjà le cuivre à l'état natif ; antérieurs probablement aussi aux colonies nègres, dont le Mexique a gardé des traces non équivoques, les fils d'Othomis apparaissent dès l'époque paléolithique, habitant les cavernes, menant une vie sauvage et adonnés à la chasse. Ils ont laissé des vestiges assez douteux, il est vrai, d'un culte zoolâtrique. Leurs nombreux dialectes, qui aujourd'hui encore, varient d'un village à l'autre, sont nettement monosyllabiques. Le type, tel qu'il s'est conservé à travers tant de siècles, les rapproche de la race mongole." Le même auteur incline à identifier cette race avec celle dont il vient d'être question un peu plus haut et qui vécut, suivant les traditions mexicaines, à l'époque des grands mammifères disparus.

Les Mayas-Quichés.—La première des races civilisées dont on constate l'existence sur notre continent est celle des Mayas-Quichés, qui habitaient la presqu'île du Yucatan et dont l'influence civilisatrice a débordé sur l'Amérique centrale.

Orozco y Berra, le plus distingué peut être parmi les modernes archéologues mexicains, a reconnu quinze dialectes se rattachant au Maya. Cette langue et ses dérivés se parlaient dans le Tabasco, le Chiapas, le Guatemala, une partie de San Salvador, du Honduras et du Nicaragua.

Quelques auteurs rattachent l'origine des Mayas à la race Nahua ; pour d'autres ils en sont nettement séparés. Leur idiome, en effet, semblerait favoriser cette manière de voir, si l'on ne savait avec quelle rapidité s'altèrent et se transforment les dialectes provenant primitivement d'une souche commune ; et ceci s'applique particulièrement à l'Amérique où les langues sont nombreuses et diverses plus que nulle part ailleurs ; elles diffèrent souvent de tribu à tribu, tandis que les caractères physiques et l'histoire attestent leur identité ethnique.

Les traditions, les monuments, les textes hiéroglyphiques attribués à cet ancien peuple, revêtent un cachet distinctif. Les Etats actuels de Yucatan, Campêche, Tabasco et Chiapas, renferment encore aujourd'hui un grand nombre de monuments attribués aux Mayas : temples, palais, forteresses qui, par la belle coupe des pierres, l'élégance de l'architec-

ture et le goût et la richesse de l'ornementation, témoignent certainement d'un état de civilisation avancé. Ces ruines, toutefois, si elles comportent un caractère architectural identique, si elles ont de commun les inscriptions hiéroglyphiques, elles ne sont pas toutes de la même époque ni l'œuvre d'une seule génération. On a même cru y distinguer trois époques qui rappellent, à n'en pas douter, la civilisation nahua. Un fait certain, c'est qu'à la chute de l'empire toltèque, au onzième siècle de notre ère, un grand nombre parmi les vaincus émigrèrent vers différents points de l'Amérique centrale et jusque dans la péninsule Yucatèque, faisant partout sentir l'influence de leur civilisation. M. Désiré Charnay qui, par deux fois, étudia minutieusement les ruines de tous ces pays, n'hésite pas à regarder les Toltèques comme les auteurs de la plupart des monuments disséminés dans les contrées anciennement occupées par les Mayas.

Il existe encore d'autres traits de ressemblance entre les deux peuples : les armes des Toltèques, par exemple, rappellent celles des Mayas. Comme ces derniers, ils portaient des vêtements rembourrés en coton, véritables armures que les flèches et les javelots ne pouvaient pénétrer. Ce que nous savons des vases, des outils, des ornements mayas, prête à de nouvelles comparaisons. Le calendrier et le système de numération des deux peuples reposaient sur les mêmes bases. Cependant, l'Indien Yucatèque, tel qu'il existe encore de nos jours, forme, par ses traits comme par son caractère, un type à part parmi les indigènes de l'Amérique centrale. Chez les Mayas la dignité de sacrificateur était réputée impure et dégradante, tandis que les Mexicains proprement dits la regardaient comme une des plus hautes fonctions auxquelles ils pouvaient prétendre. Il est donc impossible, dans l'état actuel de nos connaissances, d'affirmer ou de nier la communauté d'origine des deux peuples ; la lente fusion de deux races voisines est suffisante d'ailleurs pour expliquer comment certaines idées et certains usages toltèques ont pu s'infiltrer de bonne heure chez les Mayas. " La seule conclusion permise à l'heure actuelle, dit l'auteur de *L'Amérique préhistorique*, c'est que si les Mayas et les diverses branches des Nahuas sortaient de la même souche, leur séparation avait sûrement précédé de bien des siècles l'invasion espagnole."

Quoi qu'il en soit, du moment que les Mayas apparaissent dans l'histoire, ou plutôt dans un passé plus ou moins nuageux, on les trouve établis sur les côtes de l'Atlantique. Suivant leurs traditions, ils vinrent par mer, et c'est vers l'an 793 avant l'ère chrétienne qu'ils se fixèrent au Yucatan.

Vinrent-ils par l'Atlantique en passant par les Antilles, ou dirigèrent-ils plus tard des colonies vers ces îles ? Voilà encore une question qui vraisemblablement restera toujours dans l'obscurité, ou qui, dans

tous les cas, ne pourra être éclaircie que par de longues et laborieuses recherches; mais, ce qui est certain, c'est que la langue des Mayas ressemble tellement à celle que parlaient les aborigènes de Cuba, d'Haïti et de la Jamaïque, qu'il existe entre ces peuples une parenté incontestable.

Vers l'époque des origines de l'empire maya apparaît un personnage célèbre, du nom de Votan, qui fut à la fois souverain prêtre et législateur; il fut aussi un guerrier, car c'est par la guerre qu'il établit sa domination et que sa dynastie affermit son pouvoir. Il semble avoir exercé un rôle si prépondérant dans l'histoire des Mayas, qu'il fut placé après sa mort au rang des dieux, tout comme les héros de l'antiquité grecque et romaine.

Les Mayas eurent jusqu'à trois royaumes tributaires, et leur domination s'étendit sur une grande partie de l'Amérique centrale.

Nachan, dans la province de Chiapas, était leur capitale. C'était une ville d'une grande étendue et d'une splendeur extraordinaire, à en juger par les ruines qui en recouvrent encore le sol; ses rues s'étendaient sur une longueur de six à huit lieues. Cette ancienne Babylone américaine, de même que sa contemporaine asiatique, n'est plus aujourd'hui qu'une solitude, rendue d'autant plus profonde que les inscriptions que portent ces monuments, n'ont pu encore être interprétées. Elle a passé, hélas! comme toutes les choses de ce monde, et si quelques pierres n'en marquaient l'emplacement, le souvenir en serait à jamais banni de la mémoire des hommes.

L'histoire générale des Mayas nous offre, d'après la tradition, "une longue suite de victoires et de défaites, de luttes intestines et de guerres extérieures, d'alliances romaines et de révoltes des peuples tributaires; puis, selon la loi générale qui régit l'humanité, l'empire décline, les invasions se succèdent et les luttes de cette race contre les envahisseurs de leur patrie sont celles d'un peuple vieux et usé, ne sachant plus se défendre contre des races plus jeunes et plus vigoureuses." (1)

Voilà à peu près tout ce que l'on sait touchant l'histoire de cet ancien peuple.

Comme je le faisais remarquer il y a quelques instants, on n'est pas encore parvenu à interpréter d'une manière satisfaisante les hiéroglyphes attribués aux Mayas; ces caractères, tout différents des pictographies nahuas, sont muettes pour nous. D'ailleurs, à part les inscriptions gravées sur la pierre que nous trouvons parmi les ruines, nous ne possédons que trois manuscrits mayas échappés à l'autodafé qu'en ordon-

(1) Nadaillac. *L'Amérique préhistorique.*

nèrent les Espagnols en 1569. Les récentes explorations de M. Désiré Charnay, ainsi que les patientes recherches de MM. de Charency, de Rosny et d'autres américanistes, contribuent actuellement à faire un peu de lumière sur le sujet qui nous occupe, et il y a lieu d'espérer que nous serons bientôt mieux renseignés sur l'histoire et la civilisation de ces Américains d'autrefois.

ARTHUR GAGNON.

La fin au prochain numéro.

LES CANADIENS-FRANÇAIS

ET LEUR LITTÉRATURE

Monsieur Louis Fréchette signalait, en avril dernier, dans la *Patrie*, l'apparition d'un livre de M. Virgile Rossel : *Histoire de la littérature française hors de France*, où l'éminent professeur de Lausanne consacre des pages élogieuses à notre pays et à notre littérature. C'est avec le plus vif intérêt que nous avons lu nous-même cette pénétrante étude, et nous voudrions en mettre ici, sous les yeux, les parties les plus saillantes.

D'une plume rapide, M. Rossel esquisse d'abord les origines françaises du Canada, puis les temps qui ont suivi la Cession, où il admire les grandes luttes, finalement triomphantes de nos pères pour conserver leur langue, leurs institutions, leurs lois, et il en vient alors à parler de notre tempérament national.

A ce propos, il cite le mot très fin de M. Joseph Marmette—mort il y a deux mois—à M. Jules Simon : "Nous aimons toujours la France comme une mère ; nous considérions autrefois l'Angleterre comme une marâtre ; aujourd'hui nous l'estimons comme une excellente belle-mère." Et M. Rossel ajoute, par forme de commentaire :

"Anglo-Saxons et Canadiens-Français demeurent séparés, moins encore par de douloureux souvenirs, que par la religion, la langue, les mœurs. Une cloison étanche divise en deux, du haut en bas, la maison canadienne ; les affaires et les intérêts communs y créent des rapports nécessaires de voisinage, rien de plus....." Nous nous permettrons de faire remarquer à l'auteur qu'il s'éloigne peut-être là de la réalité, au moins pour ce qui est de la Province de Québec. Les Anglais individuellement se débarrassent peu à peu de leurs préjugés à notre égard quand une fois ils ont appris à nous bien connaître. Et nous finissons la plupart du temps par sympathiser, par former même de sûres amitiés dans le contact aisé et cordial des relations sociales.

L'habile critique a saisi les caractéristiques de notre race, qui sont, comme il le dit, "la simplicité et l'austérité des mœurs, le culte du foyer, la religion de tous les sentiments et de toutes les traditions qui ont pour objet la famille et la patrie." Sa bienveillance nous découvre encore "des vieilles qualités gauloises d'initiative, de sociabilité, de vaillante humeur, de tenace énergie." "Les Canadiens de notre race, poursuit-il, sont des Français du 17e siècle, des Français du Nord d'ailleurs et de bons catholiques, qui réservent aux idées modernes juste la place nécessaire dans une société moitié patriarcale, moitié bourgeoise, et qui ont fait l'expérience, s'ils ne s'en sont pas appropriés tous les bienfaits, de la liberté."

II

Il s'agit maintenant de la langue. M. Rossel est frappé de la différence "entre notre sentiment national, qui s'est maintenu très ardent, et notre langue qui a perdu de sa précision, de son élégance, de sa vigueur fière et souple pour devenir le français *britannique*." Avouons-le avec infiniment de tristesse : "notre langue s'est corrompue et s'est appauvrie." Vérité cruelle pour notre amour-propre national et qu'il faut renverser au plus tôt ! M. Fréchette a fait, sur ce sujet, en patriote qu'il est toujours, les plus judicieuses observations. Il ne nous convient pas d'y rien ajouter. Rappelons seulement une noble pensée d'Alexandre Vinet, citée par M. Rossel : "Le respect de la langue est presque de la morale."



M. Hector Garneau.

Ailleurs, M. Rossel explique comment l'école et le journal contribuent à former l'éducation littéraire d'un peuple. Il salue, en passant, la doyenne de nos universités. "C'est l'Université Laval, dit-il, qui a été l'une des plus fermes colonnes de la nationalité franco-canadienne"

A ses yeux, le journalisme a pris de nos jours "un caractère d'originalité infiniment plus marqué qu'autrefois." Voici tout le passage :

"La presse du pays compte des écrivains dont elle a le droit d'être fière, Fabre, Provancher, Dunn, Lusignan, Beaugrand, Dansereau, DeCelles, Routhier, Tardivel, David, Beausoleil, etc. Elle est, au surplus, inspirée par le plus vif patriotisme, elle a conservé, dans les

procédés et dans l'allure, cette fièvre et cette flamme, cette décision et cette crânerie qui sont dans le tempérament latin."

Nous avons hâte d'arriver au chapitre qui concerne plus spécialement la littérature canadienne. C'est ici que M. Rossel exprime toute son opinion, l'opinion d'un critique connaisseur et autorisé, en répondant à la question : Existe-t-il un mouvement intellectuel au Canada ? " La question, dit-il, pouvait se poser en 1830 et même en 1850 ; elle a reçu depuis une réponse victorieuse." S'il faut en croire cet aimable auteur, " la Nouvelle-France a ajouté quelque chose au patrimoine de la pensée et des lettres françaises...." Il continue :

"S'il suffisait qu'un peuple eût une grande histoire pour qu'une grande littérature en sortît, les Canadiens se seraient fait une belle place dans les lettres françaises." Cette réflexion nous remet en mémoire une autre parole d'un illustre historien, Henri Martin, sur nos pères dans la guerre de Sept ans : " Dans l'Inde on avait pu admirer quelques grands hommes ; ici, ce fut tout un peuple qui fut grand."

Cependant, cette seule source d'inspiration ne suffit pas. Il faut, en outre, que la littérature se trouve dans des "conditions particulières de bien-être matériel et de progrès social," car elle est essentiellement " une fleur de civilisation." Et puis, elle a encore besoin du " libre épanouissement du génie national dans un milieu favorable " pour croître et murir.

Rencontre-t-on ici ces conditions voulues de production et de perfectionnement intellectuels ? Il faut à regret répondre non ; nous sommes si jeunes parmi les nations ! Nous ne possédons, pour ainsi dire, ni académies, ni écoles, ni chaires, ni musées où, par exemple, la philologie, la critique, les beaux-arts puissent s'enseigner, se développer et se répandre ensuite sur tout le pays. Il n'y a pas encore de public amoureux des nobles ou ingénieuses idées traduites dans un style harmonieux et pur ou épris des œuvres exquises d'art et de génie, un public qui lise, qui s'intéresse au progrès de l'esprit humain, qui honore et encourage les vocations et les travaux littéraires. Il nous manque, par-dessus tout, cette grande élite de penseurs et d'écrivains qui élabore les destinées morales d'un peuple, qui guide l'intelligence de la masse, forme son goût, dirige ses aptitudes et ses énergies, qui soit, en un mot, l'incarnation vivante de ce qu'il y a de plus élevé et de meilleur dans la race. Ajoutez l'éloignement des centres intellectuels, l'influence ambiante d'idiomes étrangers, la pauvreté des auteurs et cet incessant, cet impitoyable *struggle-for-life* quotidien qui paralyse les efforts vers les lettres ou vers les arts, et vous saurez pourquoi nous sommes si loin en arrière de l'Europe artistique et supra-cultivée du 19e siècle. M. Rossel l'a parfaitement compris quand il dit que " nous n'avons pas de

temps pour les conquêtes idéales." Pourtant, ces énormes obstacles n'ont pas empêché des enthousiastes, des audacieux de persévérer dans la carrière. Gloire à eux! Tel qu'il est, notre avoir littéraire, M. Rossel l'admire. "Des noms comme ceux d'un Garneau, d'un Crémazie, d'un Fréchette.... ne sont-ils pas très honorables pour la littérature d'un petit peuple noyé dans la vaste agglomération anglo-saxonne?"

III

Ces remarques préliminaires conduisent au vif même du sujet. Sous la domination française, notre littérature n'existait pas encore. Un nom de voyageur peut-être ou de missionnaire français ayant rapporté des impressions, des "sensations" du Nouveau-Monde, apparaît comme le seul et fugitif signe d'une littérature à venir. Il faut descendre jusqu'à la conquête anglaise pour trouver le berceau véritable des lettres canadiennes.

Le sang héroïque qui coula sur les plaines d'Abraham devait devenir une semence féconde d'écrivains et d'hommes d'Etat de notre race. En dépit de l'oppression britannique des premiers temps, les Canadiens gardaient, chaud et palpitant, le souvenir choyé de leurs ancêtres. Peut-être allégeaient-ils la douleur de leur défaite par la conviction "qu'ils avaient fait de l'histoire," une histoire incomparable en sa sublime brièveté. Et devant la perspective de leur interminable séparation de la France, eux qui ne devaient jamais oublier, ils pouvaient espérer que "les expériences, les malheurs et les gloires de leur pays allaient donner une littérature à la Nouvelle-France," une littérature à l'âme française, qui parlerait de la mère-patrie et de leurs anciens frères d'armes, qui raconterait "les grandes choses qu'ils avaient faites ensemble" dans les journées mémorables d'autrefois.

Michel Bibaud, Jacques Viger, quelques autres encore qui s'occupèrent d'histoire sont les premiers défricheurs du champ des lettres canadiennes. Puis vient Garneau "l'historien national par excellence, que les conseils du patriotisme et une réelle vocation d'écrivain déterminèrent à refaire, sur un plan très large, avec une connaissance parfaite des archives de son pays, en érudit, en philosophe et en lettré, l'histoire politique du Canada." Nous prions que l'on nous permette de citer ici ce qui se rapporte à notre illustre aïeul. L'honneur qui lui est rendu rejaillit, il nous semble, sur toute la race qui été l'idole de son cœur et l'unique passion de sa courte vie.

Parlant de son *Histoire*: "c'est, dit M. Rossel, de l'histoire habilement présentée, qui s'élève aux considérations générales, et qui sait allier le charme de la narration à la profondeur des aperçus et à la science

des faits,—du Michelet un peu éteint et sentant sa province..... Garneau possède et gouverne son sujet. Peu de longueurs, pas de superfluités, point de fatras.... Les deux premiers volumes sont d'un esprit clairvoyant.... et peut-être le dernier est-il supérieur aux précédents par la verve et l'éloquence, car il s'agit ici, pour Garneau, d'exprimer les vœux, de soutenir les intérêts, de défendre les droits de son pays, et son *Histoire* est alors mieux qu'un livre: un acte." Et M. Rossel indique une des plus nobles qualités de l'auteur: "Il est de ces écrivains de franc parler qui méprisent les mesquins artifices, les réticences, les atténuations ou les silences plus habiles que courageux. Il va droit au but, sans détours et sans ruses."

Plus loin défilent devant nos regards J. C. Taché, "l'un des meilleurs publicistes français du Dominion;" Joseph Tassé, "investigateur infatigable;" l'abbé Faillon, "fureteur heureux, conteur fécond." De l'abbé Ferland, M. Rossel trace ce portrait qui demande à être reproduit: "L'abbé Ferland croit sans doute à la mission providentielle du Canada, comme l'abbé Faillon.... Il a l'esprit alerte, la raison éclairée, le don d'intéresser et d'émouvoir.... Sa science n'a pas de lacunes." Mais "il n'a ni la sûreté du coup d'œil, ni l'élévation philosophique, ni la clarté de méthode, ni l'unité de plan, ni enfin cette flamme du sentiment national qui font de Garneau le grand historien laïque et populaire du Canada. Garneau s'est mis en communication avec l'âme du peuple; Ferland vise avant tout à glorifier le clergé."

Notre critique a beaucoup d'estime pour l'abbé Casgrain, "un des littérateurs les plus délicats et les plus originaux du Canada contemporain." Il ne ménage pas non plus son admiration à MM. Turcotte, LeMoine "polygraphe fécond et distingué," aux abbés Verrault, Gosselin, à MM. Sulte, Dionne, "tous ces hommes qui ont travaillé, dans un esprit d'absolu desintéressement patriotique, à la glorification du passé canadien." M. Rossel a vite deviné pourquoi nos historiens sont relativement si nombreux: "En pouvait-il être différemment chez un peuple si riche de beaux souvenirs, si fier de sa nationalité?"

Le critique revient avec une complaisance marquée aux journalistes. Cette fois, il s'arrête devant l'un de nos plus spirituels chroniqueurs, Arthur Buies: "Aucun représentant de la presse au Canada ne l'égale pour le mordant, la saveur, l'entrain, la fougue du polémiste et du moraliste. C'est le Rochefort du Canada, un Rochefort presque aussi dégourdi que l'autre; mais l'esprit de M. Buies n'est pas malfaisant." M. Rossel va jusqu'à dire "qu'à Paris, il eût été l'émule d'About, de Villemot, de Rochefort ou de Bergerat."

Les pages sur le journalisme canadien se terminent par ces lignes dont l'à-propos n'est pas contestable: "On peut espérer que ceux

d'entre les journalistes qui sont des écrivains délivreront les bureaux de rédaction des faiseurs et des gâte-métiers, en y assurant le respect de la langue. Le journal est le pain quotidien littéraire, au Canada ; son influence sur la littérature du pays a été et sera décisive,—et il dépend de lui, en bonne partie, de stimuler cette littérature ou de la perdre."

IV

M. Rossel n'a pas encore parlé des œuvres d'imagination proprement dites, de nos romanciers, de nos conteurs, etc. Il y vient maintenant. "Les romanciers canadiens, écrit-il, n'ont qu'un médiocre souci des complications d'intrigue, des analyses de sentiment, des descriptions minutieuses..." Ils préfèrent "arranger des souvenirs et des légendes." Et pourtant "la couleur locale semble très vive chez la plupart, précisément parce qu'ils se bornent à être les narrateurs consciencieux et naïfs de la vie nationale." Quelque jour, l'un d'eux parviendra peut-être à créer un chef-d'œuvre. "Quoi qu'il en soit, il n'est rien de plus sain, sinon de plus palpitant, qu'une nouvelle ou qu'un roman signé du nom d'un de Gaspé, d'un Gérin-Lajoie, d'un Marmette. On se sent en compagnie d'honnêtes gens qui exaltent l'héroïsme et prêchent la vertu." Et M. Rossel passe à l'appréciation des œuvres en particulier.

Il loue le *Charles Guérin* de M. Chauveau qui est déjà "d'un psychologue et d'un styliste." Parlant de M. Taché : "Il n'est pas d'esquisse de mœurs canadiennes supérieure aux *Forestiers et Voyageurs*, d'un fond si simple et d'une si intense poésie." Les *Légendes canadiennes* de M. l'abbé Casgrain font preuve "d'une sève d'imagination et d'un sens du merveilleux qui ne sont point communs." Aubert de Gaspé se distingue par de "l'observation pénétrante, une charmante bonhommie, un art très curieux de dramatiser l'histoire." Notre très intéressant critique, qui a tout lu, regarde le *Jean Rivard* de Gérin-Lajoie comme "un roman doux et sage, une idylle par la trame, un roman par le talent de l'observateur et du moraliste." "La saveur agreste, le charme d'honnêteté qu'il y trouve lui plaisent infiniment. En M. Napoléon Bourassa, il voit "un franc conteur, avant tout un peintre qui excelle à saisir le pittoresque de la nature ou de la vie." Et il ajoute que "le moraliste est ingénieux, que l'humoriste a cette malice bon enfant qui amuse sans blesser, que le styliste a de la facilité et de l'élégance et qu'il atteint à l'éloquence parfois, tant il laisse passer de son âme dans son œuvre." M. Faucher de Saint-Maurice est à la fois nouvelliste, conteur de légendes et voyageur. Tout en admirant "le style abondant, la phrase harmonieuse et pleine" de l'écrivain, c'est le voyageur que M. Rossel préfère. Ceux qui connaissent person-

nellement le charmant auteur de *A la brunante*, de *Loin du pays* et de *Tribord à bâbord* diront avec M. Rossel que M. Faucher de Saint-Maurice est bien "le compagnon de route idéal,.... le plus gracieux des guides et le gentil causeur." Le patriotisme éprouvé de cet écrivain arrache à notre auteur cette touchante exclamation : "Qu'a-t il donc d'attraits si puissants et si doux, ce pays-là, pour qu'on l'aime tant?" M. Rossel, là-bas, le sait mieux que tout autre.

Il cite, à la suite, des noms aimés parmi nous, comme Mlle Laure Conan, A. B. Routhier, Napoléon Legendre "qui possède un talent vigoureux et prime-sautier," et enfin Joseph Marmette, "l'un des écrivains les plus populaires du Canada." Le romancier applaudi de *François de Bienville*, de l'*Intendant Bigot*, du *Chevalier de Mornac* "montre une évidente supériorité sur tous ses confrères dans la science du dialogue.... Les aventures de François Lemoyne de Bienville rappellent un peu le roman-feuilleton ; les incidents se croisent avec une rapidité, l'action se déroule avec une progression d'intérêt dramatique vraiment remarquables chez un auteur canadien. Cet homme a su son métier sans avoir besoin de l'apprendre ; il est du nombre des heureux qui possèdent la perle rare—le don."

Après l'histoire et le roman, la poésie. Dans notre pays qui, pourtant, a toujours été un théâtre de batailles, livré, tantôt aux combats sanglants de l'épée, tantôt aux luttes ardentes de la politique, les poëtes se sont montrés timides d'abord et isolés. Et à mesure que les cités grandissaient, les entreprises commerciales et industrielles de mille sortes, si étrangères aux suaves et délicates contemplations de l'esprit, ont envahi tous les domaines de l'activité intellectuelle. Presque plus de place alors pour les légères, les délicieuses envolées de l'imagination ou pour les doux repliements intimes et inspirateurs. "Dans un pays jeune, fait parfaitement remarquer M. Rossel, où les loisirs et la fortune sont l'apanage de quelques privilégiés, la muse se tait on chantonne dans son coin." Ce fut le sort réservé à nos poëtes et qui explique la floraison tardive de la poésie au Canada en même temps que le bouquet peu abondant qu'elle a fourni jusquà aujourd'hui. Malgré cela, la muse canadienne a eu des disciples fervents, quelques-uns même fort remarquables.

Notre poésie n'a "ni philosophie quintessenciée," ni "raffinements d'art ;" elle est "simple et sincère," elle respire le patriotisme. C'est ce qui la fait aimer !

M. Rossel, ayant nommé Garneau, Routhier, Fiset, Sulte, Chapman, Poisson, s'arrête aux œuvres de nos classiques : Crémazie, Lemay, Fréchette.

Octave Crémazie, pour commencer : "C'est une âme profonde avec

un coin de génie, écrit M. Rossel. Le souffle des grandes harmonies et des hautes émotions a passé sur lui. Hélas! l'influence du milieu, l'isolement littéraire, les infortunes de sa vie, ne lui ont pas permis d'atteindre à l'œuvre définitive....." Il y avait en lui de belles parties d'un poëte de premier ordre, une imagination féconde, une élévation de pensée, une sincérité de sentiment, une sérénité d'esprit, une noblesse de cœur qui marquent d'une riche empreinte chacune de ses pages." *La promenade des trois morts* apparaît à M. Rossel comme "l'une des plus saisissantes et des plus originales évocations lyriques des mystères de l'au-delà." Et il voit en son auteur "le commencement d'un Milton catholique et français."

Tout autre est M. Pamphile Lemay "le plus persévérant des poëtes canadiens." Celui-ci a "plus de grâce que de force, de facilité que d'haleine, de bonhomie que d'élan. Son style coulant, propret, convient à son inspiration délicate mais un peu molle." Notre critique loue infiniment sa traduction d'*Evangéline*, "traduction charmante, toujours fidèle et souvent heureuse."

Enfin, nous arrivons à l'écrivain tour à tour brillant et robuste, mordant et charmeur, à M. Louis Fréchette "le poëte le plus remarquable du Canada." Déjà son premier livre de vers *Mes loisirs* attestait sa "vocation incontestable." "Bien plus que Crémazie ou que Lemay, il avait le sens et le goût de la forme." M. Rossel dit un mot de Fréchette polémiste "à l'ironie si spirituelle, à la riposte si vive," et il se hâte de revenir au poëte lyrique : "Si M. Fréchette n'a pas toujours la profondeur d'accent et la sereine objectivité de Crémazie, il est infiniment plus égal et plus littéraire que celui-ci. Il a, d'autre part, la veine poétique plus abondante et plus variée, il a plus de verve et d'entrain et il a autant d'envergure." Dans *Fleurs boréales*, dans *Feuilles volantes*, son talent "s'est assoupli, s'est élargi, a mûri.... *La légende d'un peuple* est "toute une épopée.... Après en avoir cité l'épilogue émouvant :

La France est toujours là.....
.....La France vit toujours !

M. Rossel résume ainsi le talent et l'œuvre du poëte : "Il célèbre les nobles et saintes réalités de la patrie et du progrès ; il exalte les solidarités et il salue l'avenir de sa race. C'est un croyant et un inspiré qui déploie au vent de la grande poésie le drapeau de son idéal et de sa foi."

Ces paroles terminent l'étude de M. Rossel. Nous avons cru remplir un devoir de reconnaissance en venant parler à nos compatriotes d'un livre de critique littéraire plein de sympathie pour nous autant

que remarquable par la connaissance profonde qu'il révèle de notre histoire et de notre littérature. Cette œuvre d'érudition, pour ainsi dire, est une éloquente revendication en notre faveur d'une place dans la république des lettres françaises. Son auteur n'a voulu voir dans toute notre littérature commençante "que la fière protestation d'une race conquise." Il en a mille fois raison et on ne saurait trop le répéter au dehors.

Après un siècle et demi de domination anglaise, dans le voisinage d'une autre nation anglo-saxonne, nous avons deux fois décuplé notre population et gardé fidèlement notre religion catholique, notre langue et nos lois françaises. Dieu sait combien il nous a fallu déployer d'efforts, de dévouement, d'héroïsme pour arriver à arracher ces droits et ces libertés à nos puissants rivaux. Et c'est toujours à recommencer. M. Rossel sait qu'en ce moment même une bande de fanatiques s'acharnent férocement sur nos écoles et sur notre langue, cette longue exquise et enchanteresse qui nous tient aussi intimement au cœur que la foi de nos pères. Il nous envoie son livre de loin comme un message d'encouragement et de réconfort. Aux craintifs et aux pessimistes, il dit: "Ne désespérez pas! votre nationalité a jadis subi de plus terribles assauts et elle est restée debout et vivace." A l'oreille des frivoles et des insouciants, il a murmuré: " Sortez de votre torpeur; luttez sans relâche, luttez toujours: le salut de votre race est à ce prix." A tous, il a répété ce grand mot fortifiant et nécessaire: "Cessez vos mesquines querelles et vos jalousies fratricides. Soyez unis et comptez-vous. Les minorités ne sont fortes que par là et vous ne triompherez que par la concorde."

Être plus unis! quel enseignement de sagesse renferme cette parole. Si nous n'y prenons garde, notre jeune nationalité éprouvera la morsure corrosive des nationalités environnantes jusqu'à en mourir peut-être. Nous sommes de plus en plus envahis par des masses immigrantes hétérogènes qui se fixent au milieu de nous. Dans cet immense Nouveau-Monde où toutes les races de la terre viennent en contact, il dépend de notre patriotisme seul que la nôtre, la race aux nobles traditions et aux vertus chevaleresques, demeure à la hauteur du passé et maîtresse chez elle. Héritiers du patrimoine des ancêtres, il nous appartient de le transmettre au moins intact aux générations de demain. Pour cela, chérir davantage notre langue, veiller avec plus de vigilance sur nos institutions et sur nos lois, toute la tâche est là, et tout l'honneur....

HECTOR GARNEAU.

CHRONIQUE

Depuis cinquante-cinq ans que j'ai vu le jour—cet aveu m'est arraché par la force de la douleur—je n'ai entendu encore qu'une seule parole sérieuse: c'est la réponse de Foster à Laurier, lui disant de "prendre patience" pour le règlement de la question des écoles séparées du Manitoba. Il n'y a pas plus de quatre ans et demi que cette question, la plus simple et la plus aisée à résoudre qu'il soit possible d'imaginer, est discutée sous toutes ses faces et même *sur* toutes ses faces, comme dirait un apprenti-rédacteur québecquois.

Ce mot peint toute une politique, toute une école de gouvernement, je dirai plus, il peint tout un peuple. "La patience est la vertu des nations," a-t-on dit; on aurait pu ajouter: "et, en particulier, de la nation canadienne."

Jamais rien d'aussi profond que ce mot n'a été dit depuis celui d'Alexandre mourant à l'un de ses généraux—je ne me rappelle plus lequel.... Salaberry, je crois—qui lui demandait à qui il laissait son vaste empire, conquis, entre autres moyens, par la force des armes: "Au plus digne," répondit Alexandre. S'il avait été en pleine santé, il n'aurait jamais trouvé rien de si bien que cela. C'était ouvrir la porte à toutes les ambitions. Parmi tous les lieutenants d'Alexandre, il n'y en avait certes pas un qui ne se crût "le plus digne" de succéder au plus grand capitaine de son temps. Il y en avait de toutes les parties de la Grèce, de la Macédoine, de l'Epire, de l'Attique, du Péloponèse, de la Béotie, tout cela ramassé dans un petit pays pas plus grand que le comté de Gaspé. De tous les gens de ces divers petits pays, il n'y avait que les Macédoniens et les Lacédémoniens qui eussent de la patience; c'étaient les Canayens de ce temps-là. Aussi, à la mort d'Alexandre, tous "les plus dignes" n'ont-ils pas tardé à faire une jolie fricassée de l'empire de leur maître.

Philippe, roi de Macédoine et père d'Alexandre, qui n'avait pas peu contribué à jeter les bases de l'empire futur de son fils, en traitant les Grecs comme on traite généralement les gens de la "race inférieure"

dans le Dominion, avait, lui aussi, de ces mots qu'on n'entend pas à tous les coins de rue. A un farceur d'une ville assiégée par lui, qui lui avait envoyé une flèche dans l'œil droit, il renvoya la flèche avec ces mots écrits dessus : "Si je prends Argos, je te ferai pendre, toi, mon crèvard."

Philippe prit Argos et tint parole, d'où l'on peut conclure, car il faut tirer la morale de toute chose, que Philippe n'était pas un ministre fédéral.

Si je fais de la politique, arrêtez-moi. Une fois lancé, je confonds tous les terrains et je ne suis pas capable de m'arrêter tout seul.

On me permettra une amère réflexion ; c'est qu'il est très difficile de tenir sa parole, d'autant plus qu'on ne la donne jamais guère que pour y manquer, et on y arrive généralement.

Qu'on ne m'accuse pas d'émettre là des principes subversifs ; c'est tout le contraire, puisque je ne fais que constater ce qui est. Au reste, les principes subversifs ne sont guère à la mode de ce temps-ci. On n'entend plus parler d'explosions, ni de bombes de dynamite, ni de têtes cassées, ni de poitrines trouées, ni de maisons sautant en l'air..... Les seuls anarchistes qui restent aujourd'hui, ce sont les orangistes, et ce sont eux précisément qui vont sauter aux prochaines élections !

Je ne sais pas s'il existe une puissance humaine capable d'empêcher le conflit de races qui va éclater d'ici à un an dans cette excellente confédération qui est l'objet de toutes nos affections ; mais ce que je redoute, malheureusement, c'est que ce soient les gens sensés, les gens à l'esprit juste et large, qui paient les pots que se casseront mutuellement sur la tête les fanatiques torys et les fanatiques castors. S'il n'y avait que cela encore, pourvu qu'il y eût beaucoup de ces têtes-là de démolies, ce serait un petit mal pour un grand bien, et notre nationalité pourrait enfin gagner quelque chose dans une tripotée quelconque !.....

Je viens de dire "notre nationalité." Il est bien difficile qu'elle gagne quelque chose à quoi que ce soit, notre nationalité. Elle est si difficile à satisfaire ! Nous ne sommes jamais contents de rien, parce que nous ne savons pas ce que nous voulons. Voilà quatre ans passés que nous pestons contre les écoles publiques du Manitoba, sans savoir ce que c'est que les écoles publiques. Demandez-le aux trois quarts et demi de nos politiciens, ils resteront le bec ouvert et les bras tendus, comme ces croque-mitaines qu'on met dans les champs pour effrayer les corbeaux.

Il n'y a qu'en littérature que les canadiens sont aisés à satisfaire. Oh ! là, par exemple, ils avalent tout ce qu'on veut. Quand on pense à ce que la clique grotesque des prétentieux, des impuissants et des hâbleurs, qu'on a appelée " nos plus fines plumes," a pu faire gober au

public depuis vingt-cinq ans, on reste stupéfait du nombre de jobards qu'il y a parmi les nôtres, et des effets que peuvent produire une réclame persistante et l'application continuelle, à haute pression, des plus ridicules et des plus épaisses flagorneries réciproques.

Jamais il n'y eut public plus dupé ni réputations plus usurpées. " Les plus fines plumes," à force de s'encenser mutuellement, ont fini par être acceptés comme des écrivains réels par bon nombre même de gens qui ne manquent pas d'intelligence, mais que le souci du pain quotidien absorbe et qui aiment mieux s'en rapporter à la commune renommée que de se rendre compte par eux-mêmes. C'est là une des raisons pour lesquelles la critique littéraire n'existe pas dans ce pays-ci : on est trop pauvre et chacun a peur de froisser son voisin, même lorsque celui-ci, par le seul fait de se faire imprimer, appelle justement sur lui les arrêts de la critique.

En outre, combien sont-ils ceux qui pourraient critiquer avec autorité ? Ainsi en est-il de la politique. On est trop pauvre, et voilà pourquoi on fait de la politique de chiffonnier. La politique est ici un gagne-pain ; de là l'âprêté et l'acharnement des partis ; on se bat comme des chiens qui veulent s'arracher l'un à l'autre les morceaux de la gueule. Toute honnêteté, toute pudeur est bannie ; tous les moyens sont bons, c'est une question de ventre. Le pouvoir devient une affaire de vie ou de mort ; on l'escalade au cri de " La bourse ou la vie." Quand on l'a, on plonge, pour le conserver, dans les plus horribles débauches de corruption et l'on absout, l'on encourage même les plus éhontés pillages, les plus odieuses injustices, alors qu'il n'y a pas de justice possible à espérer pour ceux qui appartiennent au parti contraire.

Voilà ce que c'est que la politique quand elle est un gagne-pain.

Voyez s'il en est ainsi en Europe. Voyez avec quelle dignité, avec quelle facilité les ministres, en Angleterre, en France, abandonnent le pouvoir. C'est qu'ils n'y sont pas montés pour avoir des omelettes et des confitures, mais pour faire triompher leurs idées, et quand ces idées-là ne peuvent triompher, les hommes, qui s'effacent entièrement derrière elles, donnent la place à d'autres. Ici, au contraire, la politique, qui touche à tout, aux comptes des tailleurs et des épiciers tout aussi bien qu'aux comptes publics, nous interdit d'avoir une opinion à nous sur aucun sujet, une opinion éclairée et justifiée par l'examen, indépendamment de considérations imposées. Essayez, si vous êtes un bleu intelligent et instruit, de réduire à ses justes proportions un tel qui tient constamment l'affiche et qui passe son temps à se faire la plus grossière réclame personnelle dans un journal libéral, aussitôt vous verrez des rouges, également intelligents, vous tomber dessus à bras raccourcis et

vous couvrir d'invectives, à cause d'une simple appréciation littéraire absolument impartiale et justifiée par la démonstration.

Aussi, qu'est-il arrivé depuis vingt-cinq ans? La critique n'existant point chez nous, que dis-je! la critique étant impossible avec des mœurs comme les nôtres, on a vu les plus effrontés charlatans prendre le titre d'hommes de lettres, se le donner entre eux avec des déluges d'épithètes grandiloquentes, et faire imprimer des volumes où le plagiat, les coups de ciseaux, les citations et les reproductions régnaient en souverains d'un bout à l'autre. Ces livres, où il y avait par ci par là quelques lignes du cru,—et on les découvrait vite par la tache qu'elles faisaient,—étaient vendus au secrétariat provincial qui les faisait distribuer à la jeunesse canadienne. Ces livres, où il n'y a pas l'ombre d'étude, pas l'ombre de style, pas l'ombre d'un mérite ou d'une valeur quelconque, qui ne sont, pour dire le moins, que des compilations ou des adaptations faites sans discernement, ou des citations réunies bout à bout avec des articulations grossières, formaient ce qu'on a appelé "notre littérature nationale" et prenaient la place des ouvrages qui auraient dû s'imposer, par leur valeur et leur utilité réelles, auprès de la jeunesse canadienne.

C'est que la politique, en cela comme dans tout le reste, intervenait et dictait les choix en maîtresse incontestée. Ajoutez à cela que les "plus fines plumes," par politique aussi, pour grossir le nombre des encenseurs mutuels et former une tribu de thuriféraires sur lesquels ils pourraient toujours s'appuyer, s'esclaffaient, de parti pris, devant les plus sottes, devant les plus barbares productions, et montaient jusqu'aux nues tous les jeunes imbéciles qui s'imaginaient être des Sainte-Beuves, en sortant du collége, et vous verrez quel terrain restait aux hommes de mérite, aux écrivains consciencieux qui ne se servaient pas de leur plume pour badigeonner des portes d'écurie, et qui auraient voulu sincèrement relever le niveau intellectuel de leur race, niveau que contribuaient si vigoureusement à abaisser les misérables barnums qui faisaient de la littérature comme on fait de la camelote allemande, au plus bas prix et pour les plus vulgaires acheteurs.

Mais je m'aperçois que j'ouvre la digue à mes sourdes indignations, pourtant si longtemps contenues! C'est qu'il y en a long à dire là-dessus, et je ne fais qu'effleurer en ce moment. Il faut que la lumière se fasse aujourd'hui et que la rétribution ait lieu; la littérature soi-disant nationale, ayant été une des formes de notre infériorité, il est temps que cette forme-là fasse place à d'autres et que les jeunes gens vraiment cultivés, qui se sentent la volonté et le don d'écrire, qui sont prêts à aborder les plus altières études et à se former laborieusement avant d'avoir l'audace de produire, il est temps, dis-je, que ceux-là aient leur tour. Alors, seulement, nous aurons une littérature nationale,

qui pourra occuper avec honneur sa place parmi les littératures étrangères, au lieu de n'être, à juste titre, qu'un objet de dérision.

Débarrassons-nous d'abord des charlatans et le premier pas, un pas immense, sera accompli.

*
* *

La louange est ce qui tue les canadiens. Ils en sont avides, insatiables. Elle n'est jamais ni trop épaisse, ni trop grossière, et ils s'en délectent gloutonnement. Je ne connais que Chapleau qui ait échappé à l'abrutissement de l'adulation, et encore a-t-il fallu qu'il fût rudement secoué de temps à autre. En revanche, que de garçons, certainement bien doués, dont la louange, intéressée sans qu'elle le parût, a fait de véritables idiots, d'insupportables prétentieux ! Madame Dandurand, qui était beaucoup trop forte pour que les adulateurs à titre de revanche osassent l'abaisser au niveau de leurs détestables flagorneries, et attendre rien d'elle en échange, a échappé, elle aussi, à la contagion, grâce à la quarantaine étroite qu'elle a établie autour d'elle ; mais il n'en est pas ainsi pour toutes, et je vois l'œuvre néfaste des louangeurs fétides en train de gâter de dignes et intelligentes jeunes femmes que je tiens en une estime particulière, tant pour leur caractère que pour leur réel talent.

Provencher, Dansereau, de Celles, Alfred Garneau, Couëtteux-Prévost, Chapais ont toujours vécu dans un isolement relatif et digne, comprenant bien qu'ils ne pouvaient avoir rien de commun avec certains gendelettres de fer blanc qui possèdent un nombre étonnant de titres, à défaut de mérite et de savoir.... mais laissons-là ce sujet ; peut-être même ai-je été au delà de ce que je voulais dire pour la première fois ; mais je suis loin de le regretter, parce qu'il est grand temps de remettre chacun à sa place et de porter enfin un coup décisif à l'usurpation et au charlatanisme soi-disant littéraires.

*
* *

Maintenant, mon cher directeur, pour finir cette intéressante chronique, je crois qu'il est de la dernière importance que je vous parle de la tempérance obligatoire. Ce sujet s'impose ; il est toujours frais, il rajeunit sans cesse et se présente chaque fois avec des formes de plus en plus attrayantes. — La dernière forme est celle d'une pétition en

plusieurs langues, signée par deux millions de personnes, sachant lire et écrire, qui demandent l'interdiction de la vente des boissons spiritueuses. On a présenté, renfermée dans quatorze grandes caisses, cette pétition au président Cleveland, qui est malade depuis quelque temps et à qui son médecin a recommandé de prendre beaucoup d'exercice. Le président a mis deux jours à faire le tour de la pétition, puis il a conseillé fortement de la porter à lord Roseberry, alors premier ministre de la Grande-Bretagne. Celui-ci a préféré démissionner que d'être obligé de contempler un pareil monument du haut en bas, et voilà la seule raison du changement de ministère en Angleterre ; raison qu'on est allé chercher à quatorze heures, en faisant toute espèce de suppositions indiscrètes.

Depuis, cette pétition, monument impérissable du bon sens contenu dans le nombre, a été expédiée à Paris, d'où elle a fait fuir le président Faure qui est parti précipitamment pour le midi de la France. Elle est, dit-on, l'œuvre d'une société américaine nouvelle, connue sous le nom " d'Union de Tempérance des femmes chrétiennes du monde," titre proportionné à la pétition, et dont font partie des anglaises de l'Afrique centrale, de l'Australie et de l'Hindoustan, ainsi que des allemandes, des suédoises, des norvégiennes, des danoises....j'allais dire aussi des françaises, mais comme celles-ci ne sont que trois sur quatre mille six cent et quelques, j'aime mieux les considérer comme les victimes d'une aberration que comme les complices d'un mouvement draconien qui condamnerait l'humanité entière au régime cellulaire.

Nous avons encore bien des crimes à commettre, individuellement et collectivement, avant de mériter d'être réduits au pain et à l'eau.

ARTHUR BUIES.

A TRAVERS LA VIE

(Conclusions et fragments du roman de M. Joseph Marmette, fatalement interrompu par la mort de l'auteur.)

A la fin du chapitre IV de son roman *A travers la vie*, Joseph Marmette, qui fut pour moi un confrère affectueux et un ami de cœur, citait les quelques strophes du *Crucifix* de Lamartine, qui commencent par ces mots :

Toi que je recueillis sur sa bouche expirante,
Avec son dernier souffle et son dernier adieu...

Et ces deux vers du grand poète de toutes les tendresses me reviennent à la mémoire, au moment où, la plume à la main pour écrire le triste épilogue qu'on m'a chargé d'ajouter aux pages inachevées de son dernier roman, je feuillette les quelques notes retrouvées sur la table de travail à côté de laquelle mon ami s'est silencieusement éteint, un sourire sur la lèvre et la main sur le cœur.

Ces quelques notes, reliques touchantes pieusement recueillies, sont bien informes, bien vagues et bien incomplètes.

Elles ne peuvent donner qu'une très faible idée de ce qu'aurait été l'œuvre, si l'auteur eût eu le temps de la mener à bonne fin.

Telles qu'elles sont, cependant, je vais tâcher d'en réunir tant bien que mal les tronçons, d'en coudre plus ou moins bien ensemble les différentes parties, et, à l'aide de quelques pages éparses laissées par l'auteur comme des jalons perdus, essayer d'ajouter une conclusion quelconque au livre si tristement interrompu.

Marmette écrivait son roman chapitre par chapitre, au fur et à mesure que chacun d'eux s'imprimait dans la *Revue Nationale*.

De sorte que, même le chapitre qui devait suivre immédiatement ce qui a paru dans l'avant-dernier numéro n'est pas complet.

Voici tout ce que nous en avons retrouvé. C'est écrit un peu à la diable et tronqué par la main de la mort qui est venue s'abattre si inopinément sur la tête du travailleur penché sur son manuscrit.

L'EMPLOYÉ

Après le grand Balzac et le spirituel Gaboriau, qui ont si bien décrit l'existence de l'"Employé," il serait oiseux de raconter ce que devint Lucien Rambaud dans sa vie de tous les jours, après sa nomination au poste qui lui avait été assigné.

L'auteur de ces lignes a eu l'avantage de faire, durant trois ans, des recherches historiques dans plusieurs ministères, à Paris, et de vivre coude à coude avec des "employés" de toutes classes; et il les a tous trouvés absolument les mêmes que dans notre bien-aimée patrie.

Si donc je m'essayais à une étude des mœurs et des habitudes de l'"employé" canadien, je me rencontrerais sur le même terrain que Balzac, Gaboriau et autres experts analystes, et vraiment je ne m'y sentirais pas à mon aise.

Aussi mon lecteur me permettra-t-il, s'il veut se faire une idée vraie de la vie du fonctionnaire public chez nous comme là-bas, de le renvoyer à l'immortel auteur de la *Comédie humaine*, et au créateur subtil des romans de cour d'assise, comme l'*Affaire Lerouge* et *Monsieur Lecoq*, un autre charmant persifleur de ce petit monde à part.

Ne pas se faire trop de mauvais sang, et retirer avec la plus régulière des ponctualités le bienheureux traitement le jour de la "Sainte-Touche", voilà ce qui constitue, dans tous les pays civilisés, le principal devoir de tout bon serviteur salarié de l'Etat.

Lucien n'eut certes garde de manquer au respect dû aux traditions à nous scrupuleusement léguées par les vieux pays, et que nous lèguerons avec autant de scrupule et dans toute leur intégrité, à ceux qui auront l'honneur d'embrasser après nous l'honorable mais peu lucrative carrière.

Seulement je me hâte d'ajouter, pour la justification complète de mon personnage, que s'il prit parfois quelques libertés avec le temps dû au fonctionnement intègre des affaires de son pays, ce ne fut que pour consacrer quelques minutes de plus aux travaux littéraires qui depuis longtemps passionnaient son âme d'écrivain prédestiné.

Honi soit qui mal y pense! Le pays n'y perdit rien, car, en moins de deux ans, Lucien lança dans le monde de la publicité un volume de vers et un roman dont il est encore souvent fait honorable mention dans la petite république des lettres canadiennes.

Si tous les employés de nos ministères en faisaient autant, ne croyez-vous pas qu'on devrait leur voter, à chaque session des Chambres, une belle et bonne augmentation de traitement, avec des vacances libérales, conservatrices de leurs facultés productives de littérateurs ou d'artistes?

Personne ne saurait blâmer le fonctionnaire de talent qui dérobe

quelques heures à une besogne bien souvent oiseuse, pour donner à ses compatriotes quelqu'œuvre qui laisse des traces durables dans l'histoire de la nation.

Il faut aussi mettre en ligne de compte les veilles ardues, prolongées, les préoccupations constantes d'un esprit à la recherche de l'inspiration, la vie intellectuelle à outrance enfin, et surtout la dépense exagérée de ce fluide nerveux qui est au cerveau de l'homme ce qu'est l'huile à la lampe. Et cela, sans rémunération bien tangible, sans honneurs bien marquants, donné sans compter pour la gloire du pays, qui daigne lui permettre de vivre juste assez pour ne pas crever de malefaim.

Le pain quotidien est-il une rémunération suffisante ? Les vrais patriotes se le demandent, pour l'homme de talent qui prodigue ainsi ses belles et vaillantes facultés au service et à la gloire de la patrie ?

Partout ailleurs que chez nous, dans les contrées où les travaux de l'esprit sont rétribués convenablement, l'écrivain se peut suffire à lui-même ; il y trouve même la fortune. Mais, dans un pays comme le nôtre, où les plus brillantes productions ne sauraient faire vivre le plus fécond comme le plus frugal des auteurs, n'est-il pas raisonnable que l'Etat assure le pain de chaque jour aux écrivains de talent qui chantent ou célèbrent les gloires de la patrie, en même temps qu'ils font souvent, du reste, la besogne la plus asservissante et la plus délicate de messieurs les ministres ?

Lucien, fidèle à sa vocation d'écrivain, consacrait donc tous les loisirs que lui laissait sa besogne de fonctionnaire public à ses études et à ses productions littéraires.

Déjà la réputation d'auteur distingué s'attachait à son nom, grâce à l'originalité de sa manière, et à la forte imagination dont ses œuvres étaient empreintes.

Mais, si son esprit était en plein épanouissement, son cœur, depuis l'échec que lui avait fait subir l'indifférence de Caroline de Richemond, s'était comme replié sur lui-même, dévorant les larmes de sa fierté blessée, et se cuirassant de jour en jour contre toute nouvelle surprise possible de son ardente jeunesse.

Froissé d'avoir été dupe de sa sincérité naïve, il se méfiait maintenant de tout ce qui pouvait l'entraîner vers de nouvelles déceptions. Toutes les jeunes filles qu'il rencontrait dans le monde distingué où ses relations de familles lui donnait ses grandes et ses petites entrées, lui semblaient autant de sirènes trompeuses conjurées pour exercer à ses dépens leur puissance séductrice.

D'un extérieur sympathique et doux, avec des talents de société, une jolie situation pour son âge, et sa réputation d'homme de talents littéraires, toujours si attrayante pour le cœur de la femme, notre héros

était très recherché ; mais ses succès ne le grisaient point. Toujours sur ses gardes, il évitait les pièges de l'amour, se bornant à se laisser désirer et à conter fleurette à droite et à gauche, voltigeant, suivant l'expression consacrée, de fleur en fleur, à la manière des papillons volages."

Un jour, cependant, le hasard le mit en rapport avec une jeune fille qui devait se trouver mêlée intimement à son existence. Elle habitait une campagne assez éloignée, et appartenait à l'une des anciennes familles seigneuriales du pays.

La première entrevue eut lieu par une radieuse matinée de juin, sur la terrasse qui fait la gloire de Québec.

Est-il au monde, à part Naples, que j'ai vue, et la Corne d'Or, à Constantinople — dit-on — spectacle comparable à celui qui se déroule, grandiose au possible, du haut de cette incomparable promenade, autour de cet original hôtel moyen âge qui porte le nom glorieux de Frontenac ?

Par un beau soleil matinal, à cette heure où la rosée, pluie de perles, commence à s'évaporer dans l'air, quelle merveilleuse scène s'offre là aux regards charmés du promeneur, et surtout du rêveur— comme l'était Lucien Rambaud !

Tout là-bas, les fières Laurentides marient leur azur avec celui du ciel, et baignent leurs cimes rayonnantes dans la limpidité de l'éther.

En deçà, tranchant par sa verdure sombre, sur la masse bleuâtre de la longue crête et sur le bleu clair de l'horizon lointain, ondulent les lignes reposées de l'Ile d'Orléans, cette poétique baigneuse qui trempe ses pieds dans l'onde fraîche, et se chauffe au soleil, pendant que les grands bras du fleuve l'étreignent avec amour.

Sur la gauche, les coteaux veloutés de Beauport verdoient en serpentant, coupés de cette longue rayure de blanches maisonnettes qui court jusqu'où la vue peut porter.

En face, se dresse la côte escarpée de Lévis, avec ses milliers de toits couronnant le sommet de la falaise.

Tout au bas roule avec majesté la masse des eaux du fleuve ensoleillé, et portant avec nonchalance une flotte venue de tous les points du globe.

Enfin, à deux cent cinquante pieds d'abîme, la ville basse, avec sa ceinture de quais bordée de navires remplis de tous les produits du monde.

Tout y est mouvement et bruit. Le fracas des charrettes qui roulent lourdement sur le pavé des rues, fait la basse du bourdonnement qui monte des profondeurs, tandis que le cri strident du sifflet des bateaux à vapeur qui sillonnent le fleuve, éclate en notes de cuivres dans l'ensemble de cet immense orchestre d'une ville qui vient de s'éveiller.

Surexcitées par le bruit, égayées par le printemps, le soleil et la saison

des amours, les hirondelles s'ébattent dans l'air frais, et, rasant comme des éclairs la cime du roc, saluent le promeneur de petits cris de joie.

De jeunes amoureux qui se sont rencontrés—par hasard, il n'en faut pas douter—au sortir de la messe, à la cathédrale voisine, passent, le sourire aux lèvres et la gaieté dans l'œil.

Ils vont, les heureux enfants, grisés par la jeunesse qui chante dans leur âme.

Ils vont à petits pas, longeant cette allée de lilas épanouis qui secouent leurs pétales et leurs parfums sur ces jeunes et naïves floraisons du cœur.

Ils vont, les chers amoureux, les cheveux dans la brise, le front dans les clartés, le cœur plein de chimères rayonnantes.....

Où vont-ils? Ils ne le savent pas... Que leur importe ! Ils marchent dans leur rêve vers les fleurs, vers l'aurore, vers l'avenir !

S'ils savaient que l'avenir, c'est la déception, c'est l'effondrement des doux espoirs, c'est le penchant fatal de la vie, le raccornissement du cœur, la décrépitude du corps.... et puis.... la croix du cimetière !

.....

Ici — coïncidence singulière autant que touchante — s'arrête le manuscrit régulier de l'auteur.

A cette pensée des vanités de la vie, des rêves déçus, de la vieillesse qui s'approche, avant-coureur de la fin finale, on dirait que le décourageant "à quoi bon?" qui hantait si souvent l'imagination de notre pauvre ami, lui a fait tomber des mains la plume qu'il ne devait plus relever.

Il l'a répété bien souvent, c'est ainsi qu'il désirait mourir, sans affres, sans agonie, dans son fauteuil, la tête penchée comme un enfant qui s'endort.

Son désir a été exaucé, mais il n'en est pas moins déplorable que le travail commencé soit sans épilogue, et que, par malheur, il ne nous reste à peu près rien pour nous guider dans la reconstruction du plan que l'auteur s'était tracé.

C'est à peine si certaines bribes de notes nous laissent deviner quelques-uns des événements qui croisent la vie du héros, en lutte avec les tribulations de l'existence, et les obstacles qu'il rencontre dans la réalisation de ses projets d'homme de cœur et d'ambition.

Essayons d'en débrouiller un peu le fil.

Autour de Lucien Rambaud — les lecteurs le savent déjà — se meut, dans l'atmosphère un peu renfermée de Québec, tout un petit monde de jeunes débutants à l'esprit surchauffé par des aspirations ardentes et des espérances plus ou moins chimériques.

Les uns courent après les satisfactions du moment, c'est-à-dire les jouissances du cœur et de la gloriole ; d'autres, plus froids, plus calculateurs—et sans doute plus sages—édifient patiemment leur petit avenir sans regarder autour d'eux ni s'arrêter en route ; d'autres enfin, dévorés d'ambitieuses visées, se jettent éperdûment à la poursuite du succès quand même, sans scrupules ni convictions, prêts à passer sur le corps de n'importe qui, pour arriver à n'importe quoi.

Au nombre de ces derniers se trouve Zéphirin Vachon, l'homme positif et pratique par excellence, le contempteur de tout ce qui touche au sentiment, l'antipode par conséquent de Lucien Rambaud.

C'est l'homme que le héros du livre doit trouver sans cesse en travers de sa route, et par qui il sera fatalement écrasé.

Sur cette admirable terrasse de Québec, dont nous venons de lire une si fidèle description, le poète, comme on l'a vu plus haut, avait un jour rencontré une jeune fille admirablement douée, appartenant à l'une de nos familles les plus distinguées de la campagne.

Il était trop fin appréciateur, trop poussé vers les choses du sentiment, et trop ami des femmes en général, pour ne pas porter à sa nouvelle connaissance certaines attentions exagérément empressées, peut-être.

Mais la plaie qui lui saignait au cœur était encore si vive que toute vraie cicatrisation était impossible.

Il pouvait admirer, chérir, désirer ; il ne pouvait plus aimer.

Les ingénuités du cœur, ce charme magique et suprême de la jeune fille, avaient toujours de l'attrait pour lui, mais restaient sans véritable puissance sur son cœur.

Il croyait toujours y sentir quelque calcul subtil, latent et intéressé, qui dépoétisait ses plus délicates impressions.

De sorte que, si captivé qu'il fût par les grâces et la beauté d'Alexandrine Duverdier, Lucien Rambaud retint son cœur sur la pente d'un amour qui aurait pu faire son bonheur.

Ce ne fut chez lui que l'éclosion d'une sympathie profonde et douce.

Malheureusement il n'en fut pas de même pour la jeune fille.

Pour elle, ce fut toute sa vie emportée au souffle d'un rêve qui ne devait jamais se réaliser.

Parmi les notes éparses laissées par Marmette, se trouvent quelques feuillets qui nous font pressentir que cette jeune fille jouera le rôle principal dans le dénouement du drame final.

Je les transcris ici, bien que ce ne soit évidemment que de simples notes :

FRAGMENTS DU JOURNAL D'ALEXANDRINE.

Janvier 6. — Enfin, je serai religieuse.... J'ai eu ma réponse ; c'est *oui*.... J'en suis bien contente.... Papa est plus ému que moi.... pourquoi cela ?....

Maman, qui s'occupe de mon petit trousseau, pleure en cachette, je le sais. Quant à moi, je cours tête baissée vers ma nouvelle destinée, sans trop m'occuper de ce qui adviendra de moi par la suite....

Est-ce parce que certains pressentiments me disent que je reviendrai ?.... Qui sait ?....

.... Au noviciat on m'a reçue avec joie.

Février 4. — Je me suis un peu ennuyée, mais j'ai le cœur en paix ; je suis contente.

Février 6. — Je vais souvent au parloir, où parents et amis viennent me faire visite. A tous je dis que je suis contente ; je n'ose pas dire " heureuse " ....

Contente .... le serai-je toujours ?

Février 8. — On parle de ma prise d'habits. Il me semble que je serai heureuse quand ce sera fait.

Février 15. — (Pendant la retraite) Mon Dieu, mais où sont donc mes pieux désirs ? Je n'ai aucun goût pour la prière .... Les observances, la règle, je m'y soumets pour faire comme les autres. Je ne puis plus me le dissimuler à moi-même : je regrette profondément d'être venue ici ....

Une religieuse, moi ! non, c'est impossible .... Quel caractère, quel cœur, quelle âme ai-je donc ?

.... On m'engage à faire le mois de saint Joseph — le mois de mars. Une suite de pieux exercises. Cela m'aidera, m'éclairera, me guidera, paraît-il, Oh ! tant mieux ; mais que le temps va me paraître long ! ....

Février 21. — Je suis toujours la même ; je ne vis plus que de doute, d'incertitudes, d'indécisions, de misères de toutes sortes.

Février 28. — Communié ce matin, malgré les angoisses et les révoltes de mon âme.

Février 29. — Communié de nouveau par obéissance. Vécu calme, résignée et contente jusqu'à midi.

Puis ennuis, craintes, troubles, affaisement ....

O Jésus, vous qui êtes tout-puissant, faites que je vous aime !

Mars 1*er* — Résumé d'une journée au noviciat : — Lever à 5 heures ; — à 5 heures et quart les petites heures ; — à 5 heures et demie, méditation jusqu'à 6 heures ; — et puis, la messe.

A 7 heures et quart, déjeûner, puis ménage au noviciat et au dortoir.

A 9 heures, étude (de ce temps-ci, je passe cette heure à la sacristie.)

A 10 heures, visite au Saint-Sacrement, et puis les vêpres.

A 11 heures et quart, examen, et puis dîner.

A midi, récréation. A 1 heure, lecture spirituelle ; — à 1 heure et quart, temps libre ; — de 1 heure et trois quarts à 2 heures et demie, aux externes ; — jusqu'à 4 heures et 10 minutes, temps libre ; — à 4 heures, lecture spirituelle ; — à 4 heures et demie, complies et méditation ; — à 5 heures et demie, souper, puis récréation jusqu'à 7 heures moins un quart ; — à 7 heures moins un quart, visite au Saint-Sacrement, récitation de l'office, examen et prière du soir.

A 7 heures et demie, dans nos cellules ; temps libre ; coucher à 8 heures et demie.

Mars 2. — Décès des mères Saint-Xavier et Sainte-Agnès. Exposées toutes deux au chœur....

Ces morts m'ont effrayé.

Je dis à Jésus : "Que votre volonté soit faite et non la mienne ;" mais, je me l'avoue au fond du cœur, je me sens de moins en moins résolue....

Le monde et toutes ses tristesses, plutôt que cet isolement froid, que cette vie sans initiative, sans volonté, avec, pour conclusion, cette disparition qui n'est pas la mort, mais l'effacement.

J'aime encore mieux des pleurs et des regrets que l'ennui inexorable et sans fin.

Mars 4. — Longue confession.... Toujours inquiète.... Je veux et ne veux pas....

La mère supàrieure, après mes nombreuses et franches confidences, semble portée à croire que je ne suis pas faite pour être religieuse.

Mars 6. — Encore une autre longue confession.

Après mes confidences complètes, mon confesseur s'est enfin prononcé : il ne me croit pas appelée à la vie religieuse.

En suis-je heureuse ? En suis-je chagrine ? Pourquoi donc ne vois-je pas plus plus clair au fond de moi ?

O Jésus, tracez-moi ma route ! Je ne me sens pas la force d'avancer.... ni de revenir sur mes pas.

Mars 10. — On a finalement pris une décision sur mon compte. Personne ne croit à ma vocation. On me l'a annoncé, croyant m'être très agréable, et pourtant.... Si je m'étais trompée.... si c'était la paix du cœur, la paix éternelle et douce qui frappait chez moi, et à laquelle je refuserais ma porte !....

Enfin, je suis libre de m'en aller la semaine prochaine.

D'ici là, je vais bien prier.

Mars 12. — Ma décision est prise. Toute la matinée, j'ai préparé mes malles. A la récréation, mes sœurs connaissaient mon départ. Quelle bonté elles m'ont témoignée, et quelles délicates attentions elles ont eu pour moi !

Je les ai toutes embrassées avec reconnaissance, mais aussi avec tristesse.

Maintenant, quelles figures retrouverai-je chez moi ?

Mes parents seront heureux de me revoir au foyer, sans doute ; le chagrin qu'ils ont éprouvé à mon départ, m'en est une garantie. Mais ils n'ont pas paru apprendre la nouvelle de ma prochaine arrivée avec joie.

Ces indécisions de mon caractére doivent les affliger.

Je ne me sentirai peut-être plus chez moi comme je l'étais dans ma petite chambre de jeune fille, où j'ai été si heureuse, où j'ai fait tant de beaux rêves...

Mais voilà encore mes lubies qui me reprennent. Il n'y a donc aucun moyen d'être satisfait ici-bas !

A trois heures, je suis sortie. Mon frère Joseph était là, qui m'a reçue joyeusement.

Merci à son bon cœur !

Nulles connaissances sur la route : merci à la bienveillance du hasard !

A la maison, ma sœur Denise m'a sauté au cou, et m'a manifesté la plus vive affection.

Il n'en a pas été absolument de même de la part de papa et de maman, qui m'ont reçue avec affection aussi, mais avec une certaine froideur mal dissimulée.

Au fond, ils ont raison : je n'avais pas le droit de leur infliger ainsi, à la légère, une des plus sensibles épreuves de leur vie.

Ce journal de jeune fille, où l'on sent la vaillance du cœur filtrer à travers les hésitations et les désespérances, ne devait pas se terminer là.

Le titre : *Dans le monde* qui suit ces lignes, sur le manuscrit de l'auteur—sans un mot à la suite, malheureusement — nous fait prévoir des développements intéressants, mais qu'il nous est impossible de deviner.

A peine si les notes de l'auteur nous font entrevoir une nouvelle rencontre entre Alexandrine et Lucien, qui—on laisse souvent passer le bonheur à sa porte sans l'inviter à entrer—toujours sous l'impression d'une déception première, se ferme la bouche, les oreilles, les yeux et le cœur, et renonce aveuglément à toute la poésie de ses rêves, plutôt que de s'exposer de nouveau à trouver de la cendre sous l'écorce du fruit aux apparences si savoureuses.

Cette naïveté, il la redoute ; cette sincérité d'âme, il la soupçonne.

Son cœur, je devrais dire son imagination, n'est plus ouvert qu'aux impressions capiteuses, aux griseries folles.

Blasé contre les sincérités naïves, il se croit de force à affronter les artifices de la vie mondaine.

Il y est englué.

Pendant que la pauvre Alexandrine s'étiolait dans le silence et l'abandon, dans les regrets d'une âme incomprise et d'une vie sans espoir, Lucien avait fait la connaissance d'une jeune veuve, belle, brillante et riche.

Si étrangère à Québec qu'elle fût, elle connaissait le jeune homme par le prestige qui s'attachait à son nom ; et dans ses aspirations de femme intelligente et cultivée, elle ne pouvait manquer d'éprouver de l'attrait pour cette renommée déjà retentissante.

De son côté, Lucien ne pouvait manquer d'être flatté jusqu'au fond du cœur de l'impression que son talent et sa personne—il s'en aperçut de suite—exerçaient sur l'esprit de cette femme d'élite, entourée de flatteries et d'admirations.

S'aimèrent-ils véritablement ?

Il est plus probable qu'ils subirent plutôt un entraînement mutuel, où il y avait plus de vanité, de penchants factices et de calculs mondains qu'autre chose

Toujours est-il que Lucien, charmé dans ses sentiments d'artiste—la jeune

veuve était une musicienne accomplie — subit inconsciemment la nouvelle influence qui s'imposait à lui, et crut son sort définitivement scellé.

Hélas ! le prosaïsme de la vie le guettait là encore.

" — Oui, lui dit-on, vous êtes aimé. Mais la vie n'est pas un rêve enchanteur ; c'est un édifice à construire. Avant les embellissements artistiques, il faut de solides fondations et des murs sérieux. Vous êtes employé public, c'est honorable et satisfaisant à votre âge ; mais c'est là une position inférieure à votre intelligence. Vous valez mieux. Il vous faut un autre théâtre, et surtout un autre rôle. J'ai de la fortune, faites-vous une position. Voici les élections législatives qui se présentent ; vous avez de la famille ; vous vous êtes fait un joli nom ; vous avez ce qu'il faut pour réussir ; revenez député et je suis à vous !....."

Lucien Rambaud n'avait guère de dispositions pour la vie bruyante de la politique ; il aimait mieux ses chers travaux littéraires dans le silence de son cabinet.

Mais ces paroles lui était restées dans les oreilles : " La vie n'est pas un rêve enchanteur ; c'est un édifice à construire."

Il se sentait engagé dans un sentier vulgaire, sans issue sérieuse, et trop étroit pour les libres chevauchées de son ambition.

Etre député, c'était la porte de l'avenir ouverte ; et pour le moment, c'était la fortune avec la femme brillante et..... aimée !

Son père est prêt à faire les sacrifices nécessaires ; l'opinion publique lui paraît favorable. Il part.

Et voilà notre héros devenu tribun populaire, électrisant les masses de son éloquence, et entraînant à sa suite des milliers de partisans enthousiasmés.

Hélas ! triomphes éphémères !

Il a affaire à un adversaire d'autant plus redoutable qu'il est sans scrupule : à Zéphirin Vachon, l'homme pratique et roué.

Ce n'est pas que l'individu soit bien populaire, mais il a les influences.

Les hommes d'affaires, les hommes positifs se défient des rêveurs et des doctrinaires, des poètes, enfin !... . ...

Bref, les emballés sont pour Lucien Rambaud, mais les intéressés sont pour Zéphirin Vachon.

Lucien Rambaud a les dévoués, Zéphirin Vachon a les chercheurs de places, les gens pratiques.

Après avoir roulé son adversaire sur tous les hustings, Lucien Rambaud est tout simplement battu au scrutin.

Il a sacrifié sa situation ; il s'est endetté ; il a perdu toute illusion sur l'indépendance de ses compatriotes ; et on le retrouve mourant, cloué sur son lit par une fluxion de poitrine contractée dans une nuit pluvieuse et glaciale, après une assemblée où il a dû se défendre contre les plus infâmantes accusations.

Trois semaines après, le pauvre vaincu de la destinée s'éteint dans sa petite chambre d'écolier, tenant d'une main la main de son vieux père qui pleure, et de l'autre deux lettres qu'il vient de recevoir : une d'Alexandrine mourante elle-même de phtisie galopante, et l'autre de son vieil ami, le poète Franchère, qui lui annonce le mariage probable de la brillante veuve avec le pratique Zéphirin Vachon, député et futur ministre.

Voilà à peu près tout ce que l'on peut tirer des notes laissées par le romancier défunt, pour reconstituer tant bien que mal ce que devait être le roman très saisissant — et sans doute très finement observé — que l'auteur avait intitulé : *A travers la vie.*

De tout l'ensemble, dont on ne se rend compte qu'en devinant mille et un sous-entendus, il ressort ceci : une critique amère, mais vigoureusement sentie de nos mœurs publiques et de la position qu'elles font à ceux de nous qui, au lieu d'avoir l'esprit tourné vers ce qu'on est convenu d'appeler les affaires, vivent un peu de la vie du cœur et rêvent aux choses de l'intelligence.

L'auteur a voulu aussi fronder les abus et surtout stigmatiser les vilains caractères.

Témoin le chapitre détaché qui suit, intitulé : *Les Punaises*, et qu'il m'a été impossible de placer dans l'alvéole à lui destinée par l'auteur :

Connais-tu, disait Lucien Rambaud à son ami Paul Morel, cet insecte, vermine plate et puante que les Latins désignaient sous le nom de *cimex*, mais connu vulgairement chez nous sous la désignation parlante de punaises ?

Les savants se plaisent à en reconnaître quarante-trois espèces ; mais ils nous font au moins le plaisir de constater que la commune, celle que la nature — toujours prévoyante — nous a destinée, n'a point d'ailes, qu'elle suce le sang de l'homme et habite principalement dans les lieux où il est censé prendre son repos, c'est-à-dire dans les bois de lit.

— Brrr ! fit Paul en frissonnant.

— Bien, reprit Rambaud, je vois que je n'ai pas affaire à un homme ignorant du sujet que je traite. Ça fait plaisir d'être compris tout de suite !

Il te souvient alors qu'un beau soir...

Allons, ne tressaute pas ainsi d'indignation ; tu vois bien que je ne me sers de ce qualificatif aimable que d'une manière ironique ; et tu dois te rappeler que c'est là ce qu'on appelle en fine fleur de rhétorique, une antinomie.

Il te souvient donc que, par un soir fatal — si cet adjectif te convient mieux — il t'arrivera de te glisser dans un lit étranger pour y chercher un légitime repos, après une journée bien remplie.

Détendant tes membres fatigués, tu pris ta position favorite, côté droit ou côté gauche — je n'ai pas l'honneur de connaître tes préférences sur ce point délicat — et tu fermas les yeux pour laisser descendre sur ton front, innocent de tout crime, le vol discret et bienfaisant du sommeil.

Déjà tu commençais à te sentir glisser sur la pente si douce de l'oubli des misères de chaque jour, tandis que dans tout ton être courait une exquise titillation d'engourdissement, quand soudain une piqûre brûlante t'arracha de ton extase.

Vivement tu portes une main à la partie blessée, et tu te sers énergiquement des ongles dont la nature — toujours prévoyante — t'a doué, pour calmer l'ardeur de la brûlure, lorsque successivement, sans trêve ni merci, deux, quatre, dix, vingt, quarante morsures de plus en plus cuisantes, ardent ton pauvre corps convulsionné.

Je ne sais pas si tu étais encore novice, cette fois-là ; mais, vois-tu, quand le fléau atteint ces proportions, le seul moyen de soulagement — peu satisfaisant, il est vrai — est de sauter vivement hors du lit, et plus vivement encore, d'allumer sa bougie. Car le *cimex* abhorre la lumière, et ne se complaît que dans l'ombre profonde pour élaborer son œuvre maudite.

Alors on se précipite, armé du bougeoir, vers le lit de malheur.

Mais déjà notre fuite subite du lit et la soudaine lumière ont donné l'alerte au plus gros du bataillon, qui a disparu pour entrer dans ses ténébreuses retraites.

Cependant, il reste encore quelques traînardes, les plus repues de notre sang, les plus lourdes. Oh ! quel bonheur de les apercevoir, de les broyer, les infâmes !

Mais aussi quelle nauséabonde odeur s'échappe de leur carcasse vidée !

— Pouah ! les punaises ! s'exclama Paul.

— Oui, reprit Lucien, une odeur fétide, auprès de laquelle l'acide sulfureux est un parfum délicat !

Je n'ai pas l'intention, cher ami, d'appuyer sur tout ce qu'une nuit passée en proie à la voracité de ces bêtes féroces a d'abominable, d'horrible, d'affolant.

Je n'ai voulu bien rappeler à ton souvenir les blessures lâches et venimeuses de ces infectes bestioles, que pour t'amener à les comparer avec un animal non moins immonde, non moins lâche et non moins malfaisant.

Ce dernier appartient à l'humanité, et est vulgairement connu sous le nom de "commère".

Il y en a des deux sexes.

Moi qui ai daigné faire des études approfondies sur ce genre de vermine, je me plais à lui donner le nom de femme-punaise ou d'homme-punaise (*mulier-cimex*, *homo-cimex*, pour les savants).

Mes observations attentives m'ont démontré que, dans cette espèce, la femelle est plus commune et plus féroce que le mâle.

Je n'en ai pas moins rencontré quelques mâles qui pouvaient lutter avantageusement de férocité avec ces dames les femelles.

Tu t'en vas, n'est-ce pas ? tranquillement dans la vie, faisant par toi-même ton petit bonhomme de chemin, tâchant de te rendre utile, d'être bon, aimable pour tout le monde, et de ne causer de tort à personne.

Si tu n'as pas encore l'expérience de la vie, dans ce qu'on est convenu d'appeler drôlement, par enphémisme sans doute, la société, tu t'imagineras benoîtement que l'on va pour le moins te laisser passer tranquille.

Oh ! alors, que tu seras loin de ton compte, mon bonhomme !

Non, chère âme naïve ! Les envieux, les méchants sont là qui te guettent, cachés derrière la haie, embusqués comme des bandits, pour te tirer, sans crainte pour eux, au tournant de la route, une bonne balle dans le dos.

Comme *cimex*, vois-tu, la femme et l'homme-punaises aiment à faire dans l'ombre, pour cette raison qu'il y a moins de danger, leur malpropre besogne.

Ils commencent, pour te perdre, toi, de réputation, pour jeter la désunion dans les ménages, par une insinuation malveillante, — première piqûre — reviennent à la charge, agrandissant la morsure d'un coup de dents plus méchamment, plus largement appliqué ; puis, non encore satisfaits, ils s'en vont exciter les appétits malsains de leurs congénères, et toutes ces punaises se ruent à l'envie sur la victime désignée à leur rage.

Ça, c'est le procédé ordinaire, élémentaire de ces êtres venimeux !

Mais certains d'entr'eux, en ont trouvé un autre d'un raffiné autrement perfide, c'est la lettre anonyme. (Ici la femme et l'homme-punaises l'emportent en méchanceté sur la bête).

Ah ! ceci, mon cher, c'est le suprême de l'art ; car plus aucun danger d'être pris.

Parlée, la calomnie peut parfois, à la fin, se retracer, et partant aussi le calomniateur.

Mais la lettre anonyme ! la bonne petite arme empoisonnée, sûre de t'entrer dans les chairs sans que tu puisses jamais savoir d'où est venu le coup de stylet . . .

Oh ! les bonnes âmes ! J'en connais qui, le matin, s'en vont dévotement manger le bon Dieu, et qui, le soir, le soir même, font des festins de cannibales avec le cœur du prochain.

. . . Pouah ! les punaises ! . . .

Mais, dis donc, tu ne m'écoutes plus, dit Rambaud en voyant Paul penché sur un dictionnaire qui se trouvait à portée de sa main :

— Pardon, mon cher, tu as mes deux oreilles à ton service, je te prie de le croire. Seulement mon esprit, toujours curieux, cherchait en même temps à trouver un insecticide pour combattre la punaise.

Je vois bien, dans cet excellent dictionnaire de Boiste, annoté par le spirituel et bon Nodier, qu'on détruit le *cimex* avec la vapeur de l'acide sulfurique versé sur le sel marin, avec du tabac, du soufre, du poivre brûlé, etc.

Mais j'allais te demander de quel contre-poison tu te servirais pour détruire le venin laissé dans tes blessures par l'homme ou la femme-punaise.

— Peuh ! mon cher, repartit Rambaud en allumant sa pipe et en se renfrognant dans son fauteuil, il est bien simple, le remède : c'est un composé de tout le mépris et de tout le dédain qui peut tomber d'un cœur et d'un cerveau d'honnête homme !

On voit que le roman de Marmette *A Travers la vie* n'est pas une simple fiction, mais l'histoire vraie d'un homme, l'histoire vécue d'un cœur.

Hélas ! cette histoire restera inachevée, comme la vie de celui qui voulait l'écrire.

LOUIS FRÉCHETTE.

MAISONNEUVE

Un drapeau à la main, la tête altière, rejetée en arrière dans un air de défi, le corps d'aplomb sur deux jambes tendues dans l'émotion des nerfs et des muscles, la poitrine au vent et les épaules effacées, un regard violent et fier dans un visage énergique, tel Maisonneuve apparait sur son majestueux piédestal, posé au milieu d'un cadre admirable de monuments grandioses et de fraîche verdure.

Une escorte, digne du héros, se groupe à ses pieds.

Ici, une belle figure de soldat, aux traits durs, dans l'affaissement du guet ; là, une tête douce, sur un corps de femme, dans l'accomplissement d'un acte de charité ; puis, l'image frappante de l'homme primitif, du premier possesseur de notre sol dans l'attente anxieuse de l'inconnu, prêt, quand même, à défendre son gite contre l'envahisseur, comme l'aigle défend son nid ; à ses côtés, le symbole de la paix, le cultivateur, ce roi de la terre, dans la pose inquiète et décidée de l'homme, qui protège un bien souvent acquis au prix de son sang.

Des panneaux, rappelant divers événements de l'histoire du Canada, complètent cette œuvre d'art, qui est belle de tous points.

Je défie qui que ce soit de se camper devant ce monument et d'en lire attentivement la physionomie des personnages, sans se sentir pris aux entrailles par une poignante émotion. Ces têtes parlent toutes un langage différent, mais d'une éloquence pénétrante, qui envahit le cœur et l'âme.

L'imagination nous transporte dans ce passé terrible où quelques individus se lançaient seuls dans les dangers et l'isolement, et nous fait assister à leurs anxiétés, à leurs luttes et à leurs espérances.

A travers la banalité, parfois si attristante, de nos heures actuelles, on jette ainsi dans notre existence un souvenir reconfortant, une pensée saine et vivifiante, qui nous empêche de désespérer de l'avenir et nous console de nos déboires les plus cuisants.

Tout est charme dans cette statue de Maisonneuve. Après le cœur

et l'âme, la vue trouve une jouissance exquise dans l'examen des détails de l'œuvre. Les proportions sont minutieusement sauvegardées, les personnages, scrupuleusement revêtus avec des habits de l'époque, les attitudes, les gestes, les poses sont d'une précision remarquable ; enfin, tout est harmonie dans ce monument, qui est certainement l'œuvre maîtresse d'Hébert.

*
* *

Ici, je me pose une interrogation quelque peu inquiétante.

Mes lecteurs savent combien nous sommes extrêmistes en tout au Canada. Ce ne sont que compliments étonnamment exagérés ou critiques d'une violence qui dépasse toute mesure. Si un homme déplaît, aucune insulte, aucune avanie n'est de trop pour le lui faire savoir Si, au contraire, c'est un ami, je ne sais au juste si le dictionnaire contient assez d'épithètes laudatives pour le qualifier.

Je n'échappe pas moi-même à ces travers inhérents à tout peuple jeune, qui se sent d'autant plus porté à exagérer le mérite de ses grands hommes, qu'ils sont plus rares. Si quelques uns de nos compatriotes parviennent à une notoriété honorable, dans n'importe quel domaine de l'intelligence humaine, de suite il marche dans la publicité, escorté d'un nombre écrasant d'adjectifs où le mot national est inévitable : notre historien national, notre poète national, notre artiste national, etc., à tel point que l'homme qui a vraiment du mérite, se sent quelque peu crispé d'être aussi louangeusement accompagné dans la vie.

Je sais bien que tous comprennent que quand ont qualifie de national un homme de valeur, cela veut nécessairement dire qu'il est le premier d'un très petit nombre. Il serait préférable pour nous d'abandonner les extrêmes en tout et de laisser de côté, pour le moment, les mots : éminent, illustre, grand, national, etc., et de se cantonner dans un juste milieu, où les travaux sont appréciés avec une modération bien équilibrée.

Je ne dirai pas que je prêche ici dans le désert, mais je sens très bien que je réformerai jamais chez nous ce travers, d'ailleurs assez anodin. Il faut pour cela du temps, beaucoup de temps, qui, en apportant une évolution aux coutumes, augmentera la galerie de nos hommes illustres et amènera des nuances distinctives dans nos qualificatifs à leur endroit.

Il se produira alors cette réaction fatale qu'entraîne un excès et qui fait que les mots les plus simples prennent beaucoup plus de valeur que les paroles pompeuses.

Ainsi en est-il arrivé avec les modes. Tant que les grandes dames étaient seules à porter des toilettes éblouissantes, rien n'était assez brillant pour les parer. Maintenant que les domestiques s'habillent en dames, celles-ci ont mis plus de simplicité dans leurs atours, par là-même plus de bon goût et de distinction.

Après cette petite homélie inoffensive, je reviens à la question que je me pose au début de ces quelques lignes. Comment puisse-je qualifier l'œuvre d'Hébert?

Hébert est mon ami, et, d'après la note du jour, je devrais l'assommer de louanges. Je veux cependant les lui épargner, car il les mérite trop

Je dirai simplement qu'Hébert est un artiste de tempérament, consciencieux, studieux, amoureux de son travail, plein de respect pour les traditions et la couleur locale, et qu'il possède à un haut degré l'habileté d'exécution d'un maître-ouvrier. La statue de Maisonneuve est incontestablement une œuvre d'art des plus parfaites, sinon la plus parfaite de l'Amérique, et elle tient un rang très honorable parmi les plus beaux travaux de sculpture des vieux continents.

*
* *

C'était un spectacle vraiment beau, le premier juillet, de voir la foule se presser sur la Place d'Armes pour assister à l'inauguration de la statue de Maisonneuve.

Sur l'estrade, plusieurs hauts personnages avaient pris place, et parmi ceux qui attiraient le plus l'attention du public, nous citerons l'honorable M. Chapleau, MM. l'abbé Collin et le docteur Hingston. Trois physionomies bien différentes, mais si caractéristiques et si pleines d'expressions, chacune.

M. le juge Pagnuelo avait certainement la tâche la plus difficile et la plus ingrate, celle d'ouvrir une pareille séance, au milieu du mouvement de la foule, du tassement des sièges et des milles chuchotements du début. Son discours, bien préparé, a été presque entier perdu pour la masse. C'est dans de pareilles occasions qu'on distingue facilement la différence qui existe entre l'éloquence du prétoire et l'éloquence publique.

Habitué aux auditoires restreints, le juge façonne son organe à l'étendue de la salle où il siège, et, si l'occasion l'amène en plein air, sa voix manque de portée et tombe à court.

L'honorable M. Chapleau, après avoir dévoilé Maisonneuve, prit ensuite la parole.

Son discours était bien pensé, rempli d'idées, pleines de noblesse et de beaux sentiments, mais il sentait un peu la hâte et l'improvisation dans sa contexture générale. Peut-il vraiment en être autrement chez un homme public, appelé presque chaque jour à adresser la foule dans des circonstances les plus diverses ?

Mais quelle chaleur dans le débit ! Quel charme dans la voix, dans le geste, dans l'attitude, dans la personne !

Le regard doux et assuré se promène sur le public, l'attire, le fascine ; la voix, chaude, toujours pleine et nette, sans être ample dans son volume, pénètre partout, arrive claire et limpide à toutes les oreilles. L'articulation est lente et précise, la prononciation, très pure et d'une justesse de ton réellement remarquable chez un homme qui n'a pas vécu très longtemps en France.

Je n'apprendrai donc rien à mes lecteurs en concluant que l'honorable M. Chapleau s'est montré éloquent comme toujours et a recueilli les plus chaleureux applaudissements.

M. le Consul général de France succédait ensuite au lieutenant-gouverneur de Québec et prononçait un discours des mieux écrits et des plus appropriés à la circonstance.

Le diplomate, par métier, se défit de l'improvisation et M. Kleczkowski n'a pas failli aux traditions. Pénétré des difficultés, qui entourent tout représentant d'un pays ami à l'étranger, le diplomate doit peser ses paroles et ses actes. M. le Consul général de France a été particulièrement heureux dans ses remarques et ses allusions.

Puis, il a semé en chemin quelques traits aimables de l'esprit français, si captivant pour nos oreilles canadiennes. Sa péroraison, très délicatement présentée et dite avec un sourire plein de fine moquerie — "quand un Français dit du mal de lui, ne le croyez pas, il se vante" — a été particulièrement goûtée de tous. D'ailleurs, M. le Consul général de France, à part son talent d'écrivain, est remarquablement servi par sa prestance physique, sa physionomie sympathique et une voix bien timbrée, qui lui attire de suite les bonnes grâces de l'auditoire.

M. l'abbé Colin, supérieur de Saint-Sulpice, prenait ensuite la parole.

Incontestablement, M. l'abbé Colin fit là le discours, le vrai discours, le discours de circonstance.

Type parfait de l'orateur religieux. Traits maigres, yeux brillants et pleins de feu, voix un peu sourde, mais qui a parfois des accents qui secoue la foule et sème les grandes émotions.

Lui aussi avait soigneusement préparé son discours. Tout était à sa place dans un ordre parfait. Il devait parler de Maisonneuve, et il

le fit dans des termes d'une ampleur magistrale, avec des apostrophes qui atteignirent souvent les sommets de la plus haute éloquence.

M. l'abbé Colin a été heureusement inspiré de se joindre aux hommes qui ont prêté le concours de leur parole à l'inauguration de la statue du fondateur de Montréal, et les applaudissements qui l'ont accueilli à la fin de son beau discours ont démontré que tous étaient unanimes pour l'en remercier et l'en féliciter.

Sir W.-H. Hingston représentait là l'élément étranger, la race-sœur avec laquelle les hasards de la destinée nous ont amené à vivre.

La présence de M. le docteur Hingston, à cette cérémonie, était la note caractéristique de la situation, comme d'ailleurs l'est également la liste de souscription à la statue Maisonneuve. Anglais, français, irlandais, écossais, tous enfin sont fiers de l'homme, qui a fondé notre grande et belle ville, et, la main dans la main, groupés comme des frères au pied de sa statue, ils étaient tous également heureux de proclamer la grandeur de son œuvre et de l'en remercier, dans l'apparât solennel d'une grande démonstration nationale.

Sir W.-H. Hingston fit une improvisation pleine de tact et d'esprit, parsemée de ci de là de mots humoristiques et gais, comme savent si bien les employer les orateurs anglais dans leurs speeches, parfois si originaux et si imprévus.

Puis M. le docteur Hingston est également bien servi par un physique des plus avantageux. Haute stature, droit comme une flèche, malgré son âge assez avancé, avec une fraîcheur de regards et de traits, qui respire le bon ton et les grandes manières.

A M. le maire Villeneuve incombait la tâche de clore cette mémorable cérémonie, et il s'en acquittait d'une manière digne et très satisfaisante.

*
* *

Voilà Maisonneuve avec sa statue.

A ses pieds, le 1er juillet dernier, nous avons vu tous nos compatriotes, canadiens de toutes races, s'unir pour rendre hommage à sa mémoire. Ne serait-ce pas le moment de renouveler ce beau spectacle dans les luttes actuelles de notre cher Canada ?

Comme je le disais plus haut, je crois bien que je prêche ici encore dans le désert et que mes paroles sont autant de sons que le vent emporte sans laisser de traces. Mais doit-on pour cela se décourager ? N'est-il pas du devoir de tout publiciste patriote de faire appel à la confrater-

nité humaine, aux sentiments généreux qui sont un fond de tout cœur et de crier bien haut, à chaque occasion :

—A quoi bon tous ces dissentiments qui nous rongent ? A quoi bon toutes ces acrimonies qui aigrissent notre existence nationale et qui empoisonnent nos heures souvent si tristes d'ailleurs ! Notre pays est vaste, nos espaces sont illimités, notre sol est fertile, notre avenir est rempli d'espérances et il nous serait si facile de vivre tranquillement, sans heurts ni froissements, en laissant à tous le droit d'agir à sa guise, sous la protection réciproque de nos lois fondamentales, conçues dans un esprit certainement très large et très prévoyant.

Je m'arrête, car vous tous qui me lisez, vous êtes comme moi pénétrés des aspirations qui agitent mon cœur de patriote ; et c'est presque une injure que de vous les rappeler si souvent.

Mais, que voulez-vous, chacun obéit irrésistiblement à son tempérament ; tant que je vivrai et que je tiendrai une plume dans ma main, je ne cesserai de dire partout :

—Canadiens de toutes races, unissez-vous dans l'intérêt du Canada, faites-vous des concessions mutuelles. Soyez justes et indulgents les uns vis-à-vis des autres. En cela seul réside la paix, la grandeur et la prospérité future de notre chère patrie !

J.-D. CHARTRAND.

CHRONIQUE DE L'ÉTRANGER

Les deux évènements les plus importants, survenus en Europe, pendant ces dernières semaines, sont la chute du cabinet Roseberry, en Angleterre, et l'inauguration officiel du grand canal de Kiel, reliant la Baltique à la mer du Nord, en Allemagne.

La défaite du ministère Roseberry était pressentie depuis longtemps et les causes premières peuvent en être attribuées à la maladie grave du chef libéral.

Pendant son absence, la zizanie s'était mise dans les rangs de ses partisans et son manque d'énergie et d'activité durant sa convalescence a amené la déroute définitive des forces libérales. Chaque vote était une défaite, chaque élection, un désastre, et, finalement, le 21 juin, après une vigoureuse résistance, le ministère succombait sur une question du budget militaire.

Avec la dignité et le sang-froid, qui sont des vertus traditionnelles du parlementarisme anglais, lord Roseberry se rendait le lendemain auprès de la reine et lui remettait sa propre démission et celle de tous ses collègues.

Et avec non moins de simplicité, selon l'immuable tradition, la Souveraine faisait mander lord Salisbury, qui acceptait de former un ministère conservateur.

Peu après, la dissolution du Parlement était décrétée et les élections générales avaient lieu le 12 juillet dernier.

Les libéraux furent battus par une écrasante majorité et les conservateurs reviennent aux Communes avec une réserve de forces qui leur assurera probablement le pouvoir pour une période très longue.

La maladie de lord Roseberry n'est pas la seule cause de la chute de son ministère. Il faut chercher d'autres motifs dans la politique générale suivie par le parti libéral, depuis son avènement au pouvoir.

Lord Roseberry a presque toujours été malheureux dans ses engagements diplomatiques. Dans le conflit centre-africain, il a été battu à plate couture par M. Hanotaux; au Japon, son intervention intem-

pestive dans les affaires sino-japonaises a été désapprouvée par tous les gouvernements, et, dans la question des massacres arméniens, il s'est laissé distancer par les autres pouvoirs.

Ce sont là sérieux échecs pour l'orgueil britannique, et, après chaque déconvenue, on voyait les libéraux s'effacer, démissionner et remplacés aux Communes par des conservateurs.

Je crois bien que lord Roseberry se console facilement de sa chute, car le pouvoir semblait lui peser beaucoup depuis assez longtemps. Dans son repos, il lui restera toujours le souvenir d'un triomphe, celui d'avoir remporté le grand prix, au Derby.

*
* *

La note gaie du jour nous est donnée par la présence, en Angleterre, du prince Nazrulla Khan, fils de l'émir d'Afghanistan.

Ce jeune homme, élevé dans les idées primitives de son pays, se fait difficilement aux pompeuses démonstrations de la haute société anglaise. Une chose, particulièrement, semble l'offusquer outre mesure, c'est la vue des bras et des épaules des belles dames anglaises, aux réceptions officielles.

Il n'en revient pas et il dit à tout le monde que si les femmes de son pays s'habillaient ou se déshabillaient ainsi, elles seraient immédiatement brûlées vives.

Ce serait là un argument un peu brusque contre le décolletage mondain, mais ces diables d'orientaux nous ont déjà habitué à tant de surprises.

Avec un peu d'effort, Nazrulla se sert de son couteau et de sa fourchette à table, mais il préfère de beaucoup ses doigts.

Quelques fois il aime bien à dormir le matin, et l'autre jour, il refusait net de se lever pour assister à une grande démonstration faite en son honneur.

Les gens de sa suite ont des manies particulières ; ils couchent par terre sur les tapis, dédaignant les bons lits anglais, et on a toute les peines du monde, quand ils vont dîner quelquepart, de les empêcher d'empocher l'argenterie.

Entre nous, je suis convaincu que la haute société anglaise soupirera d'aise quand ce pauvre petit prince Afghan s'en retournera au pays de ses pères.

De son côté, Nazrulla oubliera facilement les belles épaules anglaises en admirant, à son aise, sans rougir, les beautés copieuses et si lourdement fagotées et voilées de sa chère patrie.

*
* *

En France, la popularité de M. le président Faure,—une popularité de bon goût,—continue à grandir de jour en jour.

Dans sa visite, en province, il sut plaire à tous, par son aménité et la sympathie, qui se dégage de sa personne et de ses paroles. Il s'est également attiré les bonnes grâces d'une importante fraction de la nation française en restituant aux évêques le titre de Monseigneur, que tous ses prédécesseurs avaient supprimé.

Ceci est beaucoup plus grave qu'on pourrait croire, car si vous saviez quelle grimace on faisait quand un personnage officiel appelait : Monsieur l'Evêque, vous diriez comme moi que l'acte de M. le président Faure est toute une révolution, qui aidera davantage, non pas à consolider la République en France, mais à la rendre plus aimable, plus conciliante.

L'inévitable débat sur l'affaire du canal de Kiel a eu lieu à la Chambre. M. Goblet, ancien premier ministre, dans un langage correct dans la forme mais énergique dans le fond, a reproché au gouvernement d'avoir envoyé la flotte française aux fêtes allemandes de Kiel.

M. Hanotaux, avec non moins d'énergie, s'est posé sur le vrai terrain diplomatique, en affirmant que cette démarche était un acte de courtoisie simple qui, loin d'amoindrir le prestige français à l'étranger, était au contraire destiné à le grandir davantage. Les marins français n'ont rien à craindre et tout à gagner dans une comparaison avec les autres flottes et tant que la France et l'Allemagne vivaient en paix, il était impossible à un pays grand et fort comme la République française, de se soustraire aux obligations de la politesse internationale.

La chambre a donné raison au gouvernement par une majorité écrasante de 257 voix.

Les chauvins ne manquèrent pas, à cette occasion, de faire leur démonstration habituelle.

Ils déposèrent une couronne mortuaire au pied de la statue de Strasbourg, et, ensuite, ils allèrent se promener en corps dans les rues de Paris.

On les laissa faire tant qu'ils furent sages, mais, le tapage ayant un peu commencé, les plus bruyants furent coffrés et les autres, dispersés.

Cette démonstration est digne de respect, car elle part d'un beau sentiment, mais cela finit par être fatiguant comme toutes les bonnes choses dont on abuse.

Grand Dieu ! quand la guerre sera déclarée, il sera temps de tom-

ber sur les Allemands, et soyez certains que parmi ceux qui donneront les premiers coups à l'ennemi, se trouveront bien peu de ces patriotes à tous crins, qui ont couronné la statue de Strasbourg, le 23 juin dernier.

*
* *

A Madagascar, la campagne progresse sûrement, mais lentement.

Dans ces régions, presque inhabitées, l'ennemi est bien moins à craindre que le climat. Pour un homme tué par le feu, nous en avons dix de terrassés par la maladie.

Coucher dehors par tous les temps, marcher la journée entière, chargés et harnachés comme des bêtes de somme, manger et boire, quand on le peut, ce qui n'arrive pas toujours une fois par jour ; combattre ensuite quand l'occasion se présente et passer des nuits en faction, voilà le bilan, à grands traits, de la vie militaire en expédition.

Et cela dure souvent des semaines, des mois et parfois des années.

Les constitutions les plus robustes cèdent devant un pareil surmenage, et, le chemin, suivi par une colonne expéditionnaire, est marqué par une série de tas de terre, fraîchement remuée, qui sont les sinistres jalons historiques d'une conquête.

Le général Duchesne a demandé des renforts pour remplacer ses malades.

Les renforts arriveront, Madagascar sera certainement vaincue, mais des milliers de pauvres diables laisseront leurs os là-bas, et de nombreux foyers, en France, pleureront leurs chers morts.

Et tout cela, à quoi bon ? Pour conquérir une colonie qui ne rapportera jamais un sou et qui deviendra probablement la proie d'une nuée de fonctionnaires de toutes catégories.

Ainsi vont les choses. Toutes les récriminations du monde n'y feraient rien. Il faut donc s'incliner devant l'inéluctable. Mais, non sans regretter l'absence de tous nos chers camarades, qui dorment là-bas leur éternel sommeil dans les sombres bois malgaches, loin de leur beau pays de France.

*
* *

M. le président Faure vient de recevoir le grand cordon de l'ordre de Saint-André, de Russie. A cette occasion, grande démonstration, à l'Elysée.

M. de Morenheim, ambassadeur russe, a fait un très joli discours, long et bourré de beaux sentiments.

Des paroles, des paroles toujours, mais le bon, le vrai traité, écrit et signé, où est-il ?

Personne ne le sait.

Les russes nous aiment beaucoup, je n'en doute pas, mais ils aiment également les écus français, et peut-être aussi aiment-ils plus encore la prudence et leurs intérêts.

Tout cela c'est bien beau, mais comme j'aimerais à connaître la teneur d'un traité pratique signé par les deux pays, en bonne et due forme. Méfions-nous toujours des sympathies et des promesses, en politique principalement. Il n'y a que les écrits qui font foi.

Encore un scandale qui vient de faire long feu en France.

Il s'agissait des chemins de fer du Sud, où les directeurs étaient accusés d'avoir bu une quantité remarquable de pots-de-vin.

M. Rouvier, ancien ministre des finances, a eu raison des mécontents en donnant de crânes explications.

La tentative de l'opposition a échouée piteusement et le gouvernement a été approuvé par une majorité de 168 voix.

Dans les Alpes, parmi mes anciens camorades, encore un accident, l'accident annuel : quelques chasseurs alpins lancés au fond d'un précipice. Heureusement qu'il n'en eut que six de tués car il était si facile de tuer les autres.

Les anglais, qui ont une dent assez sérieuse contre la diplomatie française, glosent un peu trop sur une histoire marocaine, où la France a donné raison à l'Allemagne.

Voici ce dont il s'agit.

Un citoyen allemand a été tué par des marocains et le gouvernement allemand a de suite réclamé la punition du meurtrier, avec une indemnité pour la famille de la victime.

A l'appui de sa réclamation, il envoyait deux cuirassés, qui, paraît-il, portèrent ombrage à quelques journaux français. La presse allemande prit la mouche et riposta vigoureusement.

Le ministère français ne voulut pas suivre la presse dans cette voie et donna raison à l'Allemagne.

Ceci me semble assez naturel. Voilà un pays lésé dans un de ses citoyens, il montre les dents et le voisin l'approuve. C'est parfait.

Et comment aller conclure de là que la diplomatie française a subi un échec ? Elle n'a fait qu'approuver un acte de justice.

Il me semble que la grande presse anglaise, habituellement si sérieuse, pourrait trouver d'autres motifs pour crier victoire et taquiner le gouvernement français, qui, depuis un certain temps, paraît être le cauchemar diplomatique des hommes d'état de la Tamise.

*
* *

L'Allemagne a enfin son grand canal, qui relie la mer Baltique à la mer du Nord. L'inauguration a eu lieu le 23 juin dernier.

A ce propos, il convient de dire un mot des faits et gestes de l'empereur William.

Chaque fois qu'il est question de ce souverain, que je qualifierai de mystique fin-de-siècle, on doit toujours s'attendre à certaines surprises.

La veille de la cérémonie, Guillaume se rendait sur les lieux pour faire une inspection minutieuse des dispositions prises.

A son arrivée, il ne voulut pas monter dans le bateau qui était préparé pour la circonstance, et il faisait venir une embarcation plus petite.

Ainsi pris à l'improviste, l'équipage de ce dernier bateau ne se trouvait pas au complet, et, ce voyant, l'empereur se glissa pardessus les genoux des rameurs et prit lui-même la barre. En riant, il donnait ensuite l'ordre à tout son monde d'embarquer quand même.

Cet acte sans-façon du souverain allemand fut applaudi avec enthousiasme par les nombreux spectateurs présents. Et pour qui connait le formalisme prussien en tout, il lui sera facile de se rendre compte quel étonnement a pu causer une pareille action de la part de Guillaume II.

La cérémonie de l'inauguration du canal a eu lieu sans anicroches et avec une pompe vraiment merveilleuse.

La flotte française, comme toujours, a figuré avec éclat, et ainsi s'est clos un incident international, qui, depuis longtemps, avait causé de graves appréhensions dans le monde diplomatique.

*
* *

En Espagne, le major Clavijo a voulu tuer son général, le commandant de Madrid, Cherchez la femme.

Trois jours après, le major était fusillé et il mourait en brave, comme tout soldat doit le faire. L'exécution a été quelque peu ratée

cependant, à cause de l'émotion des hommes, qui tiraient sur un camarade, calme et souriant, comme s'il était à la promenade. Il a fallu lui poser par deux fois une balle dans le crâne avant d'avoir raison de sa vie.

La scène a été pénible, paraît-il. Je le crois, car j'ai vu cela déjà. Ce n'est pas très drôle.

La foule, indignée, était sympathique au fusillé. Très bien, mais le général, qui avait reçu les trois balles de Clavijo, et qui est mourant, qu'en dit la foule ?

L'Espagne est très ennuyée en ce moment. Cuba tient ferme et le maréchal Campos paraît trouver difficile la pacification de la reine des Antilles.

Il avait fait de riantes promesses à son départ d'Espagne, mais ça ne marche pas tout seul. Et si nous devons en croire les dernières dépêches, il vient de subir un échec grave, dans une rencontre récente, où il eut beaucoup de peine à échapper aux rebelles.

Cuba finira peut-être par être indépendante un jour. Dois-je le souhaiter ? mais certainement.

*
* *

Crispi vient de remporter une éclatante victoire aux dernières élections générales. Il est revenu au pouvoir avec plus de 100 voix de majorité.

Signor Crispi est un homme de race, très ondoyant et varié. Socialiste, anarchiste, royaliste, républicain, royaliste encore, voilà un gaillard qui approche les quatre-vingts ans, et qui bientôt, dit-on, va être fait prince.

Quelle que soit l'opinion publique sur son compte, nous devons admettre que ce n'est pas le premier venu. Je dirai même que cet homme a été trempé d'une manière supérieure et qu'il mérite tous les honneurs que son pays lui décerne.

Dernièrement, les Chambres italiennes ont été le théâtre d'une de ces scènes de pugilat, qui sont si grandement appréciées des sportsmen. A la suite d'une discussion vive, presque tous les députés en vinrent aux mains, en pleine séance, et de magnifiques coups de poings furent échangés avec entrain.

Pareils événements sont certainement contraires à la dignité d'un corps législatif, mais dénotent quand même, chez les coupables, un remarquable attachement à la chose publique.

*
* *

Stambouloff, le fameux Stambouloff, le Bismark bulgare, vient de tomber sous les coups d'une bande d'assassins.

Stambouloff n'avait que quarante ans, quoiqu'ayant déjà fourni une carrière politique bien remplie.

C'est lui qui fit venir le prince Ferdinand, à qui il donna le trône de Bulgarie.

Ironie de la vie, c'est ce même prince qu'on accuse maintenant d'avoir fait assassiné son ancien premier ministre.

Cette accusation est un peu raide, mais aussi Stambouloff a eu trop souvent raison, et dans la vie, surtout en politique, il faut avoir tort fréquemment et être presque une bonne nullité pour avoir des partisans dévoués.

*
* *

Que vous dirais-je encore ?

En Autriche, le comte Killmamsegg a formé un nouveau ministère ; en Suède et en Norvège on se chamaille un peu, avec des idées séparatistes ; la Suisse a élu un nouveau président ; la Turquie a sur les bras une révolte en Macédoine — vous savez cette fameuse révolte annuelle des frontières greco-bulgares ; — le Vésuve exécute une éruption grave, qui fait suite aux tremblements de terre de Florence ; en Belgique, on a beaucoup de peine à former un ministère et la petite reine de Hollande ne veut pas épouser un prince suédois, parcequ'il n'est pas d'assez pure noblesse, son arrière grand-père, Bernadotte, n'étant autrefois qu'un simple ouvrier quelconque. — Par exemple, cette dernière nouvelle ne m'émeut pas du tout. — Bien plus me touchent les 400,000,000 de francs que la Chine vient d'emprunter en France sur la garantie de la Russie. Oh ! la garantie de la Russie ! c'est comme la fameuse alliance franco-russe, soi-disant l'œuvre de Madame Juliette Adam, qu'en adviendra-il ? J'en attends l'échéance avec inquiétude.

Sur ce, je clos mon papier jusqu'au mois prochain.

R. DE LA PIGNIÈRE.

FOLLE



N'ALLEZ pas la troubler. Laissez lui
l'espérance.
Elle cherche toujours, et sa persévérance
A quelque chose, hélas ! qui fait mal.
Désormais,
Elle va rester seule à pleurer, et jamais
L'être aimé qu'elle appelle, en se pen-
chant sur l'onde,
Ne viendra dans ses mains poser sa
tête blonde.

* *
*

Henri, le fils de Paul, notre premier voisin,
Venait de prendre femme. Il était mon cousin,
Il était mon ami, mon compagnon d'enfance.
Quand on allait en classe il prenait ma défense
Si j'essuyais les coups d'un garnement mauvais.
Il était fort, plus fort que moi ; je le savais,
Et cela me donnait une audace superbe.
Nous n'étions tous alors que des hommes en herbe,
Et nous voilà des vieux plus ou moins bien bâtis !
Donc, Henri, mon cousin, l'un des meilleurs partis
De nos champs où l'amour est toute la fortune,
Me dit :
— Le célibat, à la fin, m'importune,
Et je prends femme. Il faut embellir son foyer.

Je ne répondis rien, peur de me fourvoyer,
Le temps ne m'avait pas apporté la science,
Et ces mystères-là troublaient ma conscience.

Enfin parut le jour marqué pour le bonheur, . . .
Le bonheur du cousin ! J'étais garçon d'honneur.
Je marchais le premier parmi tous les convives.
Le soleil du matin jetait des lueurs vives ;
Il jetait des lueurs de jeunesse et d'amour.
Le matin de la vie et le matin du jour;
Comme ils sont beaux tous deux !
Nous entrons dans l'église.
Le prêtre est là, debout, en aube. Il faut qu'il lise
Aux deux jeunes promis leur sublime devoir.
Ils ne faiblissent pas. Oh ! l'amour, quel pouvoir ! . . .
Ils reviennent bénis comme des patriarches,
Dans leur postérité.
Les jeunes font des marches
Sur les chemins tendus comme de longs rubans
A travers les blés mûrs. Les autres, sur des bancs,
Vont s'asseoir pour causer. Puis l'on danse.
Le fleuve
Coulait tout près, immense. Une pirogue neuve,
Avec son nom en or, à l'arrière tout blanc,
Près du flot, qui montait, reposait sur le flanc.
Pendant que le jour baisse et que la noce danse,
Une troupe d'enfants, oubliant la prudence,
Monte dans la pirogue et brave le danger.

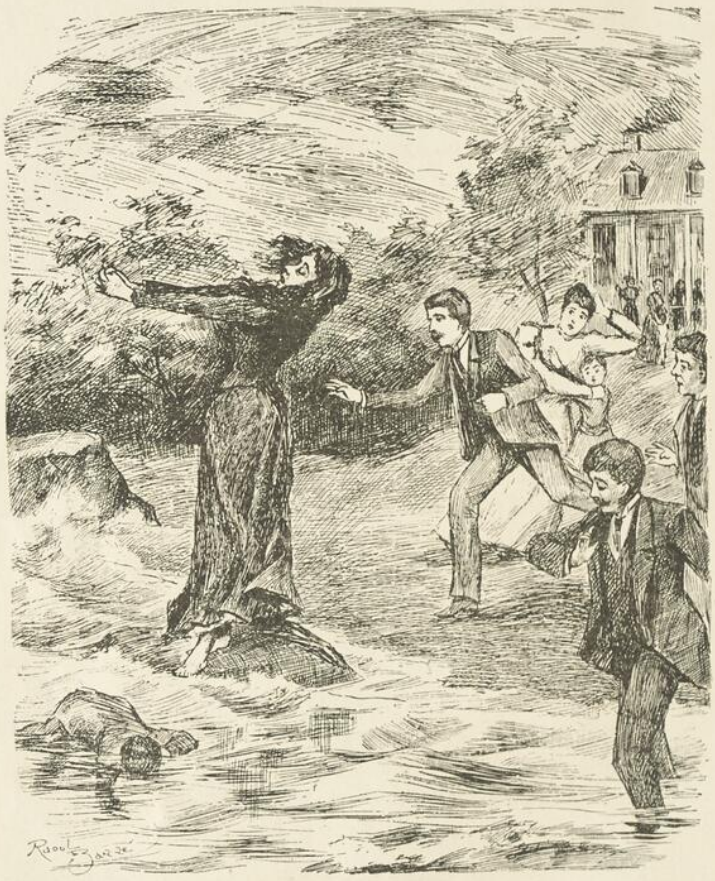
Le flot montait toujours et venait s'effranger
Sur le sable mobile, avec un long murmure.
Je regardais le ciel à travers la ramure . . .
Ce roulement des eaux, vers l'immuable bord,
Me portait à rêver. Je ne vis pas d'abord
La nacelle légère et son jeune équipage.
J'entendais bien, parfois, des cris et du tapage,
Mais, je ne songeais pas au danger du montant.
La nacelle flottait et se berçait pourtant,
Comme un cygne léger sur le flot blanc d'écume.

Quelques moments après, pendant qu'on parle et fume,
Un appel vient du fleuve, ardent, désespéré.

— Les enfants ! m'écriai-je . . . Ils auront chaviré ! . . .
Et je m'élance alors par l'une des fenêtres.

On devine un malheur pour ces chers petits êtres,
Et l'angoisse succède aussitôt au plaisir.
Tous me suivent. Bientôt, nous pouvons les saisir
Et les rendre vivants aux mères affolées.

Nous revenions heureux par les longues *coulées*.
Les mères laissaient voir des pleurs dans leurs souris.
Les marmots, tout trempés, paraissaient ahuris,
Et, près d'elles, marchaient, avec des airs timides,
Pendant que des baisers séchaient leurs fronts humides.
Un cri du champ voisin tout à coup s'éleva :



— Est-il sauvé, le mien ?
Et ce cri s'acheva
Dans un sanglot. C'était Sara, la jeune veuve,
Une femme à qui Dieu n'épargne pas l'épreuve,
Elle accourait, pieds nus, dans un pénible émoi.

— Etait-il avec vous, son enfant, dites-moi,
Demandai-je, aux petits naufragés de la grève ?

Ils parurent alors sortir d'un mauvais rêve,
Et l'un d'eux répondit :

Allez donc le chercher.
Or la veuve arrivait.
— On va le repêcher,
Lui dis-je, étourdiment, retournons à la rive.

Elle me devança. Haletante, elle arrive
En face de ces flots pleins de joyeux reflets,
Qui lui prennent son fils en chantant aux galets.

— Mon enfant ! mon enfant ! gémit-elle, sans cesse.

Le flot chante toujours. Insolent, il caresse
Son pied nu, qu'a meurtri la pierre des chemins.
Soudain, elle s'affaisse, en joignant les deux mains.

Comme un flocon d'écume, ô scène ineffaçable !
Le flot, montant, roulait le petit sur le sable . . .

Depuis, la pauvre mère a perdu la raison.
Regardez, la voici qui sort de sa maison.
N'allez pas la troubler. Laissez-lui l'espérance.
Elle cherche toujours et sa persévérance
A quelque chose, hélas ! qui fait mal. Désormais,
Elle va rester seule à pleurer, et jamais,
L'être aimé, qu'elle appelle en se penchant sur l'onde,
Ne viendra, dans ses mains, poser sa tête blonde.

PAMPHILE LEMAY.



LES SEPT-ILES

Dans le vaste couloir maritime du golfe Saint-Laurent, presque à mi-chemin entre Terreneuve et le port de Québec, on rencontre un groupe d'îles pittoresques rangées presque régulièrement en demi cercle, de manière à former l'un des ports les mieux abrités qui se puissent voir, si vaste en même temps que les plus nombreuses flottes du monde pourraient y évoluer à l'aise. Ce groupe d'îlots, tassés à la côte nord, entre les rivières Moisie et Sainte-Marguerite, porte le nom de *Sept-Iles* En venant du large on accède au port ou bassin intérieur par sept avenues bordées, tantôt de falaises escarpées, de collines bien drapées de verdure, tantôt de cailloux roulants, noirs ou coiffés de perruques de vareck. Les îles sont de vraies montagnes au bain, dans la mer jusqu'aux épaules, des naïades couronnées de feuillage.

Placez des batteries sur la crête de ces rochers et vous faites des Sept-Iles une forteresse imprenable ; mais étant partisan de la paix universelle, je préfère leur prêter le caractère d'une hôtellerie. Il me souvient d'avoir vu, étant enfant, des auberges à pignon sur rue avec enseigne en lettres jaunes simulant l'or, sur fond bleu, tirant l'œil des soiffards, le jour, avec un fanal pendu à un chevron, soigneusement allumé et entretenu, de nuit, pour guider et inviter les voyageurs, tout en balisant les mares des reflets de sa lumière sur la route des habitués regagnant leur domicile, en zigzaguant. Ici, le pignon sur rue, c'est le *Carrousel*, l'île du groupe la plus poussée en mer. Le *Carrousel*, c'est déjà un nom d'auberge sonnant juste la chose à l'oreille des amateurs ; puis, voyez ce phare qu'il porte à grande hauteur, éclairant les passagers, petits et grands, les fiers coursiers de l'Atlantique et le plus humble caboteur, les navires des grandes lignes *Allan*, *Dominion* et autres, et le petit *doric* du pêcheur qui tient si à l'aise dans la main de Dieu. En retrait, vous trouvez au Carrousel, un port d'hiver — chose rare sur la côte nord — qui mérite la désignation de péristyle de l'hôtellerie. Les Sept-Iles sont si bien une hôtellerie que la presqu'île de l'ouest sur laquelle ces îles s'épaulent — un môle naturel et titanesque de plus de cinq milles de longueur — s'avance en mer comme une crémaillerie et porte le nom suggestif de "*La Marmite.*" On ne saurait désirer une aiguade maritime plus fraîche, plus limpide que la rivière des Sept-Iles qui baigne les talons de ce môle.

Au large, et tout autour des îles, jusque dans les avenues — boulevards de cristal — viennent s'ébattre les baleines, les marsouins, les zibars, les phoques, les pourcils, les requins, les germons et autres grands voraces, toujours mangeant, jamais repus, se roulant avec délices dans des flots d'huile et de sang. Ils

viennent de loin, soufflant en syrènes, battant l'eau de leur queue, surgissant par bonds, voguant par bandes — troupes de brigands — courant sus aux harengs, aux capelans, morues, esquilles, encarnets, à tout le menu frétin, à la gente faible et sans défense que nous plaignons, parcequ'elle représente la masse des mortels. Si nous les connaissions mieux pourtant, nous les verrions semer le carnage autour d'eux, dans les rangs d'animaux plus faibles ; et descendant encore dans l'échelle des êtres, nous verrions que partout la vie qui naît de l'amour ne s'entretient que par la mort. Fuyant devant ces terribles ravageurs, des bancs épais de harengs, capelans, voire même de maquereaux viennent chercher un refuge au dedans des Sept-Iles. Il m'a été rapporté, sur place, qu'il y a quelques dix-huit ou vingt ans, une goëlette américaine, sut faire atterrir dans une anse de la Marmite, une *bouillée* vertigineuse de maquereaux de la plus belle eau, de l'étalon le plus marchand, et d'un seul coup elle se chargea à ras de bord, faisant sa cargaison à même le dessus du panier ; puis, étant bonne fille, elle permit aux habitants de l'endroit, de faire ripaille du contenu restant de la senne. Une fois son poisson choisi, trié, encagné avec soin, elle leva ses filets, hissa ses voiles et partit pour les Etats-Unis avec une fortune dans ses flancs.

Mais c'est ici même, à une encablure du rivage, qu'un autre navire américain vint faire cette levée légendaire de flétans dont tout le monde a entendu parler. Il y a longtemps de cela ; tout de même, des pêcheurs Acadiens étaient établis dans l'endroit depuis des années déjà, sans qu'aucun d'eux se fut avisé de pêcher le flétan dans la baie, lorsqu'un beau matin ils virent une goëlette américaine, blanche comme un cygne, venir carguer ses voiles et jeter l'ancre à portée de voix du rivage.



M. A.-N. Montpetit.

En les voyant préparer leurs lignes et se mettre à pêcher de tribord à bâbord, les Sept-Ilois prirent les Américains pour des imbéciles. Ils ne tardèrent pas à changer d'avis.

" *Here is one !*" crie une voix nasillarde, engavionnée par une chique, la voix nicotinée du Yankee. D'un crac, les chaloupes sont à l'eau et un flétan monstre est à peine hissé à bord de l'une d'elles, que d'un bout à l'autre de la goëlette on entend : " *Here is one ! here is an other !*" Les chaloupes aidaient à la capture des plus gros. Cela dura sans désemparer jusqu'au soir, et toute la journée du lendemain, au grand ébahissement des habitants de la côte ouvrant des yeux de pleine lune.

Le pont de la goëlette était radicalement jonché de ces gros poissons en forme de galettes feuilletées qui font les délices de nos voisins. Les saleurs et les tonneliers ne perdaient pas de temps dans la cale ; on entendait grésiller le sel, les marteaux frapper au bruit des chansons, des appels ou des cris de joie.

Durant la seconde nuit, la goëlette appareilla et s'en fut comme elle était venue, sans tambour ni trompettes.

Après son départ, les Sept-Ilois tentèrent la chance au même endroit sans

capturer autre chose que des *crapauds de mer*. Ils se consolèrent en disant qu'il y avait de la sorcellerie là-dessous, que cette goëlette blanche n'était ni plus ni moins que le vaisseau fantôme.

Il est de fait que les pêcheurs américains connaissent mieux que nous les secrets de la pêche au flétan, et les habitudes de ce poisson, qu'ils sont munis d'engins supérieurs, et d'une boëtte droguée irrésistible. Croisent-ils un banc de flétans ondulant à la surface de la mer, au coucher du soleil, ils s'arrêtent, le surveillant, s'assurent de sa route, le suivent à distance jusqu'à ce qu'il se laisse couler au fond pour se reposer. Aussitôt la goelette en chasse s'endort elle aussi, sur son ancre.

Le lendemain, dès le petit jour, la troupe de flétans est cernée d'amorces allèchantes, attirée, gagnée, groupée, puis choyée, dorlotée, affriandée par des esches enivrantes, affolée au point qu'ils sont nettoyés jusqu'au dernier. C'est ainsi que nos bons voisins des Etats-Unis ont presqu'entièrement ruiné cette pêche sur nos côtes où désormais les plus brillantes captures ne représentent pas la dîme de celles d'autrefois.

***

C'était un peu vers la fin de juillet de l'année 1887. J'avais reçu de l'honorable P. Garneau, ministre des Terres de la Couronne, à Québec, mission d'examiner certaines rivières de la côte nord, entr'autres les rivières Bersiamis, Sainte-Marguerite, Moisie, Olomol shiboo, Saint-Augustin et autres. En même temps, un syndicat de Montréal avait retenu mes services pour aller explorer certains gisements cuprifères signalés vers la ligne de faîte du Labrador Québecquois, dans les environs de la Grande Chute de la branche Est de la rivière Saint-Augustin.

Je pris passage à bord d'un yatch côtier, avec messieurs A. Têtu et Charbonneau, arpenteurs, M. Benoit, étudiant, le capitaine Fortier et un équipage peu nombreux et plus ou moins bien choisi. Nous entrâmes dans la baie des Sept-Iles, par un soir argenté, ruisselant de lumière. La mer houleuse au large se laissait caresser doucement par la proue dès l'entrée du bassin. Là-bas une cinquantaine de maisons blanches, alignées sur la rive dormaient paisiblement comme des oies le cou sous l'aîle. Ce spectacle semait mon imagination de rêves délicieux.

Précisant le point géographique que nous occupons, nous sommes à cinq cents milles du détroit de Belle-Ile, à trois cent cinquante milles de la ville de Québec, par le 50ème degré de latitude et le 6ème de longitude ouest, sur la route des steamers transatlantiques reliant Liverpool à Québec et Montréal.

Au réveil, le lendemain, j'aperçois de notre pont un grand steamer blanc, épais, lourd, entouré de brumes comme une épousée de ses voiles, immobile au fond d'une anse de "*La Marmite*," comme un cygne majestueux sur son nid.

Nous essayons de prendre langue au pays : nous questionnons les gens accourus sur la grêve :

— Savez-vous quel est le pavillon de ce bateau ?

— Connais pas.

— Des chaloupes sont venues à terre et s'en retournent, que veulent-ils ?
— Ils sont venus prendre de l'eau.
— Leur avez-vous parlé ?
— Oui.
— Et puis, savez-vous à quelle nation ils appartiennent ?
— Ce sont des nègres, dit l'un.....
— De faux nègres, des Français déguisés en nègres, reprend un autre.
— Qu'est-ce à dire ?
— Ce sont des nègres en apparence, mais on voit bien que c'est une mascarade, reprend un des oracles de la place ; comment voulez-vous que ce soient des nègres, lorsqu'ils parlent le français comme nous ? (1)

Pour établir la situation, nous partons en chaloupe, dans la direction du steamer. Comme nous allions l'atteindre, il se mettait en marche, en nous montrant son nom "*La Minerve*", vaisseau de guerre français.

Sur ce, l'un de nous entonne de sa meilleure voix :

Salut à la France,
A l'espérance,
A nos amours,
A nos beaux jours.

Sous le régime français, le roi avait un poste ici, aujourd'hui, il y a un comptoir de la compagnie de la Baie d'Hudson, dont la direction est confiée à un M. Wilson, marié à une demoiselle Evans de Montréal. Sa maison est entourée de fleurs et de légumes bien venus, pendant qu'à côté, la chapelle est entourée de chardons et de tessons de bouteilles.

La population fixe est d'environ 200 habitants, vivant presque exclusivement de pêche. Les bancs, au large des Iles sont d'un assez bon rendement, de recolte égale, sans surprise en plus ou en moins, assurant la vie tranquille.

Notre programme étant fait à l'avance. M. Têtu part avec des pêcheurs pour aller essayer sur les bancs du large, une boëtte artificielle dont il est l'inventeur, pendant que M. Charbonneau et moi, nous prenons le yatch pour nous rendre à la Rivière Sainte-Marguerite, en contournant la Pointe-à-la-Marmite. Rendus à l'entrée de la rivière, nous fûmes nous embosser au quai de M. Thériault, en attendant un guide du nom de Chidnish, retenu par M. Têtu et qui devait nous rejoindre en passant à travers bois.

Arrive presque en même temps que nous, un homme d'environ trente ans, de bonne figure, fort en muscles, blond comme Phébus, et portant toute sa barbe.

A.-N. MONTPETIT.

(à suivre)

---

(1) La plupart des Africains que nous avons ici, sont venus des Etats du Nord, de là ce préjugé que les nègres ne parlent que l'anglais. — A. N. M.

ROMUL BERNARD

RÉCIT AUTHENTIQUE



C'ÉTAIT un dimanche du mois de juin. Il faisait chaud et la pluie tombait fine et serrée, une pluie désagréable et bête comme on en voit souvent, surtout les jours où on est mal disposé.

On sait que, dans nos campagnes, les *habitants* apportent souvent leur dîner, le dimanche, lorsqu'ils viennent à la messe. Après l'office du matin, ils se rendent dans une salle appelée : " salle des habitants, " pour y prendre leur léger repas, sur le pouce, et, lorsqu'il fait mauvais, y attendre, à l'abri, l'heure des vêpres.

Or, ce jour-là, j'étais justement dans la salle des habitants, où je m'étais rendu pour causer avec d'anciennes connaissances et même d'anciens amis, avec lesquels j'avais passé la plus grande partie de mon enfance.

Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je n'aime rien davantage que ces retours vers le passé avec les petits compagnons d'autrefois, devenus maintenant des hommes plus ou moins importants : marguilliers, juges de paix, conseillers municipaux, députés, sénateurs. Mais, si vous m'en croyez, choisissez plutôt ceux qui ne sont pas arrivés sur ces hauts sommets et qui sont restés dans la même sphère, n'ayant pas exploré de nouvelles couches sociales ; ils ont mieux gardé le souvenir des choses d'autrefois, dont leur vie actuelle leur offre encore, du reste, une répétition presque quotidienne.

Donc, ce jour-là, je me trouvais dans la salle des habitants, entouré d'un groupe d'anciens camarades, gens non *arrivés* — excepté, peut-être, l'un d'entre eux, qui était revêtu de la haute dignité de " maître de poste ". Ils me regardaient tous avec des yeux étonnés, parceque mon titre d'avocat de la

ville leur en imposait et qu'il leur semblait singulier de ne pas apercevoir sur ma personne quelque signe extérieur qui révélât une aussi haute dignité.

Nous avions fumé des pipes et des pipes ; eux, préférant le tabac de la ville, moi, leur tabac canadien. Au fond, je crois que le tabac de la ville était bien supérieur ; en y songeant un peu davantage, j'en suis même certain. Nous avions parlé de tous les sujets possibles et impossibles, et la pluie tombait toujours, implacable et terrible, comme une gravure du "Miroir des Ames."



Il y avait parmi nous un conteur de renom, Romul Bernard, qui, jusqu'ici, n'avait presque pas parlé, se contentant d'appuyer d'un mot ou de protester d'un signe de tête, selon que ce qu'il entendait lui plaisait ou non. Je n'aimais pas ce silence et je voulais le faire cesser.

— Ami Romul, dis-je, tu as mené une existence assez accidentée ; je connais une partie de ton histoire, mais il y a bien des points obscurs. Raconte-nous donc cela, pendant que nous sommes entre amis. Cela fera une leçon pour les autres, et, qui sait, peut-être pourrais-je, un jour ou l'autre, en faire un récit. Le public aime les histoires vraies, et la tienne mérite d'être connue.

Romul se fit prier pendant quelque temps ; mais enfin, devant nos forces réunies, il céda et commença ainsi :

—Tu te souviens du temps où nous étions à l'école, à Saint-Charles ; c'était en 1846. Tu étais parmi les commençants, — les gamins, — et moi, j'achevais mes *études*. J'étais donc avec les *grands*, et même je *m'habillais au chœur*. Je jouissais de certains privilèges qui vous faisaient fort envie. Je me rappelle, entre autres choses, que j'allais fort souvent, le midi, sonner *l'angelus* à la place de Pitre Ledoux, le fils du bedeau. C'était sans doute un bien

grand honneur ; mais je considérais surtout, quant à moi, le côté pratique de l'emploi ; c'est que pour remplir cette dignité, je sortais de la classe dix minutes avant les autres. Ces choses là ont bien leur importance.

A cette époque, nous croyions qu'il était impossible pour un jeune homme de rêver une position supérieure à celle de commis dans un magasin quelconque. Cela nous semblait le plus haut point de l'ambition humaine. Commis ! Songez-y donc, avec un costume complet en drap noir, et un *chapeau de castor !* Est-ce qu'il y a moyen d'arriver plus haut ! Aussi, je vois encore l'admiration avec laquelle vous me regardiez, lorsque je fus installé en qualité de commis chez M. Laurendeau, le marchand de tabac du village. Et je fumais des cigares d'un sou, des *cigares de canelle*, pardessus le marché, et je n'apprenais plus de leçons.

Je me croyais moi-même dans le troisième ciel. Ce troisième ciel a duré juste trois mois ; vous voyez que le nombre *trois* a toujours son importance et sa vertu fatidique. Après cela, je partis pour New-York, où j'ai mangé pendant deux ans, de la *vache enragée* tant que j'ai voulu, et même un peu plus que de raison. Un jour, je fus pris, comme tant d'autres, de la fièvre de l'or.

Les mines de l'Australie battaient alors leur plein ; on était plongé jusqu'au cou dans des visions de fortunes merveilleuses et rapides. De tous les points de l'univers, des processions d'émigrants se dirigeaient vers la grande île mystérieuse, qui jetait bien loin dans l'ombre toutes les merveilles de la vieille Californie.

Entraîné par l'exemple et par mes dispositions aventureuses, je partis, si tu t'en souviens, avec un de tes cousins qui avait déjà été en Californie et qui avait une précieuse expérience de la vie des *placers*. Je quittai donc sans peine mon grand New-York, et chacun de vous, je le sais, en aurait fait autant, à cette époque.

Je partais sans trop de regret, étant à peu près seul au monde. Cependant ce n'était pas sans émotion que j'avais laissé au village la petite Marie Ménard. Vous vous rappelez, sans doute, cette jolie blonde qui fréquentait l'école en même temps que nous et que tout le monde aimait autant, sinon de la même manière que moi.

Je pensais toujours à elle, et ce souvenir me tourmentait quelquefois, quand je songeais que j'allais m'éloigner davantage encore du pays. Mais, il fallait se faire une raison ; à la fin, on n'est plus des enfants !

Bref, nous voilà en route, ton cousin et moi.

Ah ! dame, à cette époque, il n'y avait pas de Pacifique Canadien ni Américain. Il fallait faire le tour des deux Amériques et doubler le cap Horn. C'était une longue navigation qui durait des mois. Car, il n'y avait pas alors ces grands steamers qui, aujourd'hui, raccourcissent les distances et vous déposent, à jour fixe, au terme du voyage. On n'avait alors que des bâtiments à voiles, et grâce aux courants et aux vents contraires, on n'était jamais certain de l'époque de l'arrivée, quand, toutefois, on ne restait pas en route.

C'est ce qui faillit nous arriver.

Notre capitaine était un jeune homme très brave, très énergique ; mais il manquait peut-être un peu d'expérience.

D'un autre côté, il était rempli d'une confiance illimitée en lui-même. Il ne souffrait pas les observations et ne faisait qu'à sa guise.

Or, un jour que nous allions grande largue et grand train, sous une brise assez forte, un vieux matelot, qui avait plusieurs fois fait le trajet, remarqua que nous dérivions peut-être un peu vite dans la direction du sud et qu'un fort courant nous détournait de notre route régulière. C'était sans doute une ramification du grand courant antarctique qui, après avoir contourné l'île de Pâques, gagne l'ouest et redescend ensuite vers le sud, dans les parages de la Nouvelle-Zélande. Le vieux matelot avertit le capitaine qui se contenta de hausser les épaules, en disant :



— Je connais mon affaire !

Il fit néanmoins jeter la sonde qui donna vingt brasses seulement. C'était peu, car nous étions alors en plein Océan Pacifique. Mais le capitaine était un entêté ; il laissa filer le navire sous la même allure.

Vers le soir, la sonde jetée de nouveau ne donna plus que cinq b asses, et pourtant, nous continuâmes dans la même direction.

— Quelle idée, disait le capitaine, de croire que je puis m'échouer en pleine mer !

A minuit, je sommeillais, avec ton cousin Onésime, sur le pont, car il faisait une belle nuit, chaude et étoilée. La lune, déjà assez avancée, penchait son fort croissant du côté de l'ouest et répandait sur l'eau une traînée d'argent Tout à coup nous éprouvons une forte secousse qui m'éveille tout à fait. Nous ne savions pas ce qui était arrivé ; mais le vieux matelot, qui passait à ce moment sur le pont, ne s'y méprit pas.

— Mille noms ! dit-il, nous avons talonné.

On jeta la sonde.

Trois brasses à peine !

Le capitaine, alors, sembla se rendre compte de la situation et fit changer de direction.

Mais il était trop tard ; un fort courant nous entraînait au sud, et, quelques minutes plus tard, la quille du bâtiment grattait le fond et nous nous arrêtions tout net après un dernier choc qui fit trembler toute la coque et claquer les voiles le long des mâts.

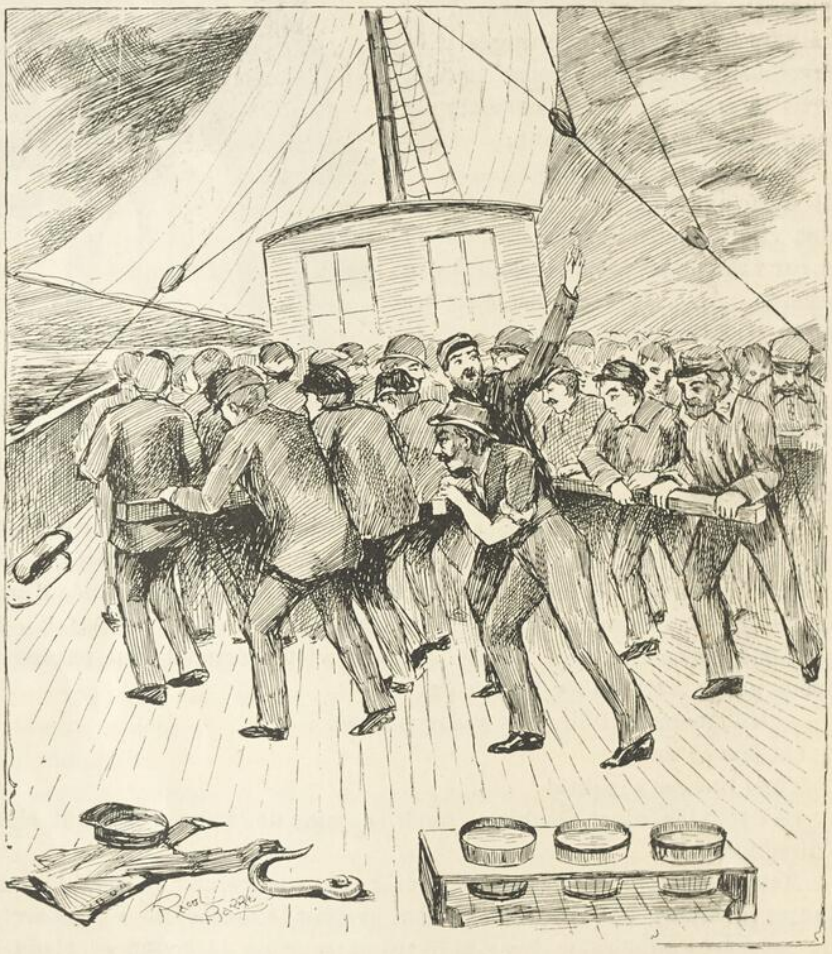
Nous étions échoués.

Heureusement que la mer était relativement calme et que le baromètre était au beau fixe.

D'ailleurs, si le capitaine était entêté il connaissait certaines parties de son métier. La nuit était assez claire. Il envoya des canots pratiquer des sondages dans les environs ; et quand on eut reconnu l'endroit où le fond de la mer semblait s'abaisser, il fit établir deux fortes ancres dans cette direction et

l'on commença à virer aux cabestans, pour dégager le navire et le remettre en eau profonde, car le bas-fond ne paraissait pas avoir une grande étendue. Mais rien n'y fit, et nous restâmes solidement fixés sur le sable, même lorsque la mer atteignit son plein.

Le lendemain matin, au jour, nous n'avions pas bougé, et le capitaine, — ayant, cette fois, pris l'avis de son équipage, — décida qu'il fallait attendre le plein de la lune, qui devait se produire quatre jours plus tard.



Nous voilà donc campés forcément en plein océan pour quatre longs jours, sans même avoir la certitude de pouvoir nous dégager avec la grande mer, et avec la perspective possible d'être mis en pièces si une tempête s'élevait, comme la chose arrive assez souvent, même dans un océan qui porte le nom de Pacifique.

Ce n'était pas très gai. Avec cela que le capitaine était d'une humeur massacrante et semblait vouloir faire retomber sur la tête des passagers et des matelots la responsabilité de l'accident que son entêtement seul avait amené.

Il circulait dans tous les coins du navire, jurant, tempêtant, trouvant partout matière à nourrir son irritation. Il était comme un ours en cage.

D'un autre côté, nous étions mis à la ration ; car on ne savait pas combien de temps nous serions forcés de rester en cet endroit.

Oh ! que je regrettais alors la bonne maison de M. Laurendeau, avec ses repas abondants et ses nuits tranquilles sur la terre ferme ; l'église de Saint-Charles et la maison d'école, dans le champs en arrière ! Il n'y a pas jusqu'au martinet de M. Têtu que je ne regrettasse, et j'aurais volontiers tendu la main pour en recevoir un nombre incalculable de coups, pourvu qu'on m'eût transporté sur le *terrain des vaches* et tiré de ce redoutable et solitaire océan.

Enfin le jour de la haute mer arriva. Tout avait été préparé pour tenter un effort suprême- Une troisième ancre avait été affourchée près des deux autres, et lorsque le plus haut point de l'eau fut atteint, tout le monde, capitaine, équipage et passagers, se mit à virer aux cabestans. Les cables se tendirent, une des ancres dérapa pendant quelques instants, mais, finalement, elle mordit de nouveau le fond.

Enfin, au moment où nous commencions à désespérer, un léger mouvement se fit sentir.....

— " Heave away ! " cria le capitaine.

Nous fîmes un dernier effort et, bientôt, nous dûmes accentuer la marche autour des cabestans, car le navire glissait sur son fond de sable et entrait dans l'eau plus profonde.

Un soupir de soulagement s'échappa de toutes les poitrines.

Une heure après, nous avions repris notre route, et, heureuse inconstance des sentiments humains, nous ne pensions plus qu'à la grande terre sur laquelle nous allions aborder dans quelques jours et où nous attendaient des monçeaux d'or, objets de toutes les convoitises et gages présumés de toutes les félicités.

Hélas ! ce ne fut que quinze jours plus tard que nous entrâmes dans la rivière de Yarra-Yarra et que nous jetâmes l'ancre devant Melbourne.

Ce n'était pas alors la grande et belle ville que l'on voit aujourd'hui. C'était plutôt un campement confus et tapageur, où la vie n'était pas commode, ni à bon marché. Nos trente sous anglais fondaient comme du beurre dans cette ville où tout se payait au poids de la poudre d'or et des pépites.



Aussi, nous n'y séjournâmes pas longtemps.

Nous avions formé un groupe de quinze hommes resolus, dans lequel nous comptions huit Canadiens. (Les Canadiens sont un peu partout).

Après avoir acheté à haut prix tous les outils et les ustensiles qui nous étaient nécessaires, nous nous mîmes bravement en route, à pieds, pour les placers, ou champs aurifères, qui se trouvaient dans les chaînes de montagnes, vers l'intérieur.

Il nous fallut huit jours pour atteindre un endroit convenable et assez isolé pour n'avoir pas à craindre les incursions de voisins entreprenants et peu scrupuleux.

Nous avions dans Onésime un expert qui nous a épargné bien des fatigues inutiles et nous a tirés de plus d'un mauvais pas.

Enfin, après un rude voyage, nous établîmes notre camp pour la dernière fois, un soir, dans une petite vallée très pittoresque, traversée par un ruisseau dans le lit duquel nous comptions trouver la fortune.

Nous dormîmes paisiblement, ce soir-là, et nos rêves furent cousus d'or.

Nous vécûmes dans cet endroit et dans les environs pendant cinq longs mois.

Notre existence était assez dure, je vous prie de le croire. A part le rude travail du lavage de l'or et la chasse pour subvenir à notre nourriture, nous avions encore à faire sentinelle à tour de rôle, la nuit, pour garder le camp ; et j'ai passé là bien des nuits blanches qui me faisaient regretter encore davantage le vieux village avec ses nuits si calmes et si sûres.

Bref, quand nous eûmes à peu près épuisé le ruisseau et le sol des environs, nous nous décidâmes à revenir. Nous avions chacun une provision d'or qu'Onésime estimait à environ mille louis, sans compter tous nos outils et nos bagages que nous devions revendre à Melbourne.

Enfin, nous arrivons dans cette dernière ville, et après avoir fait changer notre or — en payant une forte commission, — et acheté des lettres de change sur New-York, nous nous installons dans un hôtel assez convenable pour attendre le départ du premier paquebot qui devait partir dans un mois.

Ce mois, passé à Melbourne, fut très accidenté. Je n'entreprendrai pas de vous le conter en détail, car comme vous voyez, je glisse rapidement sur les faits. Cependant, nous eûmes, comme tous les autres voyageurs, diverses aventures assez extraordinaires dont nous nous tirâmes avec avantage, grâce à l'espèce d'association qui existait entre les huit Canadiens que nous étions, et qui nous permettait, en face d'un danger commun, de réunir nos forces et de mettre les chances de notre côté. Nous avions les poings solides, et cela suffisait, car le révolver ne jouait pas à cette époque le rôle qu'il joue aujourd'hui.

Nous portions nos précieuses traîtes dans des ceintures de cuir qui ne nous quittaient ni la nuit ni le jour. Et, je vous assure que, dans un pays semblable, c'est une bonne précaution. Souvent, la nuit, quand nous rentrions un peu tard, nous avons été attaqués par des rôdeurs, et même par des escouades de police ; car, à cette époque et dans cet état de société, la police n'était guère moins à redouter que les criminels eux-mêmes et le seul moyen de se protéger était de s'arranger pour être les plus forts dans toutes les rencontres.

Ah ! nous en avons vu de belles, et j'en frémis encore, quand j'y pense.

Enfin, le grand jour arrive et nous prenons place sur le pont du *Royal Albert*, qui doit nous conduire à New-York.

C'était le jour de l'an, 1850.

Nous avions payé très cher pour notre passage ; mais nous en avions les moyens ; et, du reste, il n'y avait pas de choix : c'était à prendre ou à laisser.

Bref, le navire lâche ses amarres, et nous voilà en route vers l'est, avec un bon vent en poupe.



Je ne regrettais certainement pas l'Australie: et pourtant, quand je vis disparaitre la terre, un peu après midi, j'éprouvai un certain serrement de cœur. J'avais vécu plus de six mois dans ce pays et je connaissais assez la mer pour savoir que la vie sur terre, même en Australie, est encore préférable aux flancs d'un navire, si bon qu'il soit.

Nous avons fait une bonne traversée, et assez courte pour l'époque, car, dans les premiers jours de mars, nous étions en rade de New-York.

La grande ville ne nons retint pas plus longtemps qu'il ne fallait et après avoir fait changer nos lettres pour des traites sur Montréal, nous faisions route avec toute la diligence possible vers cette dernière ville où nous arrivâmes huit jours après. Dame ! on ne voyageait pas en ce temps-là comme aujourd'hui.

Tu te rappelles la visite qu'Onésime vous fit à cette époque, avec ses longs cheveux et sa grande barbe qul lui donnaient l'air d'un patriarche d'Israël. Il retourna ensuite dans ses foyers à Gentilly.

Quant à moi, je revins à Saint-Charles, et, avec une partie de l'argent qui me restait, j'achetai une terre qui m'avait toujours tenté : la ferme du père Baptiste-Charlot ; et je m'y établis confortablement, comptant bien y passer le reste de mes jours.

Le premier dimanche après mon installation, je me rendis à la grande messe et je pris possession du banc que j'avals acheté en même temps que la terre ; il se trouvait juste à côté du *banc d'œuvre*, une belle situation comme tu vois.

Aussi, ai-je produit une certaine impression, quand je vins prendre ma place. Du reste, tout le monde savait que je possédais un peu d'argent et que j'avais acheté mon bien à beaux deniers comptant. Plusieurs me regardaient même comme un homme aussi riche que le seigneur De Bartzch. Dans tous les cas, j'étais ce qu'on appelle un bon parti, et c'est pourquoi bien des regards se tournaient vers moi.

D'ailleurs, dans ce temps-là, on ne voyageait pas autant qu'aujourd'hui, et un homme qui arrivait d'Australie n'était pas un homme ordinaire.

J'avoue que je fus moi-même assez distrait pendant tout l'office. Je regar-

dais les gens entrer et se placer, cherchant à reconnaître tous mes anciens amis. J'espérais aussi retrouver la bonne figure de la petite Marie que j'aurais reconnue entre mille et dont je n'avais pas entendu parler depuis mon retour.

Mais j'en fus pour mes frais et je ne vis point celle que je cherchais.

La semaine suivante, j'étais descendu au village pour régler certaines affaires avec mon notaire ;—car, maintenant, j'avais un notaire.

Au cours de notre entrevue, je lui parlai de Marie.

—Cette pauvre petite, me dit-il, elle a perdu ses parents ; puis, elle a épousé le beau Brioche dit Passe-Carreau dont tu dois te souvenir.

Hélas ! si je m'en souvenais ! c'était mon rival d'autrefois.

—Puis, poursuit le notaire, Brioche s'est mis à se déranger et il lui a fait la vie dure, la pauvre enfant, après lui avoir mangé, ou plutôt bu tous son argent. Enfin, il a eu le bon sens de mourir l'été dernier, et tous les amis sont bien débarrassés.

—Mais enfin, elle, qu'est-elle devenue ?

—Diable, mon garçon, on dirait que ça te tient au cœur ! Du reste, c'est naturel et je ne t'en fais pas de reproche. Eh ! bien, elle, la petite Marie, est entrée en service, il y a trois mois, chez M. Lemire, l'hôtelier. Elle n'avait plus rien pour vivre, pas de famille, et c'était pour elle le seul moyen de ne pas mourir de faim. D'ailleurs, elle est bien traitée dans cette excellente famille, et elle me paraît tout à fait satisfaite de son sort.

Je quittai le notaire beaucoup plus agité que lorsque j'étais entré chez lui.

Songez-y ! domestique, en service, Marie ! Et c'est pour cela que j'avais passé deux ans à New-York et fait le voyage d'Australie ! Je dormis peu cette nuit-là ; et le lendemain, de bonne heure, j'étais au village et je frappais à la porte de M. Lemire.



Je fis demander Marie qui se présenta d'un air inquiet : elle n'était pas habituée aux visites, depuis ses malheurs.

Je la trouvai un peu changée, maigrie et pâlie, mais toujours belle, dans sa simple robe noire de petite servante.

Que vous dirais-je de plus ? Nous nous expliquâmes assez longuement et je n'eus pas de peine à faire vibrer chez elle la corde des anciens souvenirs. Du reste, je l'ai déjà dit, j'étais un bon parti, le meilleur parti de la paroisse à part peut-être le seigneur De Bartzch, qui n'était plus d'âge à se mettre sur les rangs.

Je fis demander M. et madame Lemire, et, avec leurs conseils nous fîmes de suite tous les arrangements nécessaires.

Un mois après, nous étions mariés et j'établissais la petite Marie reine et maîtresse dans la bonne maison du père Baptiste-Charlot, où, toute jeune, elle était souvent venue jouer, et où je vous en réponds, elle n'a pas eu de misère avec moi.

Nous avons passé d'heureux jours dans cette belle vieille ferme qui poussait encore du blé comme dans les bonnes années. Mais un jour, la fièvre des placements nous a pris. Tu sais que c'est là notre défaut à tous. On dirait que nous sommes nés pour les migrations, comme les oiseaux de passage. On parlait beaucoup des nouveaux *townships*, des terres merveilleuses, des *sucreries* inépuisables. Je vins visiter cet endroit ; j'achetai un *lot* que je fis défricher en partie et, deux ans après, j'étais établi ici, parmi les souches et les mouches, mais heureux, en somme, car nous sommes entourés d'amis et de connaissances qui ont émigré comme nous, ce qui fait que nous nous trouvons presque aussi bien que dans nos vieilles paroisses. Du reste, Marie était heureuse, et pour moi, c'est le principal, le reste ne compte pas. Nous avons eu un peu de temps dur, dans les premières années ; les chemins manquaient et le voyage à Maska était toute une affaire. Mais nous avons changé ça depuis, et maintenant, comme tu vois, nous avons deux chemins de fer qui passent à notre porte. Nous vivons comme des seigneurs. Nous avons même un orgue dans notre église, et des musiciens de Montréal, comme toi, pour le faire sonner de temps à autre.

— Et la petite Marie ? demandai-je, qu'est-elle devenue ?

La figure de Romul se rembrunit et il poussa un profond soupir :

— La petite Marie, dit-il, pauvre enfant, nous l'avons enterrée au mois de mars. Nous avions un fils unique, âgé de quinze ans, notre adoration. Les fièvres l'ont emporté pendant l'hiver ; et sa mère n'a pas pu lui survivre. Que le bon Dieu soit béni, c'était une bonne et vaillante femme !

Et Romul essuya, du revers de sa main, deux grosses larmes qui tombaient lentement sur ses joues hâlées.

—Je ferais encore le voyage d'Australie pour la ravoir, ajouta-t-il en se levant, et je partirais de grand cœur tout de suite. Elle valait tout l'or des mines et jamais personne n'aurait pu la payer trop cher.

NAPOLÉON LEGENDRE.



NOTES MILITAIRES

DANS LES FORTS



TRENTE kilomètres de la mer, dans les Alpes, sur la frontière italienne, au fond d'une étroite vallée, se dresse soudain, au milieu d'un chaos de rocs et de montagnes, un immense pain de sucre, pointu, escarpé, une masse énorme de 2500 pieds de hauteur. Sur le sommet, on a posé un fort, qui le coiffe comme un bonnet grec. On dirait une pyramide gigantesque, rugueuse, dont on aurait couronné la cime d'une lourde calotte de maçonnerie et de terre gazonnée.

Dans cette calotte habitent quelques centaines de soldats commandés par un lieutenant d'Infanterie et un officier d'Artillerie.

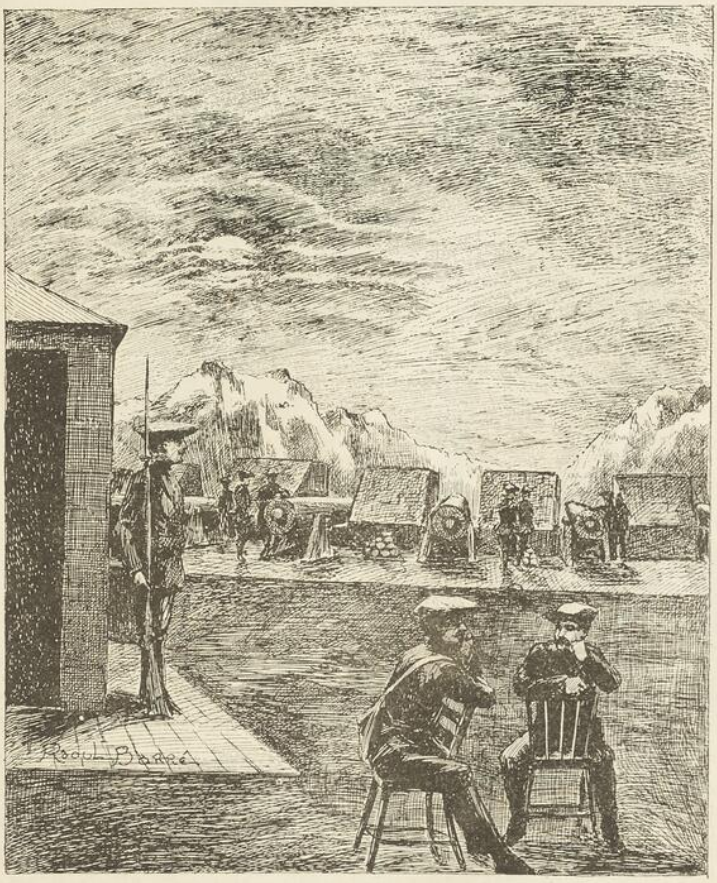
***

Ces soldats s'occupent des choses diverses de leur métier, et principalement, du maniement de longs tubes en acier, dont la fonction principale est de cracher sur tous les points de l'horizon, de gros jouets en fonte du poids de cent cinquante livres à dix ou douze kilomètres de distance. Ces instruments sont bourrés de mélinite, dont l'explosion fait éclater l'enveloppe d'acier qui la contient, en des milliers de petits éclats tranchants comme des lames de couteau. Ces petits éclats s'éparpillent et pénètrent dans les chairs ennemies, tuant net sans laisser de traces. On en eut la triste expérience à Belfort lors d'un accident qui laissa les quinze ouvriers de la poudrière inertes sur le carreau.

Les magasins du fort sont bourrés de milliers de ces gros cylindres noirs, à capuchons rouges, qu'il faut arrimer et nettoyer souvent ! A l'époque de l'asticage des obus, le lieutenant, inquiet, tend souvent l'oreille, craignant d'entendre le sinistre tonnerre d'une explosion ! Car, voyez-vous, la manipulation de ces projectiles manque de charme sinon d'imprévu.

***

Si les obus sont malfaisants, par contre, rien n'est plus réjouissant à l'œil et aussi inoffensif, quand elles sont vides, qu'une belle théorie de pièces de vingt pieds de longueur, avec leur culasses polies et brillantes comme un louis tout neuf. Le matin, par un beau soleil, quand le lieutenant passe son inspection, son regard s'arrête complaisamment sur ces monstres endormis, dont l'œil sombre surveille la frontière.



Les canons sont accouplés par deux, dans une tourelle en acier, et pivotent sur des galets au moyen d'une machine à vapeur. Tout marche à la vapeur, ou à l'électricité. L'artilleur n'a qu'à placer un curseur sur une division qui donne la direction et l'inclination à la pièce. Tout tourne et quand ce curseur rencontre le commutateur électrique : *Boum*, ça part tout seul.

Mais, grands dieux, quel fracas ! On croirait entendre tous les tonnerres de l'univers réunis sur un même point pour effrayer le pauvre monde, sans

compter que les oreilles et le nez cèdent souvent devant cet épouvantable ébranlement, laissant échapper le sang à profusion. La guerre est décidément une chose bien majestueuse.

En dehors de ces engins graves et pondérés, le fort possède encore quelques instruments de moindre importance, qui se contentent de lancer à sept kilomètres des balles de douze livres, pourvues également de mélinite, faisant partout une fructueuse semaille, quand elles éclatent au milieu de pauvres diables.

Ajoutez à cela quelques centaines de ces mignons fusils Lebel, qui éparpillent jusqu'à trois kilomètres seulement des nuées de petites boules allongées, qui percent cinq hommes de profondeur sans se gêner à cent cinquante mètres de distance.

Quand ce magnifique orchestre, avec tous ses accessoires, attaque un morceau avec entrain, l'oreille du dilettante militaire est agréablement chatouillée. Les voix de basse des gros instruments ne se prodiguent guère, tel qu'il convient à des gens sérieux ; les barytons des pièces moyennes comblent les vides et les nombreux tenors des fusils, qui chantent d'une voix claire et bien étoffée, viennent broder sur l'ensemble, regalant l'auditeur d'un concert du plus pur effet.

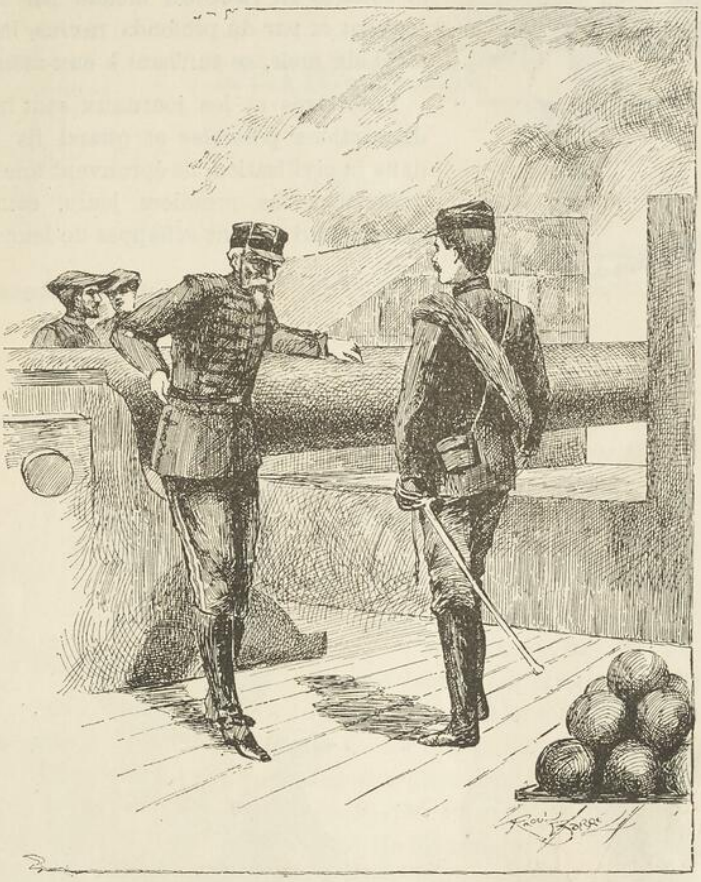
*
* *



L'officier d'artillerie est un vieux bonze de soixante ans, avec quarante ans de service. Il a eu les os brisés et la peau trouée une dizaine de fois en Crimée, au Mexique, en Italie et en 1870. Sa silhouette pourra vous sembler digne de remarque.

C'est une longue perche courbée en arc et surmontée d'une tête maigre, avec deux paquets de soies blanches sur la lèvre supérieure et un pinceau de crins au menton. Ses joues sont labourées de profonds sillons, dessinant des zigzags capricieux qui atteignent le front, entourent les yeux, enlacent les oreilles et descendent jusqu'au cou pour se perdre sous le col de l'habit. Le crâne—un petit crâne pointu terminé en pyramide bosselée—est garni au sommet de cheveux rares, qui dansent dans la mimique de la conversation. Les yeux striés de raies sanglantes, aux cils brûlés, s'enfoncent, sont loin, loin sous les arcades sourcillières que surplombent deux jets de poils blancs, se courbant en panaches. Quant il raconte ses campagnes,—ce qu'il fait un peu trop souvent au gré des auditeurs—sa vieille voix rauque s'anime, sa taille se redresse, et sa bouche, qui souligne un effet, devient expressive et se comprime

sur ses gencives édentées, réunissant la barbiche et la moustache dans un mélange pittoresque, d'un fort curieux effet.



Ce vieil officier, qui a décroché ses galons sur le tard, à la force du poignet, adore son fort, ses canons et ses projectiles. Quand le lieutenant descend aux magasins, il sautille allègrement autour de lui, fait examiner les dispositions prises, palpe amoureusement ses projectiles dodus, passe une main caresssante sur les caisses de munitions et termine sa démonstration habituelle, appuyé sur un canon, dont il lisse l'âme avee tendresse....

.... Il prenait sa retraite l'année dernière après avoir été décoré. Trois mois après il était mort.

***



Les officiers sont logés dans de petites baraques proprettes adossées au Fort. Perchés avec leur famille sur les hautes cimes et séparés du reste du monde par la neige souvent et par de profonds ravins, ils restent ainsi six mois, se suffisant à eux-mêmes.

Les livres et les journaux sont les seules distractions possibles et quand ils rentrent dans la civilisation, ils éprouvent une certaine indécision, les premiers jours, comme des oiseaux qui se sont échappés de leur cage.

CH. DES ECORRES.



L'ÉTRANGER

Deuxième partie

19 juin.



J'AVAIS hâte de la revoir et de connaître l'impression que ces strophes avaient pu produire sur elle. Je les savais plus que médiocres, mais je me flattais que cette plainte m'ouvrirait un peu le chemin de son cœur. Je la revis le lendemain ; elle me parut indifférente et j'en eus de la peine. J'allais me retirer, après quelques paroles échangées lorsque, devinant sans doute mon trouble, elle tira de sa ceinture la poésie que je lui avais fait remettre et me dit d'un ton railleur : "Monsieur le poète, j'ai lu vos vers, mais je n'ai pas le droit de les conserver. Vous avez dû, en les composant, penser à une autre que moi, car je ne vous ai jamais donné l'occasion de parler comme vous le faites. Les voici, reprenez-les," et elle me tendit le papier que sa main nerveuse avait froissé. "Non, lui dis-je, je ne les reprendrai pas, cruelle qui vous jouez de mon amour !" Et je mis dans ces mots un tel accent de désespérance qu'Yvonne surprise, émue et devinant peut-être pour la première fois la profondeur et la sincérité de mon affection, fit un pas vers moi et m'enveloppant d'un regard où il me semblait lire une grande pitié, me dit d'une voix qui tremblait un peu : "O grand enfant qu'un sentiment fugitif abat et bouleverse ! J'ai honte de votre faiblesse. Comment ! Vous ne me connaissez que d'hier et vous dites m'aimer sans avoir eu le temps de saisir mes défauts ? Mais j'en ai beaucoup, je vous le jure. D'abord je suis volontaire et il faut que tout marche à ma guise, et si, depuis que vous êtes ici, vous n'avez été

témoin d'aucun conflit, c'est que mon frère me laisse agir à ma fantaisie. Mais un mari aura sa volonté, voudra être le maître.... Ce n'est pas tout....

"Yvonne, repartis je, ne vous calomniez pas; ne vous faites pas à mes yeux tout autre que vous êtes. Vous voulez, je le vois, que je me détache de vous. Ce langage me fait mal et me prouve que mon assiduité vous importune.

"Si je vous le disais pourtant que je vous aime!...."

—"Vous m'aimez, dites-vous, mais avez-vous songé à toutes les conséquences?"

—"Devenir ma femme serait-il un sort si douloureux?"

—"Laissez-moi finir, reprit-elle avec une vivacité inaccoutumée. Me croyez-vous assez éprise de votre personne pour quitter mon frère, mes amies, ma patrie?"

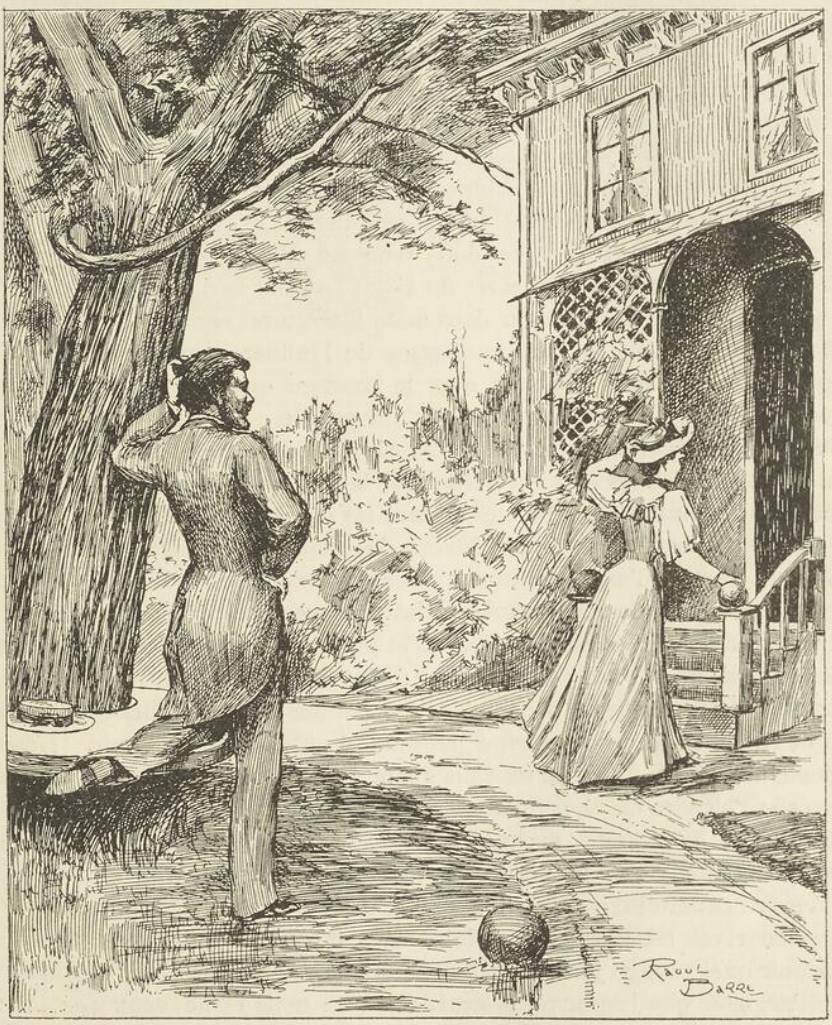
—"O Yvonne, qui vous demande ce sacrifice? Qui parle de vous enlever à l'affection des vôtres? Mon amour est assez grand pour tout vous sacrifier. Ma patrie sera celle que vous habitez. N'est-ce pas ici, malgré tout, un sol français? Et d'ailleurs là-bas les êtres chers que j'ai laissés dorment au cimetière. Là-bas c'est le passé; ici c'est l'avenir."

Et alors je lui fis le récit de ma vie. Je lui racontai mon père et ma mère morts à quelques mois d'intervalle, le deuil sur l'aube de mes jours, car j'avais à peine douze ans; mon unique frère moissonné à vingt ans sur le lugubre champ de bataille de Wissembourg. Je lui dis l'isolement dans lequel m'avaient jeté tous ces départs subits. Rouen qui n'était plus pour moi qu'un "*vaste désert d'hommes*," le sol de France que j'accusais de cruauté pour avoir englouti tous les miens, l'ennui qui me forçait à voyager. Bref, je la mis au fait de mon existence, ne lui cachant que la modeste aisance que ces décès successifs m'ont laissée.

Elle m'écoutait, attentive, intéressée à mon récit et ses yeux si francs, fixés sur moi comme pour scruter dans les miens, la vérité de mes paroles. Quand j'eus terminé, elle parut songeuse et se décidant à parler après une minute de silence qui me parut une heure, elle me dit d'une voix qu'elle faisait douce et compatissante: "Je vous plains d'être ainsi isolé dans la vie et je vous souhaite une affection qui vous console et vous fasse oublier vos deuils;" et se levant vivement elle me lança plus vivement encore ces mots qui comme une flèche me frappèrent en plein cœur: "Que diriez-vous si je n'étais plus libre?" Elle était déjà loin et je ne pus lui répondre.

Je la regardai s'éloigner, légère et gracieuse, pendant qu'une pensée de désespoir me déchirait le cœur. En me parlant ainsi disait-elle vrai? En aimait-elle réellement un autre ou serait-elle cruelle au point de me mentir pour tuer mon amour? Et alors se dressa de nouveau dans mon esprit le souvenir de cet allemand que j'ai rencontré ici. L'aimait-il? L'aimait-elle? Double problème que je ne pouvais résoudre et qui roulait confusément dans ma pensée inquiète. Une chose pourtant me rassure. Carl Max ne semble pas agir en amoureux car depuis trois semaines que je suis ici je ne l'ai vu qu'une

fois chez Edgar, et rien dans son attitude ne m'a révélé qu'il était autre chose qu'un ami de la maison. Je ne dois pas non plus oublier que ces fils de la race teutonne n'ont pas notre vivacité et conservent leur flegme impertubable jusque dans leurs affections les plus vives. J'ai remarqué d'ailleurs que ma présence sous le toit de notre ami l'a surpris. Evidemment, il n'en avait pas été informé, et notre rencontre de l'autre jour l'a, je crois, un peu intrigué. D'un autre côté, s'il était amoureux d'Yvonne, il prendrait, ce me semble,



ombrage de mon séjour ici et il surveillerait davantage la place. Quoiqu'il en soit, si Yvonne en aime un autre que moi, mieux vaut que ce soit cet allemand qu'un inconnu. De cette façon je connais mon adversaire, et, tout redoutable qu'il soit, il n'est pas invincible. S'il faut se disputer la main d'Yvonne, je suis

prêt à lutter désespérément. Si elle m'échappe, si mon heureux rival est le vainqueur dans ce tournoi d'amour, je me retirerai meurtri, désespéré, et fatigué des vivants; j'irai vivre avec mes chers morts de là-bas.

23 juin.

J'ai reçu ce matin de Québec les épreuves d'un travail assez considérable que j'ai écrit dans mes longues heures de loisir. Malgré les mille agitations de mon cœur, mon esprit plus sage a pu s'occuper de choses sérieuses et mettre à profit les instants passés à la bibliothèque d'Edgar. Ostensiblement ces études sont pour tous la cause de mon séjour prolongé ici, mais si on interrogeait mon cœur, il répondrait que mon attachement pour Yvonne est le lien le plus fort qui me retient sur ces rives. Par mes lectures quotidiennes, j'ai pu me former une assez juste opinion de la littérature franco-canadienne, et j'en ai fait le sujet d'une étude que m'imprime un éditeur de Québec. Cet ouvrage intitulé "Poètes et Prosateurs franco canadiens," je l'ai écrit sans préjugé et avec toute la sympathie que doit avoir un Français pour ce groupe qui s'obstine à conserver sur les rives du Saint-Laurent le doux parler des aïeux. Ce qui frappe le plus l'étranger dans cette littérature encore au berceau, c'est l'effort qu'il lui faut faire pour se dégager de l'influence anglo-saxonne. Mais ce qui est encore plus étonnant, c'est le courage que déploient les écrivains canadiens en face d'une apathie presqu'universelle. De plus, comme les lettres ne sont pas une carrière dans ce pays nouveau où le dieu Dollar est tout puissant et où les fortunes sont encore à faire, la lutte pour la vie, jette les jeunes gens dans les professions libérales et dans les emplois publics, et ce n'est qu'en dérobant quelques heures à leurs devoirs de chaque jour qu'ils réussissent à doter le Canada français d'une littérature qui soutient avantageusement la comparaison avec les lettres anglo-canadiennes. Naturellement ces difficultés influent sur leurs productions et on sent que poètes et prosateurs manquent de cet entraînement qui, par un effort de chaque jour, forme les écrivains de race. Aussi, nul d'entre eux n'a pu encore personnifier les qualités intellectuelles et morales du peuple canadien-français, et cette personalité puissante est à venir. L'état de dépendance et de vassalité est sans doute pour quelque chose dans ce manque d'essor et l'histoire est là pour nous apprendre que les grandes époques politiques ont été de grandes époques littéraires. Certains passages de mon livre pourront m'attirer quelques critiques, mais l'ardente sympathie qni se dégage de l'œuvre entière lui vaudra, je l'espère, un bon accueil du public.

Mon rival est revenu. Il flaire sans doute un danger, et il est venu constater quel ravage j'ai pu faire dans la place. S'il pouvait lire dans mon âme l'angoisse que j'éprouve, il serait rassuré; mais je ne veux pas lui faire goûter cette joie, et en sa présence j'affecte une gaieté factice qui m'énerve. Quel triomphe pour lui s'il savait l'effort que j'ai tenté pour me faire aimer d'Yvonne et le peu de chemin que j'ai fait dans son cœur!

Il se retire à l'auberge où je suis. Nous nous sommes rencontrés ce matin à la table d'hôte et nous avons causé d'Edgar dont la santé chancelante commence à inspirer de vives inquiétudes. Après le déjeuner il m'a invité à venir,

fumer un cigare sur la terrasse d'où l'œil peut contempler l'entassement irrégulier des blanches maisons du village. Pour faire cesser entre nous tout malentendu et, sans doute aussi, afin que je lui laisse le champ libre, il m'a dit qu'il aimait Yvonne depuis longtemps et qu'Edgar ne voyait pas d'un mauvais œil la cour qu'il faisait à sa sœur.—" Et mademoiselle Yvonne, lui dis je, faisant un effort pour ne pas trahir mon émotion, partage-t-elle vos sentiments ?" Un sourire contraint courut sur ses lèvres et il me répondit que malgré l'extrême réserve de la jeune fille il se croyait aimé ; qu'un seul obstacle surgissait entre eux : la question religieuse ; qu'il répugnait à Yvonne, catholique fervente. de se donner à un homme qui ne partage pas ses croyances ; que de son côté, il lui en coûtait de renoncer à la foi de ses pères, et qu'il luttait violemment entre son amour et ses convictions religieuses. Puis se penchant vers moi d'un geste nerveux : " Monsieur, me dit-il, il me tarde de savoir si je dois vous considérer comme mon rival. Votre séjour ici sous le prétexte d'études peut avoir un autre but et j'ai des doutes à ce sujet." Cette interpellation étrange, faite cependant en termes mesurés et polis, réveilla en moi tout l'amour que je porte à Yvonne, et, me levant, après avoir jeté mon cigare à moitié consumé, je lui repliquai sur un ton où perçait peut-être trop de raillerie : " Monsieur, un amoureux doit toujours être sur ses gardes ! " Puis je le saluai poliment et le laissai en proie à une vive agitation.

27 juin.

Décidément la guerre est déclarée entre nous. La France et l'Allemagne, cette fois, ne se disputeront pas une province mais un joli brin de fille. Le pauvre garçon ! Il doit m'en vouloir de troubler ainsi sa quiétude. Qui aurait pu lui faire soupçonner que le danger viendrait de si loin et qu'au lieu d'avoir à lutter contre une rivalité des alentours, il aurait à se défendre contre un rival venu de mille lieues ! Que de malice a parfois le hasard, pourrait-il répéter avec Martial. Cependant je ne me fais pas d'illusion car mon adversaire a un avantage sur moi ; il connaît Yvonne depuis longtemps et il a eu le loisir de s'insinuer dans son cœur. Le temps est pour lui un puissant auxiliaire. La dernière fois qu'il est venu à V.... il a veillé seulement ! Cette fois il prolonge sa visite et ce matin il m'a dévancé chez Edgar et je l'ai même vu causer un instant avec Yvonne. Maintenant qu'il me sait son rival il va peut-être précipiter les choses et faire en sorte que la lenteur allemande l'emporte sur la furie française. Pour lutter avec chance de succès, il me faut voir Edgar au plus tôt et lui parler franchement de l'affection que m'a inspirée sa sœur. Il a dû la deviner et soupçonner que le seul attrait qui me retienne ici n'est pas seulement mon livre et que d'autres liens que ceux de l'amitié m'empêchent de partir. Je m'étonne qu'il ne m'ait jamais parlé de cette allemand. Cette réserve me froisserait si je ne connaissais pas le caractère loyal de mon ami. D'ailleurs, moi seul suis à blamer. J'aurais du m'ouvrir à lui plus tôt et je saurais à quoi m'en tenir sur la position qu'occupe mon rival dans le cœur d'Yvonne. Je vais tâcher de réparer le temps perdu et une explication franche et décisive avec Edgar va mettre fin au doute qui me torture. Si

mon rival est le fiancé d'Yvonne, je dirai adieu à ce séjour où j'aurai goûté l'amitié, mais où je me serai vu refuser l'amour. Depuis deux jours il me semble que la chère enfant évite de causer avec moi. Me fuit-elle par indifférence ou par craintre de s'attacher à moi? Ah! si je savais seulement qu'elle a peur de m'aimer, comme je me sentirais fort pour la lutte!

30 jour.

Lorsque je me suis levé ce matin Carl Max était parti. Hier nous avions veillé ensemble chez Edgar. Nous avons fait de la musique, puis à la demande de ce dernier, j'ai lu quelques pages de mon prochain volume. Yvonne, un peu gênée entre deux personnes qu'elle sait deux rivaux, parut contente de cette diversion et m'écouta avec un vif intérêt. Carl Max, jaloux de me voir l'objet d'une aussi grande attention m'a semblé un peu mal à l'aise. Livré exclusivement à son commerce, il n'a pas cultivé les lettres et il enrage, j'en suis sûr, de reconnaitre en moi une supériorité qui me vaut certains succès.

Je n'ai pu voir Edgar seul ce soir-là. Les hasards de la conversation nous avaient rapprochés autour d'une table où se trouvaient plusieurs livres. Yvonne ayant pris un volume de Lavater, l'ouvrit à une page qu'elle paraissait connaître d'avance et m'indiqua d'un geste silencieux le passage suivant: "Sois circonspect dans tes liaisons. Une fausse apparence de sympathie pourra te séduire; garde toi de t'y livrer. Sans doute il existe quelqu'un dont l'âme est à l'unisson de la tienne. Prends patience, il se présentera tôt ou tard, et lorsque tu l'auras trouvé, il te soutiendra, il t'élèvera, il te donnera ce qui te manque et il t'ôtera ce qui t'est à charge." Ces paroles de Lavater sur l'amitié et qu'Yvonne me signalait pour les appliquer à mon amour, me jetèrent dans un grand trouble et elle parut regretter ce qu'elle venait de faire. Pendant ce temps Carl Max, intrigué de cette pantomine rapide ne disait pas un mot. Edgar, dont l'air souffrant s'aggrave, nous tira d'embarras en nous proposant de passer dans la salle à manger. Là, tout en dégustant un délicieux punch, nous avons prolongé la causerie assez avant dans la soirée, car comme nous partions, Carl Max et moi, onze heures sonnaient à l'horloge séculaire qu'Edgar conserve comme une relique du dernier siècle,

2 juillet

Enfin j'ai pu voir Edgar seul et je lui ai fait l'aveu de mon amour. Il se rendait aux champs ponr y surveiller certains travaux de ferme, lorsque je l'ai rejoint dans le petit sentier qui longe la rivière et serpente avec elle entre deux légères collines qui coupent l'horizon. Après quelques banalités j'abordai la question qui depuis si longtemps me brûle les lèvres, et tout le temps que je parlai il parut m'écouter avec intérêt et sympathie. Il ne trahit dans son regard et son attitude nulle surprise, comme s'il se fut attendu à cette confi-

dence. Pour détruire dans son esprit le préjugé qu'il pouvait avoir contre moi en ma qualité d'étranger, je lui racontai comme l'autre jour à Yvonne, toute ma vie, sans cacher cette fois l'honnête aisance que m'ont laissée mes deuils successifs. Je lui dis que, me trouvant sans famille, j'avais caressé l'espoir de former de nouveaux liens sur cette terre hospitalière du Canada et plus particulièrement dans cette famille que j'avais appris à connaître et à aimer. Mais lorsque je prononçai le nom de l'allemand, je crus surprendre une légère altération de ses traits. Il se remit aussitôt et m'écouta sans interruption, surtout lorsque je lui fis part de la jalousie qui me rongeait le cœur. L'émotion me gagnait et je parlais avec l'éloquence que seul peut donner le sentiment profond que j'éprouvais.

Combien de temps parlai-je ? je ne sais, et quand j'eus terminé cette longue confidence, il tourna vers moi son regard si loyal, si sympathique, et prit à son tour la parole : " N'allez pas croire que vos confidences me surprennent. Je m'y attendais. Votre attitude vis-à-vis de ma sœur, votre séjour prolongé ici sous le couvert d'études littéraires, c'en était assez pour ouvrir les yeux à de moins perspicaces. Maintenant me direz-vous, est-ce qu'Yvonne m'aime ? Voilà une question à laquelle je ne puis répondre malgré toute ma bonne volonté. Nier qu'elle vous soit sympathique, qu'elle aime à vous entendre causer, qu'elle se plaise même en votre présence serait difficile malgré que sa réserve ne laisse rien voir de ses impressions ; mais de là à ce sentiment si complexe et en même temps si simple qu'on appelle l'amour il y a loin. Je ne puis rien vous affirmer à ce sujet, car ma sœur est d'une discrétion désespérante, à tel point que j'ignore encore le véritable sentiment qu'elle éprouve pour cet allemand qui vous inspire tant d'inquiétudes. J'en ai causé avec elle deux ou trois fois et j'ai compris par ses réponses laconiques qu'elle a pour lui beaucoup d'estime et une sincère amitié que leurs relations assez fréquentes ont resserrées peut-être au point de leur donner le change sur leurs véritables sentiments. Carl Max lui-même m'a fait part de ses intentions. Il désire prendre Yvonne pour femme, mais une objection sérieuse a surgi. Il est luthérien et ce serait pour ma sœur un obstacle ou comme on dit en théologie un empêchement dirimant. Maintenant, pour vous dire toute ma pensée, car je veux être franc avec vous, je caresse depuis un certain temps l'idée de cette union. Ma santé chancelante ne me permet pas l'espoir de vivre longtemps. Les forces vives de mon être sont attaquées et je ne me fais pas illusion sur mon état. Aussi, avant de mourir j'aimerais à voir Yvonne heureuse au bras d'un mari qui l'aimerait et lui ferait douce l'existence. Depuis deux ans que nous connaissons ce jeune allemand, je me suis fait à l'idée qu'il serait pour Yvonne un mari fidèle et dévoué. J'admets que votre amour est un facteur nouveau dans le petit drame de la vie d'Yvonne et qu'elle doit en être troublée, quels que soient les sentiments qui l'agitent ; mais n'est-il pas trop tard ? L'entente tacite qui semble exister entre eux peut-elle être rompue sans cause apparente ? Au sacrifice de ses croyances religieuses que Max ferait à Yvonne, a-t-elle le droit de répondre par un refus ? Voilà autant de questions que je livre à vos réflexions. Quant à moi quelque soit le choix que fera ma sœur, il me sera agréable et je tiens à ce que tout se décide bientôt car la

mort me presse. Le ton désespéré avec lequel il prononça ces dernières paroles me le fit regarder en face et je me rendis compte encore davantage des ravages qu'une maladie impitoyable avait accomplis dans cette belle organisation Je me rappelai quelques paroles de découragement qui à diverses reprises, lui avaient échappé et je devinai alors que mon pauvre ami était miné par un chagrin moral plus encore peut-être que par un mal physique. La rapidité de sa déchéance ne peut s'expliquer autrement. Ses visites fréquentes chez le notaire du village me font d'ailleurs soupçonner des embarras financiers. Je vais interroger cet homme et savoir la vérité. Yvonne elle-même est très inquiète et a perdu sa gaieté. Je ne l'entends plus chanter le matin et, depuis près de quinze jours, le piano est silencieux. Elle connaît peut-être le secret de son frère et, dans son impuissance à arrêter le cours fatal des évènements, elle pleure et se désole. Puis-je laisser ainsi ces deux êtres si bons, si hospitaliers se débattre au dessus de l'abime sans essayer de les sauver ? Non, je veux tout tenter sans laisser rien soupçonner à Edgar. Il est trop noble, trop fier pour étaler devant moi sa misère. Il craindrait que l'aveu de sa détresse fut considéré par moi comme un appel à son secours.

6 juillet

J'ai vu le notaire hier soir, Hélas! mes prévisions n'étaient que trop fondées ; Edgar est sur le chemin de la ruine. Une malheureuse spéculation sur propriétés foncières à Montréal a englouti non seulement ses épargnes mais il lui a fallu emprunter une somme assez considérable pour faire honneur à ses obligations. La crise commerciale et financière qui sévit actuellement ne lui laisse aucun espoir de se refaire. L'idée qu'il va mourir en laissant sa sœur dans une position très précaire m'explique maintenant son désir de la voir mariée à cet allemand que je déteste. Ces détails, le notaire me les a donnés non sans se faire prier ; et ce n'est que lorsqu'il fut convaincu que ce n'était pas par vaine curiosité mais par intérêt que je voulais tout savoir, qu'il se décida à parler. "Je vous en prie, me dit-il, ne répétez rien de ce que je vous ai dit. J'ai violé le secret professionnel et je n'en rougis pas car je considère providentielle cette intervention de votre part et j'espère que je n'aurai pas à regretter l'indiscrétion que j'ai commise."

"Au contraire, lui répartis-je, vous n'aurez qu'à vous féliciter, car je veux tout tenter pour tirer mon ami d'embarras. Aussi je désire que vous me donniez un état exact de sa position financière."

"C'est, reprit-il, une nouvelle indiscrétion que je vais commettre."

"N'ayez aucune crainte, ce n'est pas une faute que vous aurez à vous reprocher, mais une bonne action dont vous partagerez la complicité avec moi." Je sus alors que mon ami avait placé sur des terrains de ville à Montréal une somme de dix mille piastres, dont six mille, fruit de ses épargnes, et quatre mille, produit d'un emprunt sur sa ferme ; qu'il doit encore un versement de cinq mille piastres sur ces lots de ville et que faute par lui de les payer sous quinze jours le marché est forfait et le vendeur rentre dans la propriété de ces

terrains sans restitution de deniers. "Il lui faut donc trouver cinq mille dollars? dis-je."

"Voilà le plus difficile, reprit le notaire. Sa ferme est évaluée à huit mille dollars, et comme elle est déjà grévée d'une hypothèque de quatre mille piastres, quel est le capitaliste qui risquera un nouveau prêt de cinq mille." "Ce prêteur imprudent se trouvera, lui dis-je, ou plutôt il est tout trouvé. Ce n'est pas un capitaliste, c'est un ami; et cet ami, c'est moi!" Pour tirer au plus vite Edgar d'inquiétude dites lui dès demain que vous aurez dans quelques jours à sa disposition la somme dont il a besoin, mais ne lui dites rien de notre entrevue car je ne veux pas qu'il sache d'où lui vient le salut."



Le vieux notaire vint me reconduire jusqu'au seuil de son étude, et les larmes de reconnaissance qui coulaient malgré lui de ses yeux me prouvèrent mieux que des paroles l'affection qu'il porte à Edgar et à Yvonne. Ce soir-là je m'endormis content de ma bonne action.

8 juillet

J'arrive de Montréal où j'ai avec toute la discrétion possible pris des renseignements au sujet des lots acquis par Edgar. A l'heure actuelle ces terrains ont perdu les trois quarts de leur valeur, mais l'avenir brillant réservé à la métropole canadienne peut faire espérer dans quelques années un retour favorable et une plus-value qui assurera ma créance. Si Edgar paie le versement dû à son vendeur, la position n'est plus désespérée et la catastrophe est évitée. J'ai donc immédiatement par cable tiré une traite sur une banque de Rouen où se trouve placée mon humble fortune et demain j'aurai l'argent nécessaire pour sauver mon ami de la ruine. Hélas! il est trop tard pour l'enlever à la mort qui le tient dans ses griffes redoutables, mais je veux au moins qu'il meure sans l'angoisse qu'il laisse sa sœur dans une pénible position. Si je pouvais lui dire: "Edgar, laissez-moi venir à votre secours! Mais non! son cœur se révolterait à l'idée de me voir me dépouiller de mon bien. Et puis, ne pourrait il pas soupçonner que j'agis moins par amitié que dans l'intérêt de mon amour? Il vaut mieux garder le silence et le laisser sous l'impression que c'est le notaire qui lui avance les fonds. Car voilà le projet auquel je me suis arrêté. A mon retour de Montréal je me suis empressé de revoir le notaire et lui ai fait part de ma détermination. Le bon vieillard m'a pressé les mains avec une émotion évidente. Il m'a cependant fait une objection, c'est qu'il est loin de passer pour riche dans le bourg et que ni Edgar ni personne autre n'ajoutera foi à cette généreuse supercherie."

"Comment, dit-il, faire croire qu'avec mon humble étude de campagne j'ai pu économiser cinq mille piastres?"

"Vous êtes célibataire, vous avez toujours vécu très modestement et il me semble qu'il est facile de convaincre Edgar que trente ans de stricte économie ont pu produire ce résultat. Dites-lui que vous avez pleine confiance dans le succès définitif de sa spéculation de Montréal et que vous entendez non pas tant lui rendre service qu'opérer une transaction avantageuse. De cette façon vous lèverez tous ses scrupules et il sera sauvé."

Oh! quelle bonne action vous faites! me dit le vieillard, et comme c'est dommage qu'il ne vous en revienne aux yeux du public aucun mérite! Sera-t-il dit que monsieur Edgar mourra sans connaître votre généreuse intervention?"

"Qu'importe, lui répliquai-je, s'il meurt en paix et si mademoiselle Yvonne me doit, sans jamais sans douter, une existence aisée!"

—"Mais, me dit encore l'honnête homme, je suis vieux et je puis partir bientôt avec le secret de cette bonne action. Il faut donc pour vous protéger contre cette éventualité que je vous donne un écrit qui atteste que cet argent a été fourni par vous afin que mes collatéraux ne se partagent pas votre bien."

Et prenant une plume il rédigea un projet de reconnaissance que j'approuvai et qu'il signera le jour de la transaction.

11 juillet

J'ai causé un instant avec Yvonne hier. La chère enfant est triste et nerveuse. Elle m'a parlé de son frère, de la maladie sourde qui le mine si rapidement, et un sanglot s'est échappé de sa poitrine. Honteuse de cette faiblesse pourtant si naturelle, elle se remit aussitôt et me demanda avec un calme factice comment je trouvais Edgar.—"Hélas! lui dis-je, je crains qu'il ne soit bien malade. Cependant, comme il est dans toute l'efflorescence de l'âge il peut encore vaincre le mal.

—"Vous me faites du bien quand vous parlez ainsi. Et comme pour vous donner raison, ce matin je l'ai trouvé plus dispos et moins défait que d'habitude. De sa dernière visite chez son notaire, hier soir, il est revenu moins abattu, et même il a causé avec une liberté d'esprit que je ne lui connaissais pas depuis quelque temps. Si Dieu voulait nous le conserver, quelles actions de grâces je lui rendrais!"

Par ces dernières paroles d'Yvonne j'ai compris que le notaire avait, en acteur habile, joué la première partie de son rôle et je pris congé, plein de l'espoir qu'en sauvant Edgar de la ruine je l'enlèverais peut-être à la mort.

Au cours de cet entretien, où la pensée d'Yvonne était toute à son frère, je ne jugeai pas convenable de lui parler de mon amour. C'eût été un mouvement égoïste qui eut profané ces heures de tristesse dans lesquelles la plonge l'ombre de la mort qui plane sur cet être aimé. Mais ce que ma lèvre se refusait à dire, ma plume, plus indiscrète, se chargea de l'exprimer, et, à peine étais-je de retour dans mon humble chambrette, que je griffonnais les vers suivants:

A toi mon cœur, à toi mon âme,
A toi mon rêve, à toi mes jours!
Que sur moi ton regard de flamme
Luise toujours!

Quand dans les clameurs d'une fête
Se perdent mes vers palpitants,
Je suis le plus heureux poète
Si tu m'entends!

Je me console quand la gloire
Luit dans ma nuit sans s'y poser,
Si j'ai pu sur ton front d'ivoire
Mettre un baiser!

Si tu me dis de tendres choses
Que me font les indifférents?
Même quand tes lèvres sont closes
Je te comprends!

Et si tu m'aimes que m'importe
Partir sans espoir de retour !
Est-ce te laisser quand j'emporte
Tout ton amour !

Ces vers, je les lui ferai parvenir à la première occasion favorable, car je ne veux pas la laisser sous l'impression que j'ai renoncé à son amour, et que j'ai pris mon parti de l'union projetée par Edgar entre elle et Carl Max.

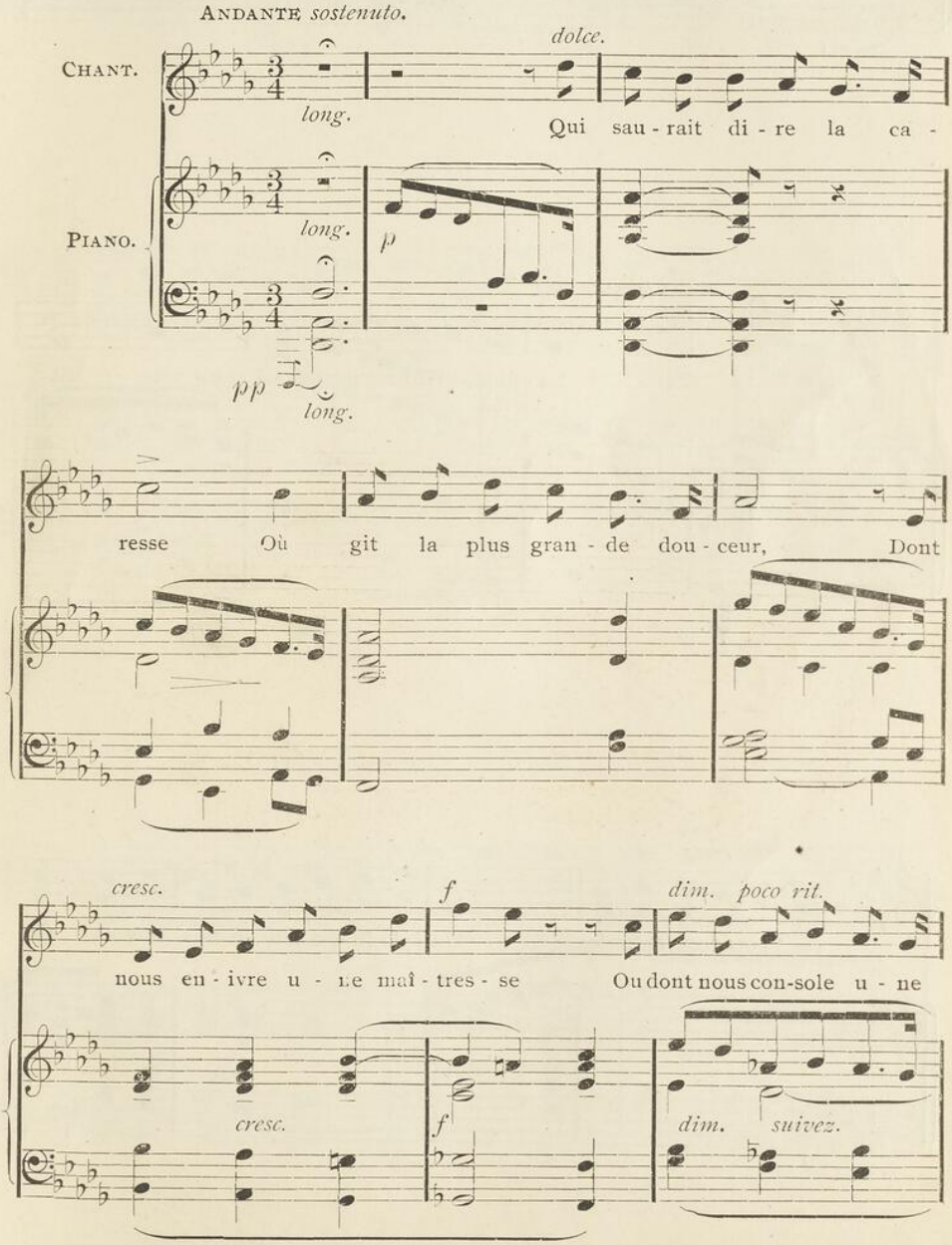
ADOLPHE POISSON.

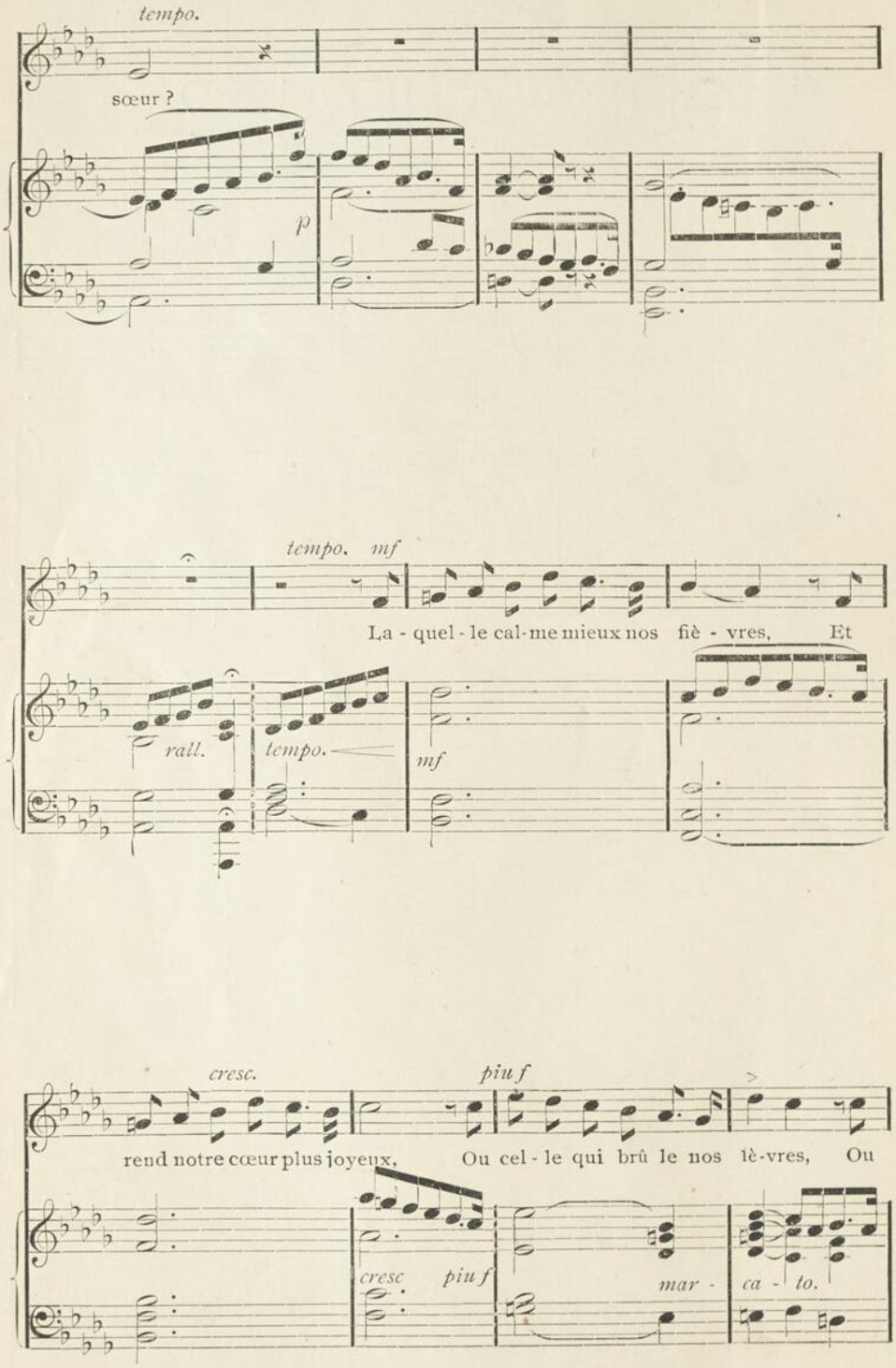
(*A suivre.*)
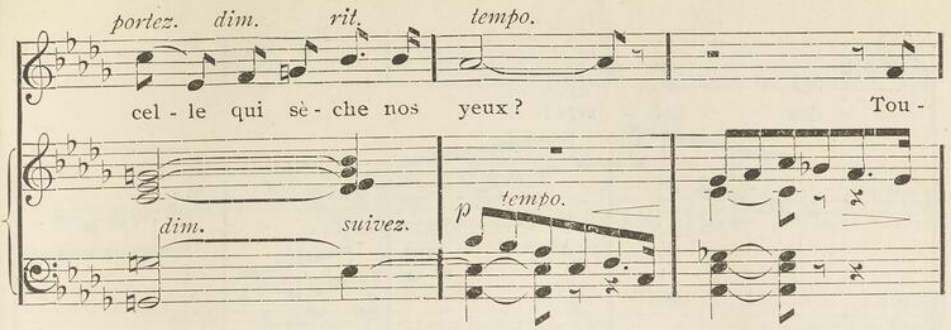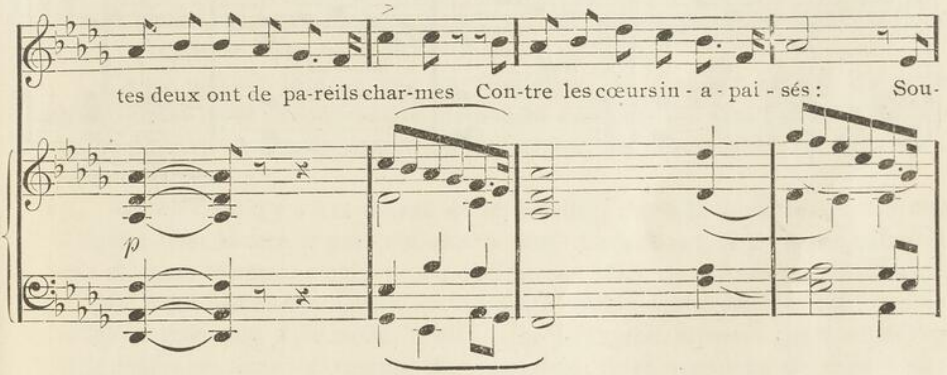


QUI SAURAIT ?
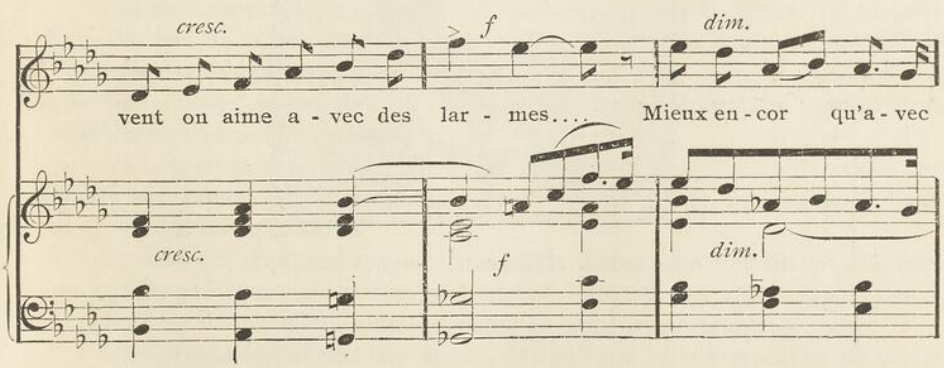
Paroles d'Armand Sylvestre. Musique d'Achille Fortier.
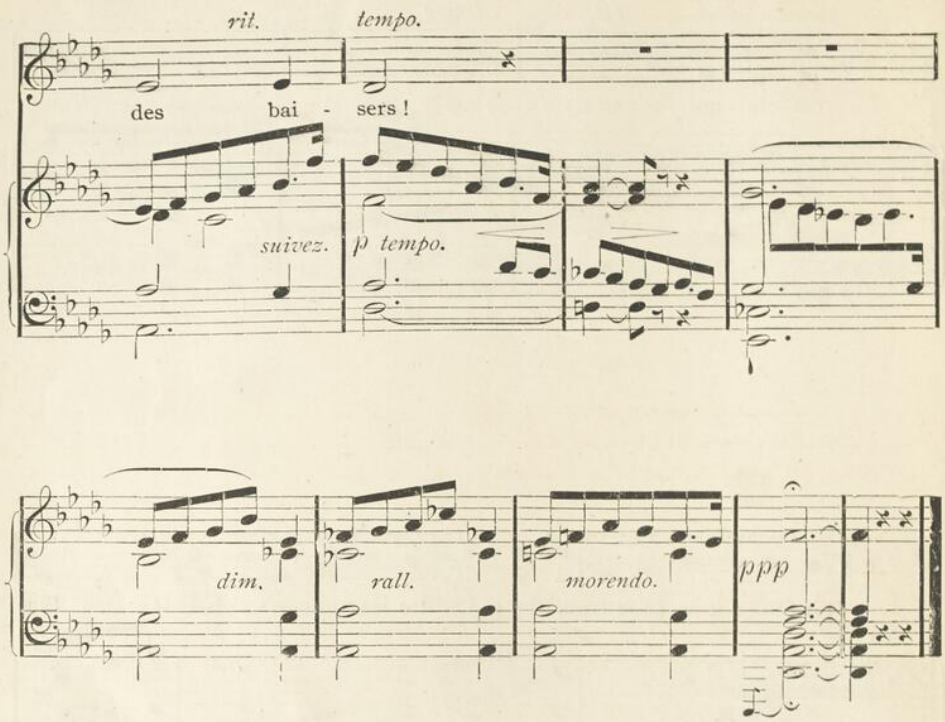



tempo.
sœur ?
p
tempo. mf
La - quel - le cal-me mieux nos fiè - vres, Et
rall.
tempo.
mf
cresc.
piu f
rend notre cœur plus joyeux, Ou cel - le qui brû le nos lè-vres, Ou
cresc
piu f
mar -
ca - to.


portez. dim. rit. tempo.
cel - le qui sè - che nos yeux ? Tou -
dim. suivez.
p tempo.


tes deux ont de pa-reils char-mes Con-tre les cœurs in - a - pai - sés : Sou-
p


cresc. f dim.
vent on aime a - vec des lar - mes.... Mieux en - cor qu'a - vec
cresc.
f
dim.





M. Achille Fortier.

MODES ET MONDE

Je ne saurais guère poser aujourd'hui que des principes généraux, attendu qu'il est trop tard pour poser des règles relativement aux toilettes d'été et trop tôt encore pour songer aux costumes d'automne.

Faisons du marivaudage aujourd'hui, ça donne tant de latitude à l'écrivain et mes lectrices pourront suivre ce jargon les yeux à demi clos, bercées doucement par le léger va-et-vient qu'on imprime au hamac.

Ce qui m'épouvante un peu en feuilletant les derniers cahiers de modes, c'est que les jupes se font un peu traînantes derrière..... J'en suis marrie car s'il est quelque chose d'encombrant, de malpropre, de désagréable, ce sont bien les jupes à traîne.

Et dire qu'il n'y a pas moyen de se rebeller, car si la mode le décrète ainsi, il faudra plier la tête et passer sous son joug. Cependant, si les maris exigeaient cela de leurs femmes, combien peu obéiraient ! Mais ne soyons pas médisante...

Le fichu Marie-Antoinette, cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, est redevenu à la mode. C'est à lui très probablement que nous devrons une diminution dans le volume des manches. Il se compose de trois volants posés l'un au-dessous de l'autre, il croise sur la poitrine et vient se nouer derrière à la taille. C'est très élégant, très gracieux et en même temps si simple d'exécution. Le fichu Marie-Antoinette ajoute, dit-on, un charme à la toilette la plus ordinaire.

Je ne sais si la mode nous prépare des surprises renversantes, mais pour le moment elle reste assez stationnaire.

Les différences sont toutes dans les garnitures, dans la forme des manches, dans l'emploi de la dentelle, du ruban, dont on se sert en grande quantité. Les jupes restent toutes simples et les innovations que l'on cherche à faire adopter, pour peu qu'elles soient un peu excentriques, ne détérioreront pas les formes actuelles si jolies, si pimpantes.

De tous côtés on sème sous nos pas tant de séductions, qu'en dépit des résolutions énergiques, on se laisse tenter malgré soi et il est impossible de ne pas rester au niveau de la mode.

Ce n'est pas d'ailleurs renier les principes d'économie que de le faire, car il existe tant de petits moyens pratiques au moyen desquels on peut, tout en demeurant dans les limites d'un modeste revenu, paraître très élégamment mise.

Les crêpons conservent leur vogue, ils sont sans doute modifiés, ils portent des noms nouveaux, mais ils restent toujours les maîtres. Crêpons unis, crêpons

rayés, crêpons mohair, se disputent les faveurs des élégantes, et il faut avouer que ce tissu si léger et si floconneux offre un charme séduisant aux regards.

Les lainages en tissu poil de chèvre sont appelés à jouir d'un grand succès. Mais ceux-ci ne s'emploieront qu'à l'automne, car leur apparence en interdit l'usage pour les journées chaudes d'été.

Combien de nouveautés qu'on annonce ainsi à grand son de trompe et qui ne sont après tout que les anciennes étoffes transformées et présentées sous un autre aspect et sous un autre nom.

Dans le royaume des fleurs, le dahlia aura bientôt son règne sur la tête de nos élégantes. Les pavots et les roses ont aussi grande vogue, mais ces fleurs sont archi-connues. C'est pourquoi on a songé au dahlia qui après le chrysanthème est une des plus récentes fantaisies de la mode.

C'est égal, je n'aime pas le dahlia : c'est trop lourd, trop pesant, trop prétentieux, je pourrais dire. Après la rose qui est sans contredit la reine de toutes les parures, donnez-moi le délicat chrysanthème, que Pierre Loti nous a fait connaître et aimer.

***

La coquetterie de quelques femmes n'aura jamais de limites.

Voilà que l'on vient d'inventer le moyen de mettre des cils et des sourcils à celles que la nature n'a pas assez abondamment pourvus de ce côté.

Si le procédé vous intéresse, mesdames, je vous le donne jusque dans ses plus petits détails :

Armé d'une fine aiguille à laquelle pend un long cheveu emprunté à la chevelure de la patiente, l'opérateur attaque l'extrême bord de la paupière entre l'épiderme et le léger ourlet graisseux qui la termine. L'aiguille y est conduite à la façon d'une couture au petit point, le cheveu demeurant lâche et formant à l'extérieur une petite boucle- Quand toute la paupière est ainsi cousue, un coup de ciseau sépare le cheveu en deux rangées de cils épais qu'il suffit ensuite de retrousser à l'aide d'un petit fer à friser, gros tout au plus comme une aiguille à tricoter. On opère de même pour la paupière inférieure.

La patiente conserve ensuite sur les yeux, pendant une demi journée, un bandeau huilé, et le lendemain même, il ne reste plus aucune trace de l'opération. Le regard acquiert par ce procédé, ajoute-t-on, une langueur et un velouté incomparables.

La fabrication du sourcil n'exige pas l'emploi du bandeau huilé. Seulement, la peau doit subir une préparation de quelques heures dont je ne puis vous donner la recette, ceci demeurant dans les secrets du parfumeur. Qu'il me suffise d'ajouter qu'après cette préparation, l'opérateur peut fabriquer une superbe paire de sourcils à faire froncer d'envie tous les sourcils de vos connaissances.

Mais à quoi se fier, mon Dieu ! maintenant que l'on fabrique tout. Après tant d'al érations, ça ne doit plus être la même personne du tout.

On croirait qu'il n'y a plus moyen de pousser plus loin l'art de la beauté, puisque maintenant on peut avoir le teint qu'on veut, les cheveux qui plaisent, les dents qu'on souhaite, les sourcils à la Byron ; pourtant on a trouvé mieux encore.

Un savant allemand a découvert le moyen de teindre les yeux en quelque nuance que ce soit.

Comme témoignage de la réalité de son assertion le docteur se fait accompagner d'un couple de noirs qui portent d'irrécusables marques de son savoir-faire.

L'un et l'autre présentent le singulier contraste de deux yeux absolument disparates ; l'homme a l'œil droit aussi noir que l'ébène tandis que l'autre rivalise par la teinte avec l'azur des cieux. La négresse, elle, a l'organe visuel de gauche d'une nuance d'argent, tandis que celui de droite brille d'un reflet doré.

Le docteur affirme qu'il est aujourd'hui en état de garantir le succès et l'inoffensité de l'opération.

C'est égal, "guenille si l'on veut, cette guenille m'est chère" et j'aime encore mieux conserver mes deux yeux, tels que je les avais quand ils se sont éveillés pour la première fois à la lumière.

Qu'en dites-vous, mesdames ?

***

Je lisais dernièrement dans un journal français un long compte-rendu d'un mémoire sur le corset que vient de lire à la Société de Médecine Publique à Paris, Mme le docteur Gaches-Sarrante.

J'ai suivi son exposé avec intérêt car il s'agit d'une opinion doublement compétente, puisqu'elle vient d'une femme et d'un médecin à la fois "l'un portant l'autre" comme le remarque spirituellement la revue qui reproduit le texte.

Je suis heureuse de constater que l'éminent docteur au lieu de donner dans l'excès qu'on déplore chez ceux ou celles qui ont déjà traité cette importante question, et prohiber entièrement le corset, le reconnait indispensable à la femme.

Par contre, elle s'élève contre sa forme actuelle qui est défectueuse et donne les moyens de la modifier. Voici ces règles :

" Le corset ne doit pas monter trop haut de façon à ménager à l'estomac une place libre dans l'épigastre. Son bord supérieur sera tenu un peu libre pour permettre le mouvement des côtes. Il devra descendre très-bas en avant, et être muni du plus petit nombre de baleines possibles. "

Combien suivront ces conseils hygiéniques ? Cependant en France on signale un grand mouvement vers le bon côté. Puisse-t-il être suivi de leurs confrères d'outre-mer, sans toutefois tomber dans l'exagération des Jenness Miller et autres personnes excentriques de la république sœur.

***

Les mariages m'intéressent et je n'aurais garde d'omettre de lire tous les détails relatifs aux toilettes et aux cadeaux de noces.

C'est ainsi que j'ai suivi toutes les descriptions données par les journaux parisiens du mariage de la princesse Hélène d'Orléans au duc d'Aoste.

La robe de mariage en satin crême était absolument unie. Elle n'avait au bas de la jupe qu'une simple guirlande fleurs d'orange; le tour du cou simplement drapé, portait sur le côté un petit bouquet de fleurs d'oranger. C'était tout. Rien ne pouvait être plus simple. Détail à noter c'est que les manches très-allongées n'étaient que modérément amples.

Le caractère de toutes les toilettes de la princesse est une grande simplicité et on remarque encore une très-sensible diminution dans l'ampleur des manches.

L'énumération des cadeaux occupe de grande colonnes de journal. Que de diamants, de perles, d'émeraudes, de rubis, de saphirs, de lapis-lazuli, turquoises, émaux ! On croirait à l'intervention de la lampe merveilleuse d'Aladin.

Voici ce que le marié a mis dans la corbeille de noces : parure de perles et diamants, collier de trente-cinq splendides perles avec fermoir en diamants, onze rangs de perles avec agrafe en émeraudes et diamants, un collier d'émeraudes et de diamants formé de cinq diamants carrés et de cinq émeraudes en forme de perles, avec fermoir en diamants.

Et le reste à l'avenant.

***

Montréal est dépeuplé ou à peu près.

Quand je dis dépeuplé, ce n'est pas que le vide se soit fait dans la grande métropole ; au contraire, les rues et les places publiques sont toujours encombrées, mais on regarde en vain à travers cette foule pour un visage ami, tous sont partis pour les pays des prés verts et des fleurs fraîches écloses.

Les maisons ont un air triste avec leurs persiennes hermétiquement fermées et maintes araignés qui n'osaient aborder le seuil de leurs vigilantes ménagères, tissent aujourd'hui en paix leurs toiles devant la porte d'entrée.

Les maris qui ne peuvent, à cause de la longueur du trajet, rejoindre leurs tendres moitiés tous les soirs à la campagne, promènent leurs silhouettes très consolables et très-consolées dans le jardin du parc Sohmer.

Ils ont l'air de savourer leur cigare avec un air de béatitude qui fait rêver. Les apologistes du célibat auraient là un beau thème pour exercer leur verve satirique sur les douceurs de la vie conjugale, mais ne soyons pas méchante : insister davantage serait de la cruauté.

Toute notre société montréalaise est éparpillée un peu partout sur les bords de notre grand fleuve Saint-Laurent. Vous en trouvez qui, dans les places d'eau les plus fashionables, qui dans les petits villages lointains ou obscurs où, Dieu merci, l'air est aussi pur, aussi vivifiant et bon.

Dans les alentours de Montréal, la campagne qui semble le plus avoir de suffrages est sans contredit Vaudreuil.

Un grand nombre de familles montréalaises y ont acheté de jolis cottages qui fixent bon gré, mal gré leurs fantaisies de voyager.

Il n'y a pas à dire, c'est très joli et tout-à-fait gentil Vaudreuil, ou plutôt le village de Dorion, exclusivement peuplé par les touristes. Tout y est bien soigné bien propre et ratissé comme une plate-bande.

On n'oserait jamais dans des lieux comme ceux-là oublier le décorum un seul instant. Il faut aux bergères des houlettes toujours enrubannées et aux bergers des chalumeaux pour y roucou'er leurs tendres aveux.

Un grand endroit de ralliement pour cette fraîche jeunesse c'est le *Club House* bâti si près, si près du fleuve que de ses verandahs, on se croirait en plein au milieu des eaux. C'est dans les vastes salles du club qu'ont lieu les mascarades, les *bonnet hops*, les concerts, enfin tout ce qui peut amuser et attirer les jeunes gens.

Et comme ils sont très nombreux, le plaisir est toujours à son comble.

Parmi les familles qui séjournent à Dorion pendant la saison estivale, je cite au hasard les familles Taschereau, Geoffrion, Lacoste, Harwood, Gerin-Lajoie, N. et H. Hamilton, Dumont-Laviolette, Barsalou, Simard, Merril', Horace Archambault, Perodeau, Cadieux, Rainville, Garneau d'Ottawa, et beaucoup d'autres dont les noms m'échappent en ce moment.

Ah ! des Montréalais on peut en disperser à tous les coins du pays qu'il y en aura toujours assez pour peupler toutes les thébaïdes.

Le coquet village de Boucherville a aussi son petit contingent et Dieu sait tout le mal qu'on se donne pour s'amuser.

Hélas ! les jeunes gens s'y font rares, trop, puisque aux dernières nouvelles on ne pouvait seulement organiser un quadrille. On comptait trois *bachelors* pour quarante jeunes filles. C'est bien l'abomination de la désolation.

Cependant, on en a pris bravement son parti ; les jeunes filles s'amusent entr'elles et ne prennent pas trop à cœur cette regrettable rareté dans l'élément masculin.

J'aimerais à parler de Ste-Rose, Ste-Agathe des Monts, Terrebonne et tant d'autres endroits où se sont dirigés nos aimables citadins, mais ça n'en finirait plus.

A peine me reste-t-il un peu d'espace pour parler en passant des places d'eaux du bas du fleuve, de Fraserville, par exemple où M. Arthur Dansereau, un des premiers pionniers de la Pointe, a fait construire un élégant et spacieux cottage.

Son exemple a été suivi. Dans cette forêt si dense et si touffue il y a quelques années s'élévent, çà et là, perdues dans les bosquets de feuillage, des maisonnettes rustiques où l'on doit passer de bien beaux jours.

Beaucoup de Montréalais à ce dernier endroit ; j'ai déjà nommé la famille Dansereau, ajoutons les familles Henri Archambault, Vautelet, Robillard, Lareau, P.-E. Leblanc, Migneault, Rodolphe Forget, Roy, Désève, Madame juge Mathieu, etc., etc.

Madame le Lieutenant Colonel Prévost passe l'été chez son père, le seigneur Fraser.

Les Malbaïens sont désolés. Leurs rives sont encombrées cet été par les Américains et là où on entendait gazouiller le doux parler de France, on n'entend plus que le *slang* des millardaires Yankees.

Cependant, il y a des familles canadiennes qui n'ont pu consentir à déserter absolument cette terre mouvementée et pleine d'étranges surprises. Mon courrier me parle des familles Decelles d'Ottawa, Labroquerie Taché de Saint-Hyacinthe, Ls. Taché de Montréal, les Garneau, McLimont, Roy, Ed. Lemoine, Frémont, Burroughs, Lavery de Québec, les Rouer Roy, Théroux, Muir, Doucet, Rodrigue

Masson de Montréal qui sont, on peut le dire, les habituées de cette pittoresque place d'eau.

Eh ! mon Dieu, ce bel été, il passe si vite ! Nous n'avons plus qu'un pauvre petit mois et deja nous sentons les brises plus fraîches et les jours moins longs.

Sully Prud'homme qui rêvait :

..... aux étés qui demeurent toujours

avait sans doute besoin de donner à son âme de poète, faite de soleil et de chansons d'oiseaux, cette douce illusion de jours éclatants et beaux, pour donner plus de chaleur aux sons mélodieux de sa lyre.

Imitons le poète : rêvons à tout ce qui est radieux, ensoleillé, au bonheur qui ne finit jamais.....

***

Je voulais faire une innovation dans mon département. J'en avais une envie furieuse et après m'être consultée avec M. le directeur de la REVUE NATIONALE, qui par parenthèse, m'a donné carte blanche, — il se doute peut-être qu'il est dangereux de me contrarier, — voici ce que je propose :

A partir du mois de septembre, on posera une question à laquelle sont priés de répondre tous ceux et celles — remarquez que j'ai dit : ceux, — qui auront quelque chose à dire sur le sujet.

Il ne faudra pas ménager les réponses, qui devront être autant que possible condensées en dix ou quinze lignes. On les signera d'un pseudonyme quelconque et elles seront publiées dans le numéro suivant.

Je crois que ce nouveau mode sera de nature à intéresser les abonnés de la REVUE.

C'est un genre qui se pratique beaucoup aux Etats-Unis et à l'étranger, notamment dans le *Figaro* qui consacre de grandes colonnes de son supplément à des questions et des réponses sur les sujets d'actualité.

Et je serai plus assurée du succès de mon projet si vous voulez bien, mesdames et messieurs, me prêter votre précieux concours.

FRANÇOISE.